This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

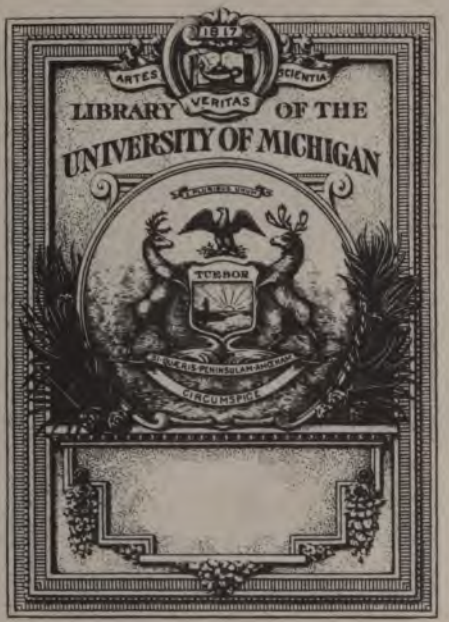
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

a39015 01814040 3b

3 Vol 5 Vol 2



THE GIFT OF
Mrs. J. Leslie French

James C. Fernald

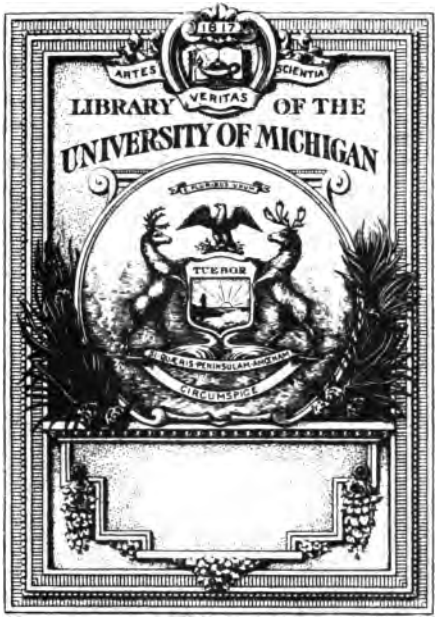
3 Vol 5 Vol 2

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

THE GIFT OF
Mrs. J. Leslie French

James C. Fyfe

Vol 5 No 2



THE GIFT OF
Mrs. J. Leslie French

James C. Fagan

VOYAGES
D'ALI BEY
EN AFRIQUE ET EN ASIE.

TOME PREMIER.

Michallon del. *Adam sculp.*

ALI BEY EL ABBASSI,

VOYAGES

D'ALI BEY EL ABBASSI

EN AFRIQUE ET EN ASIE

PENDANT

LES ANNÉES 1803, 1804, 1805, 1806 ET 1807.

TOME PREMIER.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,

IMPRIMEUR DU ROI.

M DCCCXIV.

DS
48
.B14
v.1

Stacks
Hist
Mrs. J. Leslie French
4-7-69
3 vol.
763326-291

AU ROI.

SIRE,

L'Europe sembloit naguère marcher à grands pas vers la catastrophe qui menaçoit de la replonger dans la barbarie : les arts, les sciences et la civilisation qui en est le fruit, étoient peut-être sur le point de disparoître de nos contrées, lorsque la Providence, touchée enfin des maux de l'humanité, a ramené Votre Majesté au trône de S. Louis et de Henri IV, comme pour apprendre aux nations que le

plus beau présent que le ciel puisse faire à la terre est celui d'un Roi éclairé et vertueux. Daignez, SIRE, *me permettre de placer ce témoignage de mes sentiments et le tribut particulier de ma reconnoissance à la tête d'un ouvrage dont la publication est due à votre munificence royale et à votre amour pour les lettres.*

Je suis, avec le plus profond respect et le plus inviolable dévouement,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très humble, très obéissant
et très fidèle sujet,
L'ÉDITEUR B.....

AVIS DE L'ÉDITEUR.

L'HISTOIRE des voyages d'Ali Bey peut être considérée comme l'introduction de plusieurs autres ouvrages que nous publierons successivement, si les circonstances nous permettent de pouvoir réunir tous les riches matériaux qui sont encore épars en différentes contrées. Résultat des travaux et des recherches d'Ali Bey, ces matériaux deviendroient inutiles s'ils tomboient en d'autres mains que les nôtres. À l'avantage de posséder une grande partie des papiers de l'auteur nous joignons celui de le connoître personnellement, et d'être initié dans les plus petits détails de ses voyages, de ses travaux et de ses découvertes. Indépendamment de ces considérations, cet ouvrage nous a paru si intéressant et si instructif, que nous avons présumé qu'il ne pourroit manquer d'obtenir l'approbation du public, puisque l'auteur avoit déjà obtenu celle des savants de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, auxquels il avoit communiqué quelques unes de ses découvertes.

Les papiers publics ont fait mention, à diverses

époques, de plusieurs individus qui ont porté ou qui portent le nom d'Ali Bey. On doit distinguer parmi eux Ali Bey, célèbre chef des mameloucks, qui a gouverné l'Égypte; Ali Bey, fils d'un pacha du Caire; Ali Bey, Arnaute, gouverneur de Rosette, homme pervers; et plusieurs autres qui ont acquis plus ou moins de célébrité, tels qu'un Abbassi qui se rendit à Alexandrie en même temps que notre voyageur. La confusion qui a résulté de cette identité de noms nous engage à donner les renseignements suivants:

Ali Bey el Abbassi est reconnu, en Asie et en Afrique, comme fils d'Othman Bey, prince des Abbassides. Dévoré du besoin d'apprendre, et doué de dispositions heureuses, dès sa plus tendre enfance il vint faire ses études en Europe, et y acquit bientôt des connoissances étendues en mathématiques et en philosophie, qu'il appliqua ensuite à la pratique de l'astronomie, de la géographie, de la physique et de l'histoire naturelle. La somme des connoissances d'Ali Bey ne fit que s'accroître par les relations qu'il entretint avec les savants d'Europe, dont il avoit fréquenté les écoles. Il joignit à son instruction l'étude du latin, du françois, de l'italien, de l'espagnol et de l'anglois.

Cet avantage de pouvoir correspondre et de lire dans toutes les langues de l'Europe l'a mis au niveau de l'état actuel des sciences, et en état de produire des ouvrages utiles.

Pendant son séjour en Europe il en avoit adopté les usages, et, lorsqu'il se rendit en Afrique (en 1803), il éprouva les mêmes sensations que ressentiroit un Européen qui se trouveroit dans le même cas, et qui ne seroit jamais sorti de son pays. Cette circonstance rend les descriptions faites par Ali Bey très intéressantes; il transmet les objets de la même manière que l'eût fait un Européen; et, quant à la partie morale, il joint le précieux avantage de les présenter dépouillés du voile impénétrable qui cache le musulman à tout homme qui n'est pas né dans l'islamisme.

Écrivant dans des contrées où cette religion est suivie, Ali Bey s'est vu forcé de se laisser quelquefois entraîner par le torrent des préjugés : un musulman doit toujours écrire comme musulman. Mais, malgré ce léger désavantage, l'on aperçoit souvent, au milieu des circonstances les plus délicates, des traits et des coups de pinceau qui laissent entrevoir la véritable physionomie du musulman philosophe.

Si la haute naissance d'Ali Bey, qui, chez les Orien-

taux, est reconnu comme schérif descendant d'Aboul-abbas, oncle du prophète, dont la dynastie a occupé le trône du califat pendant l'espace de sept siècles, lui attira la vénération, sa conduite et ses connoissances le firent aimer par les habitants des pays qu'il parcouroit. Trop philosophe pour se laisser éblouir par ces marques éclatantes de l'estime publique, Ali Bey se déroba fréquemment à l'empressement que les peuples, et même les souverains, mettoient à lui rendre des honneurs, à le combler de biens et de présents, qu'il acceptoit rarement, quoique pendant le même temps il exercât sa générosité envers ses amis, ses domestiques, et envers les malheureux qui l'imploroient.

Malgré tant d'avantages, il est arrivé quelquefois, parcequ'il est impossible qu'un homme puisse plaire à tous, que des personnes, se trouvant contrariées dans leurs intrigues par la droiture des intentions d'Ali Bey, et ne pouvant l'attaquer sur sa conduite, ont voulu faire naître des soupçons ou élever des doutes sur son origine. Ces légers nuages, que le moindre vent a dissipés, n'ont pu obscurcir la haute réputation de ce voyageur, qui eut toujours un profond mépris pour ces intrigues et pour leurs auteurs : mépris éga-

lement professé par les sages de toutes les religions. Si le séjour d'Ali Bey à Fez et à Ouschda, par suite de la révolution d'Alger qui l'empêcha de continuer son voyage dans le Levant, après qu'il eut pris congé de l'empereur de Maroc, fournit à ses ennemis les moyens de le noircir auprès de ce prince, le repentir du sultan, les marques d'estime dont il donna des preuves sans nombre à notre voyageur, ont dû le satisfaire entièrement; et la manière flatteuse avec laquelle il a été reçu par le pacha de Tripoli, par le capitan-pacha de la cour ottomane, par Mussa, pacha caïmakam ou lieutenant du grand-visir, par Mehemed Ali, pacha du Caire, par les grands de cette ville, par le sultan schérif de la Mecque, par Soliman, pacha d'Acre, par tous les gouverneurs turcs ou arabes, et les cheicks ou chefs des tribus bédouines, est une preuve non équivoque de la haute opinion qu'on avoit de son mérite et de ses connoissances.

Dans le cours de ses voyages, Ali Bey faisoit des observations en tous genres, et les consignoit dans ses journaux; il rassembloit et formoit aussi des collections de plantes, d'objets d'histoire naturelle et d'antiquités. Connoissant non seulement le caractère des gens dont il étoit entouré, mais encore celui des

habitants des pays qu'il visitoit, Ali Bey se voyoit souvent contraint de sacrifier aux circonstances son penchant pour les sciences, et son amour pour les recherches.

Malgré cette lacune, qui ne pourra être remplie que par les travaux successifs d'un grand nombre de voyageurs pendant une longue série d'années, on trouve dans les voyages d'Ali Bey une foule d'objets qui présentent le plus grand intérêt. Ses nombreuses observations astronomiques, que nous publierons dans un autre ouvrage, ont été faites avec les meilleurs instruments que jamais aucun voyageur ait possédés. Ses cartes de l'empire de Maroc, de l'île de Chypre, d'une partie de l'Arabie jusqu'à la Mecque, de la Syrie et de l'Asie mineure, sont dressées par lui-même, d'après ses observations astronomiques, l'estime géodésique des routes, et les renseignements qu'il prenoit sur les points collatéraux. Ces cartes sont des monuments si précieux pour la géographie, que, si Ali Bey ne nous eût offert aucun autre produit de ses travaux, il eût fait assez pour mériter l'estime et la reconnoissance des savants de l'Europe.

Les chapitres qu'on doit particulièrement remarquer, et qu'on doit considérer comme la partie clas-

sique des voyages d'Ali Bey, sont les descriptions de la Mecque, de son temple, et de celui que les musulmans ont à Jérusalem. Chacun sait que le prophète, en parlant de ces temples, a dit: *Jamais le pied de l'infidèle ne souillera le territoire défendu.* C'est pourquoi il n'a jamais été possible à un homme qui n'étoit pas musulman, de pénétrer dans ce pays, appelé *la terre défendue.* Il existoit cependant des descriptions et des vues de la Mecque et de son temple, parmi lesquelles on doit distinguer celles que M. Mouradja d'Osson a publiées dans son *Tableau de l'Empire ottoman.* Les travaux de ce savant sont d'autant plus estimables, qu'ils doivent être regardés comme le *nec plus ultrà* de ce qu'il est possible de faire pour décrire des lieux qu'on n'a pas vus, et qu'on ne connoît que par les rapports des pélerins, ou d'après des dessins faits par les Arabes de la Mecque. Ces dessins sont tellement grossiers, qu'il est presque impossible de pouvoir les comprendre et de reconnoître les objets qu'on a voulu représenter. Ali Bey, ayant au contraire donné le plan de la ville de la Mecque, les plans, élévations, coupes et profils de son temple et de celui de Jérusalem, a donc enrichi l'histoire des beaux arts d'une description gra-

phique et fidèle de ces monuments, qu'on peut justement appeler classique, sur-tout celle d'une ville qui a joué un si grand rôle dans les temps anciens comme dans les temps modernes.

Jamais aucun chrétien n'avoit pénétré dans les lieux où l'on révère les tombeaux d'Abraham et de sa famille à Hébron, ni dans le temple d'Eyub à Constantinople, où l'on ceint le sabre aux nouveaux sultans: cérémonie qui répond au couronnement des monarques européens. Les plans que notre voyageur en donne ne peuvent donc manquer de satisfaire la curiosité publique et de présenter le plus grand intérêt. Une circonstance encore qui ajoute au mérite des récits et des descriptions d'Ali Bey, c'est qu'il se trouvoit sur les lieux précisément à l'époque (en février 1807) où les Wekhabis s'emparèrent de la Mecque, et qu'il a eu toutes les facilités possibles pour nous donner des notions exactes et certaines sur la géologie, les usages, les mœurs d'un pays presque inconnu aux Européens, et sur les cérémonies du fameux pélerinage des musulmans, dont nous n'avions encore qu'une idée bien fausse ou très imparfaite.

Les dessins qui composent l'atlas ont été faits sur les lieux avec toute l'exactitude que pouvoit y mettre

l'auteur, obligé de ménager, autant que possible, les préjugés des habitants. Ces dessins sont rendus fidèlement, de même que les cartes géographiques, les plans, coupes, élévations et profils des temples. On auroit bien pu les enrichir de toutes les beautés de l'art; mais on n'a pas voulu faire des tableaux d'imagination. Ali Bey a dessiné d'après nature, et nous ne faisons que rendre fidèlement ses dessins.

L'histoire personnelle d'Ali Bey pendant le temps qu'ont duré ses voyages forme une sorte de poëme héroïque, par les relations continuelles qu'il avoit avec les souverains ou chefs de différentes contrées, qui se trouvent presque toujours en scène. Ce rapprochement donne lieu à des faits qui paroîtroient incroyables, s'ils n'avoient été publiés et s'ils ne s'étoient passés en présence des peuples, des consuls et des négociants des diverses nations européennes, qui résident dans les contrées décrites. À la faveur de leurs témoignages, nous pouvons répondre non seulement de la vérité des récits de notre voyageur, mais encore de l'exactitude des plus petites circonstances qui se trouvent dans ses relations.

L'auteur entre souvent dans des détails qui, au premier aperçu, pourroient paroître insignifiants

et même ennuyeux, mais qui seront appréciés par l'homme instruit, qui y puisera des connoissances nouvelles; il trouvera peut-être que l'auteur ne s'est pas assez étendu sur quelques points. Qu'il nous soit permis de faire observer à cet égard que cet ouvrage ne contient que *la partie historique descriptive* des voyages d'Ali Bey, et que tel objet, qui n'occupe ici que peu de lignes, sera le sujet d'un mémoire dans *la partie scientifique*, que nous publierons le plus tôt possible. On trouvera dans cette partie de l'ouvrage des discussions sur l'astronomie, la botanique, la géologie, et sur l'histoire, avec des tables et des gravures en tout genre; on y joindra les analyses des ouvrages de quelques voyageurs qui ont précédé ou suivi Ali Bey dans les mêmes contrées qu'il a visitées. Si l'on eût voulu réunir tous ces éléments, l'ouvrage auroit été hors de la portée de la plus grande partie des lecteurs, qui ne trouvent d'intérêt que dans la partie historique descriptive d'un voyage; la partie scientifique doit donc être réservée pour les savants en général.

Quant au style de l'ouvrage, on voudra bien ne pas oublier que c'est Ali Bey qui parle. Si l'auteur de cette relation eût été un François, il lui eût sans doute donné une autre tournure; le discours eût été embelli

par la pureté de la diction et par les graces du langage. Nous nous sommes donc fait un devoir, en corrigeant le texte original, de conserver dans cette espèce de translation le style mâle de l'auteur. Nous n'avons point cherché à le dénaturer par des additions ou par des réformes qui auroient transformé cet ouvrage en roman bien écrit, et dans lequel la vérité eût été altérée.

Nous avons traduit les mots arabes avec l'orthographe françoise, pour rendre, autant que possible, le véritable son des mots, tels qu'ils sont prononcés par les naturels, c'est-à-dire, en aspirant toujours le *h*, comme le *iota* des Espagnols, ou comme le *ch* des Allemands, et en conservant le son de l'*i* avant la lettre *n*, comme dans la langue latine.

Cependant, pour nous conformer aux indications de quelques savants, nous écrivons certains noms déjà connus en Europe avec la vicieuse orthographe qu'on y a adoptée; nous écrirons, par exemple, *Coran*, *Fez*, *Mequinez*, au lieu de *Kour-ann*, *Fès*, *Mikinès*, etc., *quia sic voluerunt priores.*

Les longitudes observées par Ali Bey ont été rapportées à l'Observatoire de Paris, de même que les poids et mesures dont il fait mention ont éte réduits

en poids et mesures de France. Nous avons cru ces réductions nécessaires à l'intelligence de l'ouvrage.

Ali Bey marque les journées de voyage par les signes des planètes, à la manière d'autres voyageurs. Nous conservons ces signes, qui correspondent aux jours de la semaine de la manière suivante :

☉	*Dimanche.*
☾	*Lundi.*
♂	*Mardi.*
☿	*Mercredi.*
♃	*Jeudi.*
♀	*Vendredi.*
♄	*Samedi.*

Nous ne dirons rien de la partie typographique; elle est confiée aux talents de M. Pierre Didot l'aîné, dont le nom seul est un éloge. Le texte a été revu par M. de Roquefort, à qui la littérature est redevable de plusieurs ouvrages importants. M. Adam, habile graveur, connu par plusieurs travaux considérables, a bien voulu se charger de la gravure des planches; la fidélité avec laquelle son burin rend les objets qui sont confiés à ses soins est un garant de l'exactitude dans l'exécution de l'atlas.

Malgré la réunion des circonstances qui concourent à rendre cet ouvrage utile, agréable, et sur-tout instructif, l'aridité de quelques uns des pays parcourus par Ali Bey, et qui par conséquent ne pouvoient produire que des descriptions sèches et par conséquent peu intéressantes; l'exactitude du voyageur dans ses journaux de route, ce qui oblige à des répétitions fréquentes, attireront peut-être sur l'auteur ou sur l'éditeur des critiques bien ou mal fondées. En rendant justice aux premières, nous les accueillerons et nous en profiterons dans la publication des autres ouvrages d'Ali Bey; nous déclarons en ce moment que nous abandonnerons les secondes au jugement de la partie éclairée des lecteurs, qui savent combien il est plus facile de critiquer que de produire un ouvrage dans lequel on trouve une foule d'observations neuves et intéressantes.

Le 8 juillet 1814.

VOYAGES
D'ALI BEY
EN AFRIQUE ET EN ASIE.

INTRODUCTION.

الحمد لله وهو العلي العظيم الذي علم بالقلم
علم الانسان ما لم يعلم نقل لم الحمد لله الذي هدينا
الايمان والاسلام وهدينا الي الحجاز والي
البلد الحرام
هذا كتاب الصالح الامير الحكيم الفقيه الشريف
الحاج علي باي ابن عثمن باي العبّاسي خادم
بيت الله الحرام *

« Louange soit donnée à Dieu, lui qui est le
« très haut, l'immense; lui qui nous enseigne

* On a figuré exactement l'écriture d'Ali Bey.

« par l'usage de la plume, qui apprend aux « hommes à sortir de l'ignorance! Louange à « Dieu, lui qui nous guida à la véritable foi de « l'Islam, jusqu'au terme du pélerinage, et jus- « qu'à la terre Sainte.

« Ce livre est du religieux, prince, docteur, « savant, schérif, pélerin, *Ali Bey*, fils d'Oth- « man prince des Abbassides, serviteur de la « Maison de Dieu la prohibée. »

Après tant d'années passées dans les états des chrétiens, à étudier dans leurs écoles les sciences de la nature et les arts utiles à l'homme dans l'état de société, quel que soit le culte ou la religion de son cœur, je pris enfin la résolution de me rendre dans les pays musulmans, et, tout en remplissant le devoir sacré du pélerinage à la Mecque, d'observer les mœurs, les usages, et la nature des contrées qui se trouveroient sur mon passage, afin de mettre à profit les travaux d'une aussi longue traversée, et de les rendre utiles à mes concitoyens dans le pays qu'en dernier ressort je choisirai pour ma patrie.

CHAPITRE I.

Arrivée à Tanger. — Interrogatoire. — Présentation au gouverneur. — Établissement d'Ali Bey dans sa maison. — Préparatifs pour aller à la mosquée. — Fête de la naissance du prophète. — Marabout. — Visite au kadi. — Congé de son introducteur.

En conséquence de ma résolution, étant revenu en Espagne au mois d'avril 1803, je m'embarquai à Tariffa dans un très petit bateau; après avoir traversé le détroit de Gibraltar en quatre heures, j'entrai dans le port de *Tanja* ou Tanger, à dix heures du matin, le 29 juin de la même année, mercredi 9 du mois *rabiul-aoual* de l'an 1218 d'*el-hògera* ou de l'hégire.

La sensation qu'éprouve l'homme qui fait pour la première fois ce court trajet ne peut être comparée qu'à l'effet d'un songe. Passant, dans un aussi petit intervalle de temps, dans un monde absolument nouveau, et qui n'a pas la plus petite ressemblance avec celui d'où il sort, il se trouve réellement comme s'il avoit été transporté dans une autre planète.

Dans toutes les contrées du monde, les habi-

tants des pays limitrophes, plus ou moins unis par des relations réciproques, amalgament en quelque sorte et confondent leurs langues, leurs usages, leurs costumes, en sorte qu'on passe des uns aux autres par des gradations presque insensibles; mais cette loi constante de la nature n'existe pas pour les habitants des deux rives du détroit de Gibraltar, qui, malgré leur voisinage, sont aussi étrangers les uns aux autres qu'un François le seroit à un Chinois. Dans nos contrées du Levant, si nous observons successivement l'habitant d'Arabie, de Syrie, de Turquie, de Valachie, et d'Allemagne, une longue série de transitions nous marque en quelque sorte tous les degrés qui séparent l'homme barbare de l'homme civilisé: mais ici l'observateur touche, dans une même matinée, aux deux extrémités de la chaîne de la civilisation; et dans la petite distance de deux lieues et deux tiers, qui est la plus courte entre les deux côtes (1), il trouve la différence de vingt siècles.

A notre arrivée près de terre, quelques Maures se présentèrent à nous. L'un d'entre eux, qu'on me dit être le capitaine du port, affublé

(1) Ali Bey parle toujours de lieues de vingt au degré du méridien. (*Note de l'Editeur.*)

d'un *bournous*, espèce de sac grossier, avec un capuchon, les jambes et les pieds nus, un grand roseau à la main, entra dans l'eau en demandant le certificat de santé que mon patron lui donna; se dirigeant ensuite vers moi, il m'adressa les questions suivantes :

CAPITAINE. — D'où venez-vous?

ALI BEY. — De Londres, par Cadix.

C. — Ne parlez-vous pas moresque? (1)

A. — Non.

C. — D'où êtes-vous donc?

A. — De Hhaleb (Alep).

C. — Et où est Hhaleb?

A. — Dans le Scham (la Syrie).

C. — Quel pays est Scham?

A. — Il est au levant, près de la Turquie.

C. — Vous êtes donc Turc?

A. — Je ne suis pas Turc; mais mon pays est sous la domination du Padischah (du grand-seigneur).

C. — Mais vous êtes musulman?

A. — Oui.

C. — Avez-vous des passe-ports?

A. — Oui, j'en ai un de Cadix.

---

(1) Le capitaine parloit la langue mogrébine.

(*Note de l'Editeur.*)

C. — Et pourquoi n'est-il pas de Londres?

A. — Parceque le gouverneur de Cadix m'a pris celui de Londres, et l'a remplacé par celui-ci.

C. — Donnez-le-moi.

Je le remis au capitaine, qui, donnant l'ordre de ne laisser débarquer personne, partit pour montrer mon passe-port au *kaïd* ou gouverneur. Celui-ci l'envoya au consul d'Espagne pour le reconnoître; et le consul, l'ayant approuvé comme authentique, me le renvoya par son vice-consul, qui se rendit à mon bateau avec un Turc appelé Sid Mohamed, chef des canonniers de la place, envoyé par le gouverneur pour m'interroger de nouveau.

Ils m'adressèrent les mêmes questions que le capitaine du port; et, après m'avoir rendu mon passe-port, ils partirent pour faire leur rapport au kaïd.

Peu de temps après, le capitaine du port revint avec l'ordre du gouverneur pour mon débarquement. Je descendis à terre sur-le-champ, et me fis conduire chez le kaïd, appuyé sur deux Maures, parceque, ayant versé dans ma voiture en traversant l'Espagne, j'avois été assez grièvement blessé à la jambe.

Le kaïd me reçut très bien. Il me réitéra à peu près les mêmes questions qui m'avoient été

déjà faites, puis donna l'ordre de me préparer une maison, et me congédia avec beaucoup de compliments et d'offres de service.

Après avoir fait mes remerciements au kaïd, je sortis accompagné des mêmes personnes, et l'on me conduisit dans la boutique d'un barbier. Le Turc qui m'avoit interrogé dans le bateau, alla et revint plusieurs fois sans pouvoir se procurer la clef de la maison qui m'étoit destinée, et dont le propriétaire étoit à la campagne. La nuit étant survenue, mon Turc m'apporta du poisson pour manger avec lui; et lorsqu'après un léger repas je me préparois à me coucher sur une espece de bois de lit, quelques soldats de la garde du kaïd entrerent brusquement avec l'ordre de me ramener chez le kaïd.

Je me levai et me laissai conduire une seconde fois chez le kaïd; il m'attendoit impatiemment à quelques pas hors de sa porte, et me fit monter dans une chambre où étoient son secrétaire et son *kiàhia* ou lieutenant-gouverneur. Après s'être excusé de ne m'avoir pas retenu le matin, il ajouta avec beaucoup de politesse qu'il vouloit me donner l'hospitalité jusqu'à ce que ma maison fût prête. On nous servit du café sans sucre : les demandes et les réponses sur ce qui me concernoit, furent répétées; et

après un souper abondant, auquel je pris une légère part, je me couchai enfin comme les autres sur le même tapis.

Dans l'après-midi du même jour, j'avois débarqué le petit porte-manteau qui composoit tout mon équipage. J'en présentai la clef à la douane; mais on ne voulut ni le visiter ni recevoir aucune gratification. Ce porte-manteau m'accompagna toujours, jusqu'à ce que je fusse établi dans ma maison.

Le lendemain matin, après le déjeûner, le patron du bateau vint me prier de demander pour lui au kaïd la permission de charger quelques vivres: ce que je refusai, ne croyant pas être déjà devenu assez intime avec le gouverneur pour hasarder des sollicitations. Nous dînâmes à midi: je demandois toujours des nouvelles de ma maison, et on ne me répondoit que par *oui, oui;* enfin, vers le soir, on m'annonça qu'elle étoit prête. Je pris alors congé du kaïd qui me répéta ses offres de service, et je fus conduit dans mon nouveau domicile.

En y entrant, je trouvai qu'on avoit employé la journée à blanchir les murs et à couvrir le plancher de toutes les chambres d'une couche de deux à trois pouces de plâtre, qui n'étoit pas encore bien sec. Je remerciai beaucoup du soin

qu'on avoit pris d'embellir ma demeure; et en même temps j'admirai la rare simplicité de mœurs d'un peuple qui se contente de semblables habitations, et qui même paroît ne pas connoître l'usage des fenêtres dans la construction des maisons: de sorte que les chambres ne reçoivent l'air et la lumière que par la porte d'un corridor qui donne sur une cour. Malgré ces graves inconvénients, tel étoit mon desir, je dirai même mon besoin extrême, de me trouver enfin seul et à mon aise, que je reçus le logement comme une faveur, et que je m'y renfermai sur-le-champ. Je couchai cette nuit sur une natte avec une couverture de laine, ayant mon porte-manteau pour oreiller.

Le lendemain vendredi 1er juillet, on acheta les meubles de mon ménage, qui fut composé de quelques nattes pour couvrir le sol et une partie des murs, de quelques tapis, d'un matelas, des coussins, et des ustensiles de première nécessité.

Le costume des Maroquins est très peu connu en Europe, parceque, lorsqu'ils y viennent, ils prennent ordinairement le costume barbaresque des Turcs des Régences. Le Maroquin ne couvre jamais ses jambes; sa chaussure est composée de pantoufles jaunes très grossières,

qu'il porte sans y faire entrer le talon; la pièce principale de son habillement est une espèce de grand drap blanc tissu en laine, qu'il appelle *hhaïk*, avec lequel il s'enveloppe de la tête aux pieds. En conséquence, desirant m'habiller comme les autres, je sacrifiai mes bas et mes jolies pantoufles turques, et je m'affublai d'un immense hhaïk, laissant au grand air mes jambes et mes pieds, excepté la pointe, qui entroit dans mes énormes et lourdes babouches.

Comme c'étoit vendredi, et que nous devions aller à la mosquée faire la prière de midi, le rit des Maroquins étant un peu différent de celui des Turcs, qui étoit le mien, mon Turc m'enseigna les cérémonies du pays. Mais il falloit encore d'autres préparatifs : le premier fut de me raser la tête, quoique peu de jours auparavant elle eût été rasée à Cadix. Cette opération me fut encore faite par le même Turc, dont la main impitoyable me rendit la tête toute rouge, à l'exception de la touffe de cheveux réservée au milieu. Après la tête, il se mit à me raser toutes les autres parties du corps, de maniere à n'y pas laisser trace de ce que notre saint prophète a proscrit dans sa loi comme une horrible impureté. Il me mena ensuite au bain public, où

nous fîmes notre ablution légale. J'en parlerai dans un autre endroit, ainsi que des cérémonies de la prière à la mosquée où nous allâmes à midi; ce qui termina pour ce jour notre saint ouvrage.

Le lendemain samedi commença la fête d'*El Mouloud*, ou naissance de notre saint prophète, qui est célébrée pendant huit jours. C'est à cette époque que se fait la circoncision des enfants; tous les jours, matin et soir, on exécute des espèces de concerts devant la porte du kaïd: cette musique est composée d'un grossier tambour et de deux musettes plus grossières encore, et très discordantes.

Pendant ces jours de fête, nous allâmes faire nos dévotions dans un hermitage ou lieu consacré situé à deux cents toises de la ville, et dans lequel on révère la dépouille mortelle d'un saint. Il sert en même temps d'habitation à un autre saint vivant, frère du défunt, et qui reçoit les offrandes pour tous deux. C'est de ce côté de la ville qu'on voit le cimetière des musulmans.

Le sépulcre du saint, placé au milieu de la chapelle, étoit couvert de différents morceaux d'une toile tissue en soie, coton, or, et argent, très usée. Dans un coin étoient quelques

Maures chantant en chœur des versets du *Kour'ann* (1).

Après avoir fait nos dévotions au sépulcre, nous allâmes rendre visite au saint vivant, que nous trouvâmes dans le jardin à peu de distance de la chapelle, accompagné d'autres Maures. Il nous reçut très bien. Nous étant assis, mon Turc lui raconta mon histoire: le saint rendit graces à Dieu pour tout, et principalement pour ce qu'il m'avoit enfin ramené dans la terre des fidèles croyants. Il me prit la main, et murmura dessus une prière; puis il mit sa main sur ma poitrine, et récita une autre prière, après laquelle nous nous séparâmes. Le costume de cet homme est le même que celui des autres habitants.

Nous visitâmes aussi le *fakih Sidi-Abderrahman-Mfarrasch*, qui est le chef des autres fakihs ou docteurs de la loi, *imam* ou chef de la principale mosquée de Tanger, et *kadi* ou juge civil du canton. Ce vieillard vénérable est respecté dans tout le pays, et même par le roi de Maroc. Il entendit avec intérêt mon histoire

(1) C'est le véritable nom du Coran, tel qu'il est prononcé par les Arabes. (*Note de l'Editeur.*)

racontée par mon Turc, et il me témoigna beaucoup d'affection.

Ces premiers pas faits pour mon établissement, je desirois commencer à m'occuper de mes affaires; l'éternelle compagnie de mon Turc, qui ne me quittoit pas un moment jour et nuit, me gênoit infiniment, et ne me permettoit de me livrer à aucun travail. Il falloit donc l'éloigner un peu; mais la chose étoit délicate, parcequ'il étoit possible qu'il eût la commission du kaïd de me surveiller de près comme étranger, et alors ma démarche pouvoit avoir des suites fâcheuses. Cependant, comme il se chargeoit journellement de mes petites affaires, et qu'il géroit ma maison, non sans quelque profit pour lui, il me fut facile de trouver des prétextes ou de véritables motifs de mécontentement; et, m'étant assuré qu'il n'étoit pas soutenu, comme je le soupçonnois, je l'éloignai définitivement: mais ce fut après lui avoir fait un bon présent, afin de ne pas exciter son animadversion, et parcequ'enfin il m'avoit bien servi les premiers jours.

Dès ce moment je me trouvai en pleine liberté, et je commençai de travailler à mon aise.

CHAPITRE II.

Circoncision. — Description de Tanger. — Fortifications. — Service militaire. — Course de chevaux. — Population. — Caractère des habitants. — Costumes.

J'AI dit que c'est à la fête du Mouloud que les Maures font circoncire leurs enfants : cette opération, qui se fait publiquement hors de la ville dans la chapelle dont j'ai parlé, est une fête pour la famille du néophyte. Pour se rendre au lieu du sacrifice, on réunit un certain nombre de garçons qui portent des mouchoirs, des ceintures, et même des haillons suspendus à des bâtons ou des roseaux, en maniere de drapeaux. Derrière ce groupe vient une musique composée de deux musettes qui jouent à l'unisson, et qui n'en sont pas moins discordantes, et de deux ou plusieurs tambours d'un son rauque : orchestre bien désagréable pour toute oreille habituée à la musique européenne, comme, par malheur, étoit la mienne. Le pere ou le plus proche parent suit, avec les personnes invitées qui entourent l'enfant monté sur un cheval dont la selle

est couverte d'un drap rouge. Si l'enfant est trop petit, il est porté dans les bras d'un homme à cheval; tous les autres sont à pied. Le néophyte est ordinairement revêtu d'une espèce de manteau de toile blanche; par-dessus il en porte un autre de couleur rouge, orné de différents rubans, et une bandelette de soie entoure sa tête. De chaque côté du cheval se tient un homme portant à la main un mouchoir de soie, avec lequel il écarte les mouches de l'enfant et de sa monture. La marche est fermée par quelques femmes enveloppées dans leurs énormes hhaïks ou bournous.

Quoiqu'il y ait des circoncisions tous les jours de la fête du Mouloud, j'attendis le dernier, parcequ'on m'avoit assuré qu'il y en auroit un plus grand nombre; en effet, ce jour-là, toutes les rues étoient pleines de peuple qui alloit et venoit en foule, et de soldats avec leurs fusils.

A dix heures du matin je sortis de chez moi, et, traversant la foule pour me diriger vers la chapelle, je rencontrai sur le chemin des cortéges de trois, de quatre, et même de plusieurs enfants que l'on menoit ensemble à la circoncision. La campagne étoit couverte de chevaux, de soldats, d'habitants, d'Arabes, et de groupes de femmes entièrement couvertes, assises à l'ombre de

quelques arbres ou dans les creux du terrain. Ces femmes, quand les enfants passoient devant elles, poussoient des cris extrêmement aigus; ce qui est toujours de leur part un signe d'allégresse et d'encouragement.

Arrivé à l'hermitage, je traversai la cour au milieu d'une foule innombrable, et j'entrai dans la chapelle, où je trouvai ce que j'oserai appeler une véritable boucherie.

A côté du sépulcre du saint étoient placés cinq hommes, vêtus seulement d'une chemise et d'un caleçon, et ayant les manches retroussées jusqu'aux épaules. Quatre de ces hommes étoient assis en face de la porte de la chapelle; le cinquième étoit debout à côté de la porte, pour recevoir les victimes. Deux de ceux qui étoient assis portoient les instruments du sacrifice; les deux autres avoient chacun une bourse ou petit sac rempli d'une poudre astringente.

Derrière ces quatre ministres se trouvoit un groupe d'une vingtaine d'enfants de tout âge et de toutes les couleurs, qui jouoient aussi leur rôle, comme nous le verrons bientôt; et, à quelques pas de distance, un orchestre comme celui dont j'ai parlé exécutoit des airs discordants.

Quand il arrivoit un néophyte, son père ou

la personne qui lui en tenoit lieu, le devançoit: il entroit dans la chapelle, baisoit la tête du ministre coupeur, et lui faisoit quelques compliments. Ensuite on amenoit l'enfant. Dans le même moment il étoit saisi par l'homme vigoureux chargé de le recevoir, et qui, après lui avoir retroussé la robe, le présentoit au coupeur pour le sacrifice. En même temps la musique se faisoit entendre avec fracas; les enfants qui étoient assis derrière les ministres se levoient à-la-fois en poussant de grands cris, et attiroient l'attention de la victime vers le toit de la chapelle en l'indiquant avec le doigt. Étourdi par ce bruit, l'enfant levoit la tête, et dans ce moment le ministre, saisissant la peau du prépuce, tiroit fortement, et la coupoit d'un coup de ciseaux. A l'instant même un autre jetoit de la poudre astringente sur la plaie, et un troisième l'enveloppoit de charpie maintenue par une bandelette; puis on emportoit l'enfant sur les bras. Toute l'opération ne duroit pas une demi-minute, quoiqu'elle se fît très grossièrement. Le tapage des enfants et de la musique m'empêchoit d'entendre les cris des victimes, même à leur côté; mais leurs gestes faisoient assez connoître leur douleur. On mettoit ensuite chaque enfant sur le dos d'une femme, qui le ramenoit

chez lui couvert de son hhaïk ou bournous, et accompagné du même cortége qu'à son arrivée.

Avec les néophytes de la campagne je vis beaucoup de soldats et des Bédouins, qui me surprirent par le manége de leurs très longs fusils, qu'ils tiroient les uns entre les jambes des autres, comme une démonstration d'amitié.

J'ai entendu dire aux chrétiens que quelques uns d'entre eux, ayant visité les pays musulmans, y avoient voyagé avec sécurité, à la faveur du costume des habitants; mais je regarde cela comme impossible s'ils ne s'étoient soumis d'avance à la circoncision, parceque c'est la première chose dont ils s'informent en voyant des étrangers: en sorte qu'à mon arrivée à Tanger ils le demandoient à mes gens, et quelquefois à moi-même.

La ville de Tanger, du côté de la mer, présente un aspect assez régulier. Sa situation en amphithéâtre; les maisons blanchies; celles des consuls, d'une fabrique régulière; les murs qui entourent la ville; l'*Alcassaba* ou château, bâti sur une hauteur (*voyez planche Ire*), et la baie, qui est assez grande et entourée de collines, forment un ensemble assez beau: mais, du moment qu'on met le pied dans l'intérieur de la ville, le prestige cesse, et on se trouve entouré de

tout ce qui caractérise la plus rebutante misère.

Excepté la rue principale, qui est un peu large, et qui de la porte de la mer traverse irrégulièrement la ville du levant au couchant, toutes les autres rues sont tellement étroites et tortueuses qu'à peine trois personnes peuvent y passer de front. Les maisons sont si basses, qu'avec la main on peut atteindre le toit de la plupart. Ces toits sont tous plats, et couverts de plâtre. Il est peu de maisons qui aient un haut étage. Les maisons des consuls ont de bonnes croisées; mais à celles des habitants on ne voit que quelques petites fenêtres qui ont à peine un pied carré, ou des créneaux d'un pouce ou deux de large, et d'un pied de hauteur. Dans quelques endroits, la rue principale est mal pavée; le reste est abandonné à la simple nature avec d'énormes rochers, qu'on n'a pas même pris la peine d'aplanir.

Les murailles qui entourent la ville, se trouvent dans un état absolu de ruine. Elles ont des tours rondes et des tours carrées; du côté de terre elles sont entourées d'un grand fossé également en ruine, qui est planté d'arbres et bordé de jardins potagers.

Sur la droite de la porte de la mer sont deux batteries; l'une basse, de quinze pièces de canon,

et l'autre, plus élevée, de onze. La batterie haute bat la mer en face; elle a un petit flanc avec deux pièces qui défendent l'embarcadaire et la porte de la mer: la batterie basse bat également en front la rive de la mer. Il y a encore douze pièces placées dans une situation très élevée sur la muraille. Les canons sont de différents calibres, et des fabriques d'Europe; mais les affûts sont du pays, et si mal-adroitement construits, que ceux des calibres de 24 à 12 ne pourroient pas soutenir le feu pendant un quart d'heure. Deux troncs informes avec trois ou quatre traverses, un foible essieu, et deux roues formées de grosses planches presque sans ferrures, composent la machine: le tout est peint en noir, et je le crois de bois de chêne. Sur la partie orientale de la baie sont trois autres batteries.

Les plus grands bâtiments que j'aie vus entrer dans le port, sont de 250 tonneaux: mais, quoique la baie soit un peu découverte aux vents de l'est, sa situation est assez belle; et je pense qu'on pourroit y construire un bon port à peu de frais.

La place de Tanger, du côté de terre, n'a d'autre défense que le mur et le fossé ruinés, mais sans batteries. Du côté du nord, l'enceinte de la ville se réunit au mur du vieux château

ou Alcassaba, situé sur une hauteur, et dans lequel se trouvent un faubourg et une mosquée.

Comme les Maures ignorent absolument le service militaire, leurs batteries sont ordinairement sans garde. A la porte du kaïd est une petite garde, et auprès de la porte de la mer est une sorte de plancher ou d'estrade, sur laquelle on voit un certain nombre de fusils, représentant un poste militaire qui n'existe pas, ou qui se réduit à deux ou trois hommes. Tous les jours, le soir, tandis que le kaïd fait sa promenade et s'assied sur le rivage de la mer, quelques soldats font la cérémonie de relever la garde; ce qui est une simple parade, puisque ensuite chacun se retire et rentre chez soi.

Un coup de fusil, tiré dans la grande place à dix heures du soir, donne le signal de la retraite; on établit alors un poste au même endroit, avec un factionnaire qui, toutes les cinq minutes, passe la parole à une autre sentinelle placée à la porte de la mer, en lui criant *assassa*, et l'autre répond *alabala*. Les Maures font leur faction étant toujours assis, et très communément sans aucune arme : ce qui est fort commode.

Dans les guerres d'Afrique l'homme à pied n'est compté presque pour rien, et les princes

n'évaluent leurs forces que par le nombre de leurs chevaux. D'après ce principe, les Maures tâchent d'acquérir toute la dextérité possible dans l'équitation. A Tanger ils s'exercent sur la rive de la mer, en faisant des courses de chevaux sur le sable humide de la basse marée. Ces exercices continuels les rendent très habiles cavaliers. La selle dont ils se servent est fort lourde, et les arçons extrêmement hauts. Deux sangles fortement serrées passent, l'une sous les côtes, et l'autre obliquement par les flancs sous le bas-ventre du cheval. Ils montent avec des étriers très courts, et leurs éperons sont formés de deux pointes de fer de huit pouces de longueur. Avec cet équipage et un mors extrêmement dur, ils martyrisent les pauvres chevaux de maniere qu'on voit très fréquemment ruisseler le sang de leurs flancs et de leur bouche.

Une seule manœuvre forme ces exercices militaires : trois ou quatre cavaliers, ou un plus grand nombre, partent ensemble en poussant de grands cris, et vers le terme de la course ils tirent leur coup de fusil sans ensemble et en désordre. D'autres fois, l'un court derrière l'autre, toujours avec de grands cris, et au moment de l'atteindre il lui lâche son coup entre les jambes du cheval.

Non seulement ils traitent fort durement leurs chevaux, mais ils ne leur donnent même pas un toit pour abri. Ils les tiennent ordinairement en pleine campagne, ou dans une cour découverte, les pieds de devant assujettis à une corde fixée horizontalement entre deux piquets, sans têtière ou sans licou. On leur jette la paille à terre, et on leur présente l'orge dans un petit sac qu'on suspend à leur tête. Ordinairement on donne de la paille deux ou trois fois dans la journée à un cheval, et l'orge seulement une fois sur le soir. Quand ils sont en marche, ils font le chemin tout d'une traite chaque jour, et ne mangent que pendant la nuit. Ils soutiennent également bien et le plus ardent soleil de l'été, et les plus grandes pluies de l'hiver. Malgré ce régime, ils se conservent encore gras, forts et sains : ce qui, au fond, me feroit croire cette méthode préférable à la méthode européenne, qui rend les chevaux si délicats et si embarrassants dans les grands mouvements militaires; mais on doit considérer aussi la différence des climats.

On voit à Tanger beaucoup de chevaux, quelques mules, et très peu d'ânes; ceux-ci et les mules sont généralement petits; quant aux chevaux, il y en a de toutes grandeurs, mais

ils ne sont pas très hauts; ils ont du feu et d'excellentes dispositions, mais point d'école, parceque les cavaliers ignorent l'art de les dresser. La plus grande partie sont blancs ou cendrés, et ce sont les plus forts; ceux de couleur bai-brun et alezan sont ordinairement les plus beaux.

On porte la population de Tanger à dix mille ames. La plus grande partie sont des soldats, des petits marchands en détail, des artisans très grossiers, peu de personnes aisées, et des Juifs.

Le caractère distinctif de ces gens est la fainéantise : à toutes les heures du jour on les voit assis ou couchés tout de leur long dans les rues et dans les autres endroits publics. Ils sont d'éternels causeurs et visiteurs; en sorte qu'au commencement il m'en coûtoit beaucoup pour me délivrer d'eux : mais après, comme ils me respectoient, ils se retiroient au premier signe; ce qui me laissoit le temps de travailler.

Le costume des habitants est la chemise avec des manches extrêmement larges, un énorme caleçon de toile blanche, un gilet de laine, ou une petite jaquette de drap, le bonnet rouge et pointu; la plupart ont une toile ou mousseline blanche autour du bonnet formant le

turban; le hhaïk les enveloppe entièrement, et couvre leur tête à la manière d'un capuchon; quelquefois la capotte ou le bournous blanc avec son capuchon au-dessus du hhaïk, et les babouches ou pantoufles jaunes. Quelques uns aussi, au lieu de la petite jaquette, portent un *caftan*, ou robe longue boutonnée par devant de haut en bas avec des manches très larges, mais pas aussi longues que celles des caftans turcs. Tous portent une ceinture en laine ou en soie.

Les femmes sortent toujours si complètement enveloppées, qu'on aperçoit difficilement un œil au fond d'un énorme pli de leur hhaïk; leur chaussure consiste en d'énormes babouches rouges, mais elles sont aussi sans bas comme les hommes. Quand elles portent un enfant ou un fardeau, c'est toujours sur le dos; de manière qu'on ne peut leur voir les mains.

L'habit des enfants consiste en une simple tunique avec une ceinture.

Le bournous sur le hhaïk est l'habit de cérémonie pour les *talbes* ou gens de lettres, les imams ou chefs des mosquées, et les fakihs ou docteurs de la loi.

CHAPITRE III.

Audiences du gouverneur. — Celles du kadi. — Vivres. — Mariages. — Enterrements. — Bain public.

Le kaïd ou gouverneur donne ses audiences au public tous les jours, et il rend la justice presque toujours par des jugements verbaux. Quelquefois les deux parties se présentent ensemble, mais quelquefois aussi il ne se présente que la partie plaignante; alors le kaïd l'autorise à amener son adversaire: ce qu'il fait sans trouver d'opposition, parceque la plus petite résistance seroit sévèrement punie.

Le kaïd, couché sur un tapis et sur quelques coussins, entend les deux parties placées et accroupies près de la porte de la salle, et la discussion commence. Quelquefois le kaïd et les plaideurs se mettent à parler ou plutôt à crier à la fois pendant un quart d'heure, et sans pouvoir s'entendre, jusqu'à ce que les soldats, qui sont toujours debout derrière les parties, frappent celles-ci à grands coups de poing pour les ramener au silence; alors le kaïd prononce, et au même instant les parties sont

mises hors de cour à coups redoublés par les soldats, et la sentence est exécutée irrémissiblement. C'est une circonstance notable, que tous ceux qui se présentent devant le kaïd pour être jugés doivent, après le jugement, être renvoyés de cette manière par les soldats qui leur crient, à plusieurs reprises, *sirr, sirr,* cours, cours.

Quelquefois le kaïd donne ses audiences sur la porte de sa maison; il est alors assis sur une chaise, et la foule se presse autour de lui.

Dans les premiers jours de mon arrivée, je me suis trouvé à une de ces audiences. Un jeune garçon se présenta au kaïd avec une très petite égratignure au visage, et rendit plainte; on amena son adversaire, qui fut condamné à trente-un coups; immédiatement après, quatre soldats le couchèrent par terre; on apporta un bâton avec un nœud coulant dans lequel on fit passer les pieds du patient, et un soldat lui donna sur la plante trente-un coups fortement assénés avec une double corde goudronnée; l'opération finie, on mit aussi le plaignant à la porte à coups redoublés. Je desirois vivement demander grace pour le condamné; mais je m'en abstins, ne sachant pas comment ma demande seroit reçue. J'appris

ensuite que, dans tous les cas semblables, je pourrois intercéder en faveur du patient après dix ou douze coups reçus. A chaque coup, le patient s'écrie ordinairement : *Allah!* Dieu ; mais quelques uns, au lieu de crier Allah, comptent fièrement les coups l'un après l'autre.

Très rarement présente-t-on au kaïd quelque requête de quatre ou six lignes. En conséquence, tout l'attirail de son secrétaire se réduit à une petite écritoire de corne avec une plume de roseau, et quelques morceaux de papier très petits, pliés par le milieu, et préparés pour recevoir quelque ordre : ce qui est encore très rare. Ce secrétaire n'a ni bureau ni archives; en sorte que les papiers qui lui sont remis, sont bientôt après anéantis, car il ne conserve pas le plus petit registre des ordres qui sont transmis.

Le kaïd, pour juger, n'a d'autre règle que son bon ou mauvais sens, et tout au plus quelques préceptes du Coran. Dans des cas très rares, il consulte les fakihs, ou bien il renvoie les parties par devant le *kadi* ou juge civil.

Le gouverneur de Tanger s'appelle Sid Abdérrahman Aschasch ; il a été simple muletier ; il ne sait absolument ni lire ni écrire, pas même signer son nom ; mais il a quelque talent na-

turel, et une sorte de vivacité hardie. Il n'est pas même en état de connoître combien l'instruction est utile à l'homme, en sorte qu'il la refuse par systême à ses enfants, qui ne savent non plus ni lire ni écrire. Il est actuellement possesseur d'une grande fortune à Tetouan, ville qui est aussi sous son commandement, et où réside sa famille; il se partage entre l'une et l'autre résidence, ayant un lieutenant à Tanger et un autre à Tetouan, pour gouverner pendant son absence.

Les jugements du kadi sont un peu moins tumultueux que ceux du kaïd; mais ils se rendent à peu près dans les mêmes formes. Les décisions sont prises dans les préceptes du Coran et de la tradition, tant que cela n'est pas contraire aux volontés du souverain. Après qu'une affaire a été jugée par le kaïd ou par le kadi, il ne reste aux parties d'autre recours que le sultan lui-même, parcequ'il n'existe point de tribunaux intermédiaires.

Les denrées sont abondantes à Tanger, et à un prix très bas; sur-tout la viande, qui est fort grasse. On y fabrique du très bon pain, et même le plus ordinaire n'y est pas mauvais. L'eau est bonne, quoique les conduits soient mal soignés. Il n'y a aucune taverne publique pour la

vente du vin : les consuls en font venir d'Europe pour leur service.

Les fruits sont excellents, et principalement les figues, les melons, les raisins et les oranges de Tetouan.

La principale nourriture des habitants de tout le royaume de Maroc est le *couscoussou*, pâte simplement composée de farine avec de l'eau, qu'on pétrit de manière à la rendre assez dure ; on la divise ensuite en morceaux cylindriques gros comme le doigt, puis on la réduit en grains en amincissant successivement ces morceaux, et en les divisant fort adroitement avec les mains. On fait enfin durcir cette pâte ainsi divisée, en l'exposant sur des serviettes soit au soleil, soit simplement au grand air. Pour cuire le couscoussou, on le met avec du beurre dans une espèce de pot, dont le fond est percé de petits trous ; ce pot se place sur un autre plus grand, dans lequel les pauvres ne mettent que de l'eau, mais où les gens aisés ajoutent de la viande et de la volaille. Le double pot étant placé devant le feu, la vapeur qui monte du pot inférieur entre par les trous, et cuit le couscoussou qui est dessus. S'il y a de la viande dans le pot inférieur, on la sert dans un plat, entourée et couverte de couscoussou : ce qui

forme ainsi une espèce de pyramide sans sauce ni bouillon. Les grains du couscoussou sont libres et sans adhérence; on en fabrique de tous les genres, depuis le plus fin, qui est comme le gruau, jusqu'au plus gros, qui ressemble à des grains de riz. Je regarde cet aliment comme le meilleur possible pour le peuple, parcequ'à l'avantage d'être facile à obtenir et à transporter, il joint celui d'être extrêmement nutritif, sain et agréable.

Tout musulman mange avec les doigts de la main droite et sans fourchette ni couteau, par la raison que le prophète mangeoit ainsi. Cette coutume, qui choque tant les chrétiens, n'a cependant rien de dégoûtant ni d'incommode. Après toutes les ablutions légales que le musulman fait pendant la journée, et dans lesquelles il lave ses mains comme nous le verrons bientôt, il les lave encore toutes les fois qu'il se met à table, et après avoir mangé, en sorte qu'elles sont toujours propres; puis l'usage de prendre de la viande avec les doigts est très commode. Quant au couscoussou, on est dans l'habitude de le prendre en le réunissant en boules que l'on porte à la bouche.

Il y a aussi à Maroc des cuisiniers qui entendent assez bien leur métier, et qui font un assez

grand nombre de ragoûts avec les différentes viandes, la volaille, le gibier, le poisson, les légumes et les herbages. Cependant, comme la loi ne permet pas de manger le sang, on doit user de circonspection. Quant au gibier et au poisson, on ne les mange qu'après avoir eu le soin de les égorger encore vivants, en sorte que tout le sang sorte du corps. Les habitants aisés ont ordinairement des esclaves négresses pour cuisinieres, et il y en a de fort habiles.

Pour manger, on met le plat sur une petite table ronde, sans pieds, de vingt à trente pouces de diamètre, avec un bord élevé de cinq à six pouces; cette table est recouverte d'une espèce de panier conique en osier ou en feuilles de palmier qui sont quelquefois de différentes couleurs. Les plats, à Maroc, ont tous la forme d'un cône renversé et tronqué, en sorte que la base du plat est extrêmement étroite. Quelquefois on met sur la table, autour du plat, un certain nombre de petits pains très tendres, et chacun prend par pincées le pain qu'il a devant soi. Chaque plat est servi sur une table particulière toujours couverte, en sorte qu'il y a autant de tables que de plats. D'autres fois on sert séparément une grande tasse ou bol rempli de lait aigre, avec beaucoup

de cuillers de bois très grossières, longues et profondes, et les convives prennent de temps en temps, ou même à chaque bouchée de viande ou de couscoussou, une cuillerée de ce lait. Ils sont assis à terre ou sur un tapis autour de la table, et prennent tous dans le même plat. Quand il y a un grand nombre de convives, on sert plusieurs tables à la fois; et autour de chaque table se mettent quatre ou six personnes assises, les jambes croisées.

Chaque fois que les musulmans se mettent à table, ils commencent par invoquer la Divinité en disant *Bism-Illah*, au nom de Dieu; ils terminent le repas en rendant graces et en se servant de l'expression *Alhamdo-Lillahi*, louange soit donnée à Dieu! Ces mêmes invocations sont faites avant de boire et après qu'on a bu: on les répète toutes les fois qu'on entreprend quelque affaire. Mais, si le nom de Dieu est toujours à la bouche, le respect pour la Divinité n'est pas toujours dans le cœur de ceux qui l'invoquent. En sortant de table, on se lave non seulement les mains, mais encore l'intérieur de la bouche et la barbe. Pour ces lotions, il se présente un domestique ou un esclave portant une jatte de cuivre ou de faïence à la main gauche, une urne ou jarre à la main droite, et une ser-

viette sur l'épaule gauche. Ce domestique se présente successivement devant chaque convive; celui-ci avance les mains au-dessus de la jatte, sans la toucher; le domestique lui verse de l'eau; il se lave les mains, et avec la droite prend de l'eau pour se laver l'intérieur de la bouche et la barbe. On finit par s'essuyer avec la serviette portée par l'esclave. Chez les personnes riches un domestique présente l'eau, et un autre la serviette. Il y a très peu de musulmans qui fassent usage de linge pour s'essuyer dans les repas. L'usage exige qu'on termine toujours le dîner par une tasse de café.

A Maroc on faisoit anciennement un très grand usage de café; on en prenoit à toutes les heures du jour, comme au Levant: mais, les Anglois ayant fait des présents de thé aux sultans, ceux-ci en offrirent aux personnes de leur cour, et bientôt l'usage de cette boisson se répandit de proche en proche jusqu'aux dernieres classes de la société: en sorte que proportionnellement on prend aujourd'hui plus de thé à Maroc qu'en Angleterre, et il n'y a pas de musulman tant soit peu aisé qui n'ait chez lui du thé à offrir à toutes les heures du jour aux personnes qui viennent le visiter. Le thé se prend très fort, rarement avec du lait; et le sucre se

met dans la théière. Ce sont les Anglois qui fournissent ces deux denrées aux Maroquins, qui en apportent aussi une grande quantité de Gibraltar.

La loi permet quatre femmes légitimes aux musulmans, et autant de concubines qu'ils peuvent en nourrir : ces dernières doivent être achetées, ou prises à la guerre, ou reçues en présent. Les autres sont engagées par un contrat fait entre le prétendant ou ses parents et les parents de la prétendue devant le kadi et des témoins : l'union se fait sans aucune cérémonie religieuse, en sorte que le mariage est purement civil. Mais il est à remarquer que, malgré le manque de sanction religieuse donnée à ce nœud par d'autres religionnaires, les lois de la chasteté conjugale et la paix domestique se trouvent beaucoup mieux observées dans les ménages musulmans que parmi ceux des autres religions. La loi du divorce est un grand frein pour les femmes ; et la polygamie, en même temps qu'elle satisfait la nature dans des climats aussi chauds, laisse sans excuse l'homme qui voudroit satisfaire un caprice déréglé.

Après la signature du contrat, la famille du prétendant envoie ordinairement des présents à la maison de la fiancée ; ils sont portés pen-

dant la nuit en cérémonie avec un grand nombre de lampes, de bougies et de flambeaux, au milieu d'une bande de ces mauvais musiciens dont j'ai parlé, et d'une autre bande de femmes aux cris aigus.

La fiancée est conduite chez son époux en cérémonie, avec un cortége semblable à celui des enfants qui vont être circoncis. C'étoit à six heures du matin que je vis pour la premiere fois ce spectacle à Tanger. La nouvelle mariée étoit portée sur les épaules de quatre hommes dans une espèce de panier cylindrique doublé en dehors avec de la toile blanche, et surmonté d'un couvercle de forme conique, peint de différentes couleurs, comme ceux dont on couvre les tables à manger: le tout étoit si petit, qu'il paroissoit impossible d'y pouvoir placer une femme, et ce panier avoit absolument l'air d'un plat à manger qu'on envoyoit au nouveau marié. Celui-ci, en le recevant, levoit le couvercle, et voyoit sa future pour la premiere fois.

Lorsqu'un musulman vient à décéder, on le met sur un brancard; on le couvre avec son hhaïk, et quelquefois avec des branches d'arbres; il est porté sur les épaules de quatre hommes, et accompagné de nombre de personnes

qui ne gardent entre elles aucun ordre, qui n'ont aucun signe de deuil, et qui marchent à pas précipités. Le cortége se dirige vers la porte d'une mosquée à l'heure de la prière de midi : aussitôt qu'elle est terminée, l'imam annonce qu'il y a un défunt à la porte ; tout le monde se lève pour faire une courte prière en commun pour le repos de l'ame du fidèle croyant : mais le corps n'entre pas dans la mosquée.

La prière achevée, le convoi se remet en route, et le cortége marche toujours à pas précipités, parceque l'ange de la mort attend l'individu dans le sépulcre pour lui faire subir un interrogatoire, et pour rendre le jugement qui doit décider de son sort : à chaque moment les porteurs se relaient, parceque tous desirent participer à cette œuvre de miséricorde. Pendant le chemin, ils chantent tous des versets du Coran sur l'air *ré, ut, ré, ut.*

Arrivé au cimetière (*voy. pl. II*), et après une courte prière, le corps est mis dans la fosse, sans caisse, et couché sur la terre un peu de côté, regardant vers la Mecque; la main droite est appliquée à l'oreille du même côté, et comme couchée sur elle : puis, ayant jeté de la terre sur le corps, le cortége revient dans la maison du défunt pour y faire ses compliments à la

famille. Pendant ce temps, comme dès le moment du décès, et pendant huit jours de suite, les femmes de la famille se réunissent pour faire des cris horribles qui durent presque tout le jour.

Le bain public à Tanger est très laid et d'un aspect misérable. On y entre par une petite porte; on descend ensuite par un escalier étroit, et sur la droite se trouve un puits, d'où l'on tire l'eau nécessaire au service de l'établissement; sur la gauche est une espèce de vestibule, à côté duquel est une petite chambre. C'est dans ces deux pièces que l'on quitte et qu'on remet ses vêtements. Sur la droite du vestibule se trouve une chambre, ou plutôt une cave, qui reçoit si peu de clarté que, lorsqu'on y entre, elle paroît complètement obscure: le sol de cette chambre, qui est couvert d'eau, est très glissant. Le plus grand nombre y prennent leur bain avec un seau d'eau chaude et un d'eau froide, qu'ils tempèrent à volonté, et qu'ils se jettent par-dessus le corps peu à peu avec les mains après avoir fait les cérémonies de l'ablution.

Ceux qui veulent prendre le bain de vapeur, vont dans une chambre placée sur la gauche; elle est pavée en carreaux de marbre blanc et noir, rangés en échiquier: le toit voûté, con-

tient trois lucarnes circulaires qui ont près de trois pouces de diamètre, et qui sont bouchées par des morceaux de verre de différentes couleurs; ce qui produit un assez bon effet pour la lumière. La porte de cette chambre est toujours fermée, et vis-à-vis est un petit bassin qui reçoit l'eau chaude par un conduit; l'eau froide est dans les seaux. Du moment qu'on entre dans cette chambre, on sent une atmosphère suffocante qui fatigue la respiration, et en moins d'une minute le corps se trouve couvert d'eau qui, se réunissant en grosses gouttes, ruisselle sur la peau, et une sueur abondante vous couvre de la tête aux pieds. On s'assied sur les carreaux, qui sont tellement échauffés, qu'ils produisent une chaleur insupportable d'abord, mais qui se dissipe bientôt; on reste assis dans cette chambre autant de temps qu'on le juge à propos; on fait ensuite son ablution; on se lave ou l'on se baigne le corps : mais la sortie pour s'habiller est très incommode, parcequ'il n'y a point de chambre intermédiaire pour se tempérer avant de prendre le grand air.

La première fois que j'entrai dans ce bain, j'éprouvai une véritable fatigue, à cause de la température élevée qu'on y entretient; mais bientôt je commençai à m'y habituer, et j'en

reconnus la salubrité : cependant j'aurois desiré plus de commodité et moins de chaleur. Toutes les fois que j'y suis retourné, j'y ai trouvé huit, dix personnes, et plus, entièrement nues ; ce qui n'est pas trop décent.

Le prix de ces bains est d'une *mouzouna*, que les Européens du pays appellent *blanquille*, et qui peut être évaluée à peu près à deux sous en monnoie de France.

Pour entretenir la chaleur et la vapeur chaude du bain, il y a un four au-dessous de la chambre qui chauffe le pavé ; puis une chaudière, de laquelle vient l'eau au moyen d'un tuyau qui s'ouvre et se ferme à volonté par une griffe : il y a encore un autre tuyau qui apporte continuellement la vapeur de l'eau de la chaudière. Cette vapeur s'augmente bien autrement lorsqu'on verse de l'eau sur le pavé chaud, laquelle, réduite aussi en vapeurs, charge de plus en plus l'atmosphère de son humidité, et produit sur les personnes qui entrent les effets déjà énoncés.

CHAPITRE IV.

Architecture. — Mosquée. — Musique. — Amusements. — Cris des femmes. — Sciences. — Saints.

L'ARCHITECTURE arabe mogrébine ou occidentale actuelle ne ressemble en rien à l'architecture orientale ancienne ou moderne. Loin de trouver dans l'architecture actuelle mogrébine l'élégance et la hardiesse de l'ancienne architecture arabe, tous ses ouvrages portent le caractère de l'ignorance la plus grossière. Les édifices sont construits sans aucun plan, et comme au hasard, avec une telle ignorance des premières règles de l'art, que, dans quelques maisons considérables, j'ai trouvé l'escalier sans le plus petit rayon de lumiere; en sorte qu'il falloit toujours avoir des lampes allumées. En général, les vestibules ou portails, et les escaliers, sont extrêmement mesquins, quoique la maison soit de la plus grande étendue.

La forme des maisons consiste toujours dans une cour carrée, dont deux, trois, et même les quatre côtés présentent un corridor. Une chambre très étroite, de toute la longueur de

ce corridor, lui est parallèle; mais ces chambres sont ordinairement sans autre ouverture ou fenêtre que la porte du milieu qui donne sur le corridor; de là vient que les habitations sont mal aérées. Les toits sont plats et couverts d'une couche de plâtre de même que le sol ou le plancher des chambres.

On construit les murs avec de la chaux, du plâtre et des pierres, mais plus communément avec de la terre grasse battue avec de l'eau. Pour bâtir de cette manière, on met une planche perpendiculaire de chaque côté pour assujettir les deux surfaces du mur; on jette au milieu la terre pétrie avec de l'eau, à laquelle on donne la consistance de la pâte; deux hommes la pressent avec une massue chacun. Tandis qu'ils font cette espèce de travail, ils chantent ordinairement au bruit de leur instrument. Comme il est difficile de se procurer de grandes poutres, on est obligé de faire les chambres étroites afin de pouvoir construire la couverture avec le petit bois du pays. Sur cette charpente on place d'abord une couche de roseaux, puis un pied d'épaisseur de terre couverte de plâtre : cette lourde toiture écrase le bâtiment et dure très peu de temps.

Les portes sont très grossièrement faites.

A Tanger, la plus grande partie des serrures sont en bois; j'en donnerai une description détaillée dans le mémoire que je prépare sur cet objet.

L'usage des lieux d'aisance et des fosses est presque inconnu; on fait ses besoins dans une basse-cour ou dans un vase.

L'architecture des mosquées est aussi lourde que celle des maisons: la principale est composée d'une cour entourée d'arcades; du côté opposé à la porte, il y a quelques lignes d'arcades parallèles, comme on le voit dans la planche III. La façade est entièrement unie (*voyez pl. IV*), et la tour ou le minaret est placé dans le coin à gauche. Les arcs et le toit sont très bas; la charpente, qui est très grossière, reste à découvert. En général, la construction totale de cet édifice est très mesquine. Ayant remarqué que dans la mosquée il n'y avoit point d'eau pour boire, je fis établir, à côté de la porte, une grande jarre solidement attachée au mur par une maçonnerie, et un vase pour boire; enfin je dotai l'établissement pour sa subsistance et pour l'entretien de la fontaine.

Dans une chambre placée au-dessus de la mosquée est établi un fils du kadi, qui prend

soin de la marche de deux grandes pendules et d'une petite : elles servent à indiquer les heures pour les prières; mais comme pour régler leur marche avec le soleil cet homme n'avait qu'une sorte de cadran grossier ou un instrument dont je copiai la forme (*voyez pl. V.*), il ne pouvoit savoir l'heure que par approximation, et à quelques minutes près; c'est pour cela que, pendant tout le temps que je résidai à Tanger, je donnai l'heure pour les pendules; par conséquent le moment des prières et l'appel des minarets dépendoient entièrement de ma montre.

La mosquée est nommée, en arabe, *El-jamaa*, ou le lieu de l'assemblée. Au fond de la mosquée, on voit une niche presque en direction de la ligne qui regarde la Mecque, et dans laquelle se met l'*imam*, ou la personne qui dirige la prière publique ; une espèce de tribune est posée au côté gauche : elle se compose d'un escalier en bois (*pl. IV.*) sur lequel monte l'imam tous les vendredis avant la prière de midi, pour faire le sermon au peuple. Dans la grande mosquée est une armoire fermée à clef : elle contient des Corans et autres livres de religion; on y trouve aussi deux chaires en bois sur lesquelles s'asseyent quelquefois les fakihs pour faire la lecture au peuple (*pl. IV.*). Au sommet de plu-

sieurs arcs sont suspendus un lustre et des lampes en mauvais verre vert, rangés sans ordre et sans symétrie. La plus grande partie du sol est couverte de nattes. Dans une cour derrière la mosquée, est un puits d'où l'on tire une eau d'assez mauvaise qualité, et qui est employée pour faire les ablutions.

Je me réserve à parler de la religion ou du culte lorsque je traiterai de la ville de Fez.

La musique à Tanger a peu de quoi flatter les oreilles les moins délicates : qu'on se représente deux grossiers musiciens armés de musettes plus grossières encore que leurs personnes, qui, voulant jouer à l'unisson avec des instruments qui ne s'accordent pas, prennent chacun un mouvement différent; ils n'ont point d'airs arrêtés, parcequ'ils ne sont jamais notés, et qu'ils s'apprennent tous de mémoire.

Il arrive ordinairement que l'un des musiciens entraîne l'autre selon son caprice, et que le second se voit forcé de suivre, comme il peut, celui qui presse le mouvement. Cela produit un effet exactement semblable à celui d'un mauvais orgue pendant qu'on travaille à l'accorder. Malgré cette épouvantable mélodie, la force de l'habitude est telle, que je parvins à m'accoutumer à ce charivari; je fis même des pro-

grès si grands dans cette musique, que je parvins à débrouiller quelques uns des airs les plus en vogue, que je notai en caractères de musique européenne. Ces airs, auxquels il est très difficile d'ajouter une basse, sont presque toujours dans le ton de *ré*. Je donnerai un essai de la musique orientale comparée à la musique d'Europe.

Il est impossible que ces joueurs de musettes puissent jouir d'une longue existence, vu la dépense extraordinaire qu'ils font de leurs forces en jouant de leurs instruments : leurs joues s'enflent extrêmement; et malgré un cercle de cuir qui les couvre deux ou trois pouces autour de la bouche, ils jettent beaucoup de salive; leur ventre est roide par l'expansion forcée et violente du vent qu'ils emploient, ce qui indique combien ils doivent fatiguer.

J'ai déjà dit que ces instruments sont toujours accompagnés d'un gros tambour, dont le son rauque se fait quelquefois entendre toutes les quatre ou cinq minutes, mais qui, plus communément, est frappé d'une minute à l'autre, excepté dans une espèce d'air où il marque des coups réguliers plus rapprochés.

Les musiciens accompagnent ordinairement les mariages, les circoncisions, les compliments

de félicitation et les fêtes des Pâques; mais ils ne sont point admis dans les mosquées, et leur art n'entre pour rien dans aucun acte du culte. Ils craignent peut-être, comme le disoit un voyageur, de réveiller l'Éternel en sursaut.

Il n'y a à Tanger ni amusement commun ni société particulière. Le Maure, désœuvré, sort le matin de chez lui, s'assied par terre dans la place ou dans un lieu public; quelques autres habitants arrivent au hasard, et en font de même. C'est de cette manière qu'ils forment des cercles où ils parlent pendant toute une journée.

Tout le temps de mon séjour, ma maison fut tous les soirs l'unique lieu de réunion des fakihs; ils s'y rendoient pour prendre le thé. Les consuls et les autres Européens s'arrangent entre eux: ils forment une sorte de république entièrement séparée des musulmans, et ils partagent entre eux les nuits pour les cercles ou les conversations.

Les femmes étant absolument séparées de la société des hommes, il ne leur reste d'autre rôle à jouer dans les fêtes que ces cris aigus et pénétrants qu'elles font sortir de dessous les enveloppes qui les cachent. Quand un enfant a terminé ses études, qui consistent à savoir lire et écrire, ce qui constitue toute la science d'un

Maure, on le promène à cheval par les rues avec la même solennité qu'aux circoncisions ; sa famille donne des fêtes qui sont toujours accompagnées des cris perçants des femmes. Elles crient pour la présence du roi ; et lorsque j'eus pris de l'ascendant, elles crioient pour moi. Comme c'est une espèce d'art et une sorte de talent pour les femmes que celui de jeter ces cris épouvantables, elles profitent de toutes les occasions pour l'exercer, tâchant de se surpasser les unes les autres, tant pour le perçant du ton que pour la longueur soutenue du cri. Quelquefois je les entendois passer par bandes devant ma maison, à une ou deux heures après minuit, en poussant des cris aigus.

La lecture est très difficile, parcequ'il n'y a point d'imprimerie, par la forme arbitraire des caractères d'écriture, et par le manque de voyelles et de ponctuation. Aussi les habitants de Tanger sont-ils plongés dans la plus grossière ignorance. Je ne trouvai dans ce pays qu'un seul individu qui eût entendu parler du mouvement terrestre. Ils rapportent mille extravagances sur les planètes, sur les étoiles, sur le mouvement des *cieux ;* et ils n'ont pas la plus légère idée de physique. Un de ceux qui s'appellent *savants*, me voyant un jour entre

les mains mon horizon artificiel rempli de mercure, pour faire une observation astronomique, me prévint, avec un grand intérêt, que c'étoit une matière excellente pour faire mourir la vermine et les insectes; il m'enseigna la manière de l'appliquer aux plis et aux coutures des habits: c'étoit pour lui l'usage le plus utile qu'on pouvoit faire du mercure.

Les Maures confondent l'astronomie avec l'astrologie, et ils ont beaucoup d'astrologues. Ils ne se doutent même pas de la chimie; mais ils ont quelques prétendus adeptes alchimistes: ils ignorent complètement la médecine. Leurs notions sur l'arithmétique et la géométrie sont très bornées. Ils n'ont presque pas de poëtes, encore moins d'historiens; aussi ils ignorent leur propre histoire, et les beaux-arts sont pour eux une chose inconnue.

Le Coran et ses explications sont l'unique lecture des habitants de Tanger. Ce tableau est malheureusement trop fidèle; et ces climats peuvent à bon droit être appelés barbares.

C'est un état ou plutôt un métier que d'être *saint* parmi les musulmans; cet état se prend ou se laisse arbitrairement, quelquefois même il échoit en héritage. *Sidi Mohamed el Hadji* fut un saint très respecté à Tanger. Depuis sa

mort, on révère son tombeau placé dans la chapelle dont j'ai parlé; et son frere puîné, qui a hérité de sa sainteté, est également en vénération. C'est un fourbe rusé, qui, de temps en temps, venait me faire sa cour; ce qui étoit une faveur singulière aux yeux des habitants. Sa chapelle et son jardin sont un asile assuré pour tout criminel qui veut se garantir des poursuites de la justice : aucun musulman ne seroit assez osé, assez hardi, pour se permettre d'y entrer sans au préalable s'y être préparé par une ablution légale avec l'eau d'un puits placé près de sa porte; mais moi qui, par une grâce spéciale due à ma grande origine, étois regardé comme supérieur à tous, j'entrois quelquefois à cheval avec mon domestique chez le saint, sans avoir fait ablution.

Tanger a l'avantage de posséder un autre saint très vénéré, qui devint également mon grand ami; c'est un bon homme : car, à force de lui dire qu'il étoit un fripon, qu'il trompoit ses concitoyens, qu'il leur en imposoit, il m'en fit l'aveu et convint de la vérité; je riois avec lui, en secret, de la crédulité des autres, parce-qu'il savoit parfaitement, et répétoit souvent même, que les sots sont ici-bas pour le menu plaisir des gens d'esprit.

Un autre saint couroit les rues comme un insensé, accompagné de beaucoup de monde : il avoit la tête découverte, une longue chevelure frisée, et portoit à la main une corde d'une espèce de sparte ou *spartum*, qui abonde dans le pays. Ce personnage distribuoit, en forme de reliques, de minces brins de cette plante à ceux qui lui en demandoient. Quand je le rencontrai dans la rue, il m'en donna une grosse poignée comme une singulière faveur ; je mis sur ma poitrine, avec toute la vénération possible, un don aussi précieux.

Une fois que seul je parcourois les rues, un Maure m'aborda et me dit : *Donnez-moi une piastre et demie pour acheter un bournous : je suis saint, et si vous ne me croyez pas, ou si vous ne vous fiez pas à ma parole, demandez-le à vos domestiques, à vos amis, et vous verrez que je ne vous en impose nullement.* Faisant semblant d'ajouter foi à ces discours, je composai avec lui, en lui donnant une demi-piastre.

Tanger possède aussi un autre saint qui est ou qui fait semblant d'être imbécille : il se tient toujours sur la grande place ; sa présence est annoncée par une sorte de croassement ou de cri semblable à celui de l'oie ou du canard. Son costume et ses manières sont de la plus grande

saleté : il rejette toujours par la bouche des aliments qui ont séjourné dans son corps, et qu'il fait revenir à volonté; et, chose incroyable, il se trouve des fanatiques d'une foi assez robuste pour les sucer, et même pour les avaler. On m'a rapporté que ce saint avoit quelquefois commis publiquement des choses bien contraires à la décence. Enfin, l'excès de stupidité et de fanatisme de ces habitants sur ces objets paroît incroyable, et semble tenir aux récits des mille et une nuits. Les fakihs et les talbes se taisent à cet égard; ils laissent le peuple dans l'erreur, bien qu'ils soient fort éclairés à ce sujet, et qu'ils m'aient parlé avec franchise sur ces aberrations de l'esprit humain.

CHAPITRE V.

Juifs. — Poids, mesures, et monnoies. — Commerce. — Histoire naturelle. — Position géographique.

Les Juifs du royaume de Maroc vivent dans l'état d'esclavage le plus affreux. C'est une circonstance particulière à Tanger, que les Juifs habitent conjointement avec les Maures, sans avoir un quartier séparé, comme cela se pratique dans les autres villes où domine l'islamisme; mais cette distinction même est la cause de mille désagréments pour ces malheureux : elle excite plus fréquemment des motifs de disputes, dans lesquelles, si le Juif a tort, le Maure se rend justice lui-même; et si le Juif a raison, s'il va se plaindre au juge, celui-ci penche toujours du côté du musulman.

Cette horrible inégalité de droits entre les individus des deux sectes, remonte jusqu'au berceau; en sorte qu'un très jeune musulman insulte et frappe un Juif, quels que soient son âge et ses infirmités, sans que celui-ci ait pour ainsi dire le droit de se plaindre, et encore moins celui de se défendre. Les enfants des deux religions

ont parmi eux la même inégalité, en sorte que j'ai vu mille fois les enfants musulmans s'amuser à frapper des enfants juifs, sans que ceux-ci fissent jamais le plus léger acte de défense.

Par ordre du gouvernement, les Juifs ont un costume particulier; il est composé d'un grand caleçon, d'une tunique qui descend jusqu'au genou, et d'une espèce de bournous ou de manteau placé de côté, des pantoufles et un très petit bonnet; toutes ces pièces doivent être de couleur noire, à l'exception de la chemise, dont les manches extrêmement larges sont découvertes et pendantes.

Quand les Juifs passent devant les mosquées, ils sont obligés de quitter leurs sandales ou leurs pantoufles; il en est de même lorsqu'ils passent devant la maison du kaïd, celles du kadi et des principaux musulmans. A Fez et dans quelques autres villes, ils ne peuvent marcher que nu-pieds.

S'ils rencontrent un musulman d'un rang élevé, ils doivent se détourner précipitamment à une certaine distance sur la gauche du chemin du musulman, laisser à terre leurs sandales à la distance d'un ou deux pas d'eux, et se mettre dans une humble posture, le corps entièrement courbé en avant, jusqu'à ce que le mu-

sulman ait passé et qu'il soit déjà à une grande distance. S'ils ne se soumettent pas sur-le-champ à cette mesure humiliante, comme aussi à celle de descendre de cheval, lorsqu'ils rencontrent en chemin un sectateur de Mohamed, ils sont punis sévèrement. J'ai plusieurs fois été obligé de retenir mes soldats et mes domestiques, qui se jetoient sur ces malheureux pour les frapper, quand ils n'étoient pas assez lestes et qu'ils avoient tardé à se mettre dans l'attitude prescrite par le despotisme musulman.

Malgré cela, les Juifs font un commerce assez considérable à Maroc; et à plusieurs reprises, ils ont pris les douanes à ferme. Mais il arrive presque toujours qu'ils finissent par être pillés, soit par les Maures, soit par le gouvernement. Lors de mon arrivée, j'avois deux Juifs parmi mes domestiques; quand je voyois le traitement qu'on leur faisoit endurer, et les peines auxquelles on les soumettoit, je leur demandois pourquoi ils ne s'en alloient pas dans un autre pays; ils me répondoient qu'ils ne pouvoient pas le faire, parcequ'ils étoient esclaves du sultan.

Les Juifs sont à Tanger les principaux artisans; ils travaillent cependant beaucoup plus mal que le plus mauvais ouvrier européen. On peut de-là se faire une idée de la grossièreté

des artisans maures. Mais en même temps, les Juifs ont la plus grande adresse pour voler; et ils se vengent des mauvais traitements des Maures en les escroquant et en les trompant journellement.

Les Juifs ont des synagogues à Tanger; ils ont même des saints ou des sages qui vivent et qui font bonne chère aux dépens des autres, comme dans toutes les sectes.

La beauté est assez commune parmi les femmes juives; il y en a même de très belles: ce sont elles qui ordinairement deviennent les maîtresses des Maures; ce qui contribue quelquefois à la réunion des deux sectes ennemies. Leurs couleurs sont extrêmement belles. Parmi les femmes maures il est très commun d'avoir le teint d'un blanc mat comme des statues de marbre, soit à cause de leur vie sédentaire, soit parcequ'elles sont toujours renfermées, ou absolument couvertes quand elles sortent; de manière que leur visage n'est presque jamais exposé au grand air.

On ne connoît dans le royaume de Maroc d'autre mesure linéaire que la coudée, qu'ils appellent *draa:* elle se divise en huit parties nommées *tomins.*

Comme il n'y a pas de patron ou de module:

originaire (1) pour l'exacte dimension de la coudée, il est extrêmement difficile d'en trouver deux qui soient rigoureusement égales; mais, par un terme moyen entre différentes coudées que je comparai à mes modules européens, j'ai trouvé que le draa ou la coudée de Maroc est égal à 244,7 lignes de la toise de France, ou à 0,55126 d'un mètre.

La mesure de capacité pour les grains est nommée *el moude:* il y en a deux, le grand et le petit; celui-ci est la moitié du grand.

Le même défaut d'exactitude que j'ai remarqué dans la mesure linéaire se retrouve dans cette dernière. *El moude* est un cylindre creux très mal fait, dont la capacité, eu égard à toutes ses imperfections, peut être considérée comme égale à 123 l. 56 de diamètre, et 106 l. 29 de hauteur; ce qui donne 856 pouces et demi cubes de la toise de France.

Le poids se trouve affecté des mêmes variétés ou vacillations que la mesure; mais enfin, après avoir comparé plusieurs de ces poids avec mes modules d'Europe, il résulte, d'après un terme moyen, que la livre de Maroc, qu'ils appellent

(1) C'est-à-dire d'étalon.

artal, contient 16 onces 347 grains 40 centièmes de grain de Paris.

La plus petite monnoie du pays est le *kirat*, et la plus grande, le *baind'ki*. En voici la progression :

EN CUIVRE.	Le *kirat* (1). Le *flous* (2).
EN ARGENT.	*El mouzouna* ou blanquille (3). *El derham* ou l'once (4).
EN OR.....	Le demi-ducat. Le *metzkal*, *mat'boa*, ou ducat, qui vaut 10 onces. *El baind'ki*, qui vaut 25 onces.

Toute la monnoie d'Espagne a cours à Maroc, et il me semble que le *duro* ou la piastre espagnole, qu'ils appellent *arrial*, est l'espèce la plus abondante dans le pays : mais sa valeur est très arbitraire, puisque la piastre espagnole vaut ordinairement douze onces du pays, et la *piécette* d'Espagne trois onces, en sorte que de l'une à l'autre il y a 25 pour 100 de différence ; et, quoiqu'on change aussi le *duro* ou la piastre

(1) 4 kirats = un flous. — (2) 6 flous = el mouzouna. — (3) 4 blanquilles = l'once. — (4) 5 onces = un demi-ducat.

pour quatre *piécettes* et demie, ce qui réduit le gain, cela donne lieu à une très grande contrebande de monnoie, puisque la plupart des bâtiments ou des bateaux qui viennent d'Europe continuent d'apporter en fraude des *piécettes* d'Espagne, pour les échanger contre des *duros*.

On trouve aussi beaucoup de fausse monnoie; elle vient de l'étranger, et, d'après les renseignements que je me suis procurés, elle pourroit avoir été fabriquée en Angleterre.

La balance du commerce est très avantageuse pour les vivres; mais elle est très élevée pour les objets de fabrique. Malgré l'excellente situation du port de Tanger, son commerce se trouve réduit à une modique exportation de vivres, à un très petit commerce de contrebande avec l'Espagne, et à quelques relations languissantes avec Tetouan et Fez, où se font quelques légers envois d'objets européens. Quant au commerce de Maroc en général, il en sera parlé plus en détail dans un autre endroit. Les boutiques sont si petites, que le marchand, étant assis au milieu, n'a pas besoin de se déranger pour atteindre à tous les objets et pour les présenter à l'acheteur (*voyez pl. IV*).

Le terrain qui forme la base de la côte de Tanger est composé de différentes couches de

granit secondaire de texture compacte ou granuleuse fine. Ces couches, qui sont inclinées à l'horizon, forment avec lui un angle de 50 à 70 degrés : leur épaisseur est ordinairement d'un pied et demi à deux pieds; leur direction est dans le sens est-ouest; et leur inclinaison pour former l'angle, est du côté du nord.

La distance d'une couche à l'autre est ordinairement de deux pieds, et cet espace est rempli d'une argile très peu durcie, qui, dans la même direction, forme des couches intermédiaires en texture d'ardoise.

Ces couches de granit et d'argile montent très peu sur le niveau de la mer, puisque la plus grande hauteur que je leur ai trouvée, est de 30 à 40 pieds; mais leur extension est grande, puisqu'elles sont exactement les mêmes à la rivière de Tetouan, à huit lieues de distance. J'ai aussi remarqué quelques couches de granit qui entrent dans la mer dans la même direction et jusqu'à une grande distance.

S'il étoit permis de tirer de grandes inductions sur de petites choses, je dirois que la catastrophe qui ouvrit le détroit de Gibraltar fut un enfoncement soudain, non du terrain qui forme le fond du détroit, mais de celui qui l'avoisine au midi, et sur le vide duquel tomba la

montagne ou la masse terrestre qui occupoit l'espace rempli aujourd'hui par le bras de mer: c'est en conséquence de ce mouvement que les couches perpendiculaires du granit prirent la direction actuelle; mais, d'un autre côté, comme ce granit compacte paroît d'une formation secondaire, on peut admettre toutes les directions possibles dans ses couches, sans avoir besoin de supposer un dérangement postérieur à sa formation.

Sur ce lit ou cette base générale de la côte, les eaux et les vents ont accumulé d'autres couches d'argile molle et de sable; elles forment les collines et les hautes montagnes du chemin de Tetouan: enfin les dépouilles végétales et animales ont formé la couche de terre végétale qui couvre le tout, et qui est extrêmement fertile.

Dans la partie sud de la baie de Tanger, sur la rive de la mer, les vents de l'est ont formé peu à peu de grandes accumulations de sable; elles présentent déjà des collines, qui rétrécissent successivement la baie, et qui la fermeront un jour. Ces sables sont absolument mouvants, et ne renferment aucune autre matière qui puisse les lier: malgré cette particularité, on y voit croître des liliacées et quelques autres plantes que j'ai dans ma collection.

La température de Tanger est assez douce. Mon thermomètre, placé avec toute l'attention nécessaire, afin qu'il ne reçût ni l'impression directe ni une réflexion immédiate du soleil, et qu'il exprimât seulement la véritable température de la masse de l'air, n'a marqué de plus grande chaleur pendant ma résidence que 24°6 de Réaumur, le 31 août, à midi, jour où l'on a ressenti une chaleur extraordinaire. Un autre thermomètre, placé au soleil avec le plus grand soin, afin qu'il reçût toute son influence pendant le même temps, marqua 39° 5 le 22 août, à deux heures après midi.

La plus grande hauteur du baromètre fut de 28 pouces 1 ligne 9 dixièmes de ligne du pied de Paris; et la plus petite, de 27 pouces 3 lignes: ce qui donne 4 lignes 9 dixièmes de ligne de variation.

La plus petite humidité atmosphérique observée, a été de 38 degrés de l'hygromètre de Saussure le 15 juillet: mais ici l'air se trouve communément chargé d'humidité; elle se rend sensible non seulement par les indications de l'hygromètre, mais aussi par tous les métaux, qui s'oxident rapidement à Tanger, à cause de cette surabondante humidité atmosphérique.

La différence des saisons est bien marquée à

Tanger. L'été fut constamment serein. Vers l'équinoxe commencèrent les pluies et les bourrasques, qui continuèrent avec la même constance. Pendant ce temps la foudre tomba plusieurs fois, et il y eut un homme de tué.

Malgré la fertilité de la terre, il se trouve très peu d'espèces de plantes aux environs de Tanger : il en est de même pour les insectes, du moins à l'époque où j'y habitai ; car la saison favorable aux recherches de ce genre doit être le printemps.

Un nombre infini de cigognes ont leurs nids, ou plutôt leurs baraques, sur les murs de la ville ; mais dès le mois de septembre elles se rendent toutes au sud. Leurs nids restent toujours conservés : l'on rapporte que, chaque fois qu'elles reviennent, chacune reconnoît le sien ; on ajoute que, si par hasard, le premier jour, une cigogne se place dans le nid d'une autre, lorsque celle-ci revient, il s'élève un sanglant combat entre elles deux, jusqu'à ce que l'une soit vaincue ; l'on assure que ce spectacle se répète nombre de fois le jour de leur retour, qui a toujours lieu au printemps.

A Tanger un homme ne peut monter sur la terrasse de sa maison sans se compromettre, à cause de la jalousie des habitants des maisons

voisines. Les deux maisons que j'ai habitées successivement étoient si mal placées que je ne pus faire que très peu d'observations astronomiques, et encore avec beaucoup de gêne: j'avois d'ailleurs laissé mes instruments avec mon bagage à Cadix; et quand on me les apporta, c'étoit la saison des pluies, pendant laquelle on ne voit que peu de moments le ciel découvert: ces circonstances m'empêchèrent de faire un grand nombre d'observations. Malgré ces obstacles, ma latitude, observée par un terme moyen très peu distant des extrêmes, donna 35° 47′ 54″ nord.

Ayant observé le dernier contact d'une éclipse de soleil le jour astronomique 17 août, *M. Lalande* calcula ma longitude de Tanger = 0^h 33′ 9″ en temps ouest de l'Observatoire de Paris, ou en degrés, 8° 17′ 15″. En comparant ce résultat avec d'autres observations, il résulte que la longitude de Tanger, par un terme moyen qui ne s'écarte des extrêmes que de 0° 3′ 15″ de degré, est = 8° 14′ 0″ ouest dudit Observatoire. N'ayant pas encore mes instruments lorsque cette éclipse eut lieu, je fis mon observation avec une petite lunette achromatique de *Dollond*, d'un pied de foyer, que je tenois à la main; ce qui me contraignit d'a-

dopter le terme moyen énoncé, puisque je dus porter le contact final de l'éclipse quelques secondes plus tôt que le contact vrai. Quant à l'évaluation du temps, elle étoit exacte, parceque j'avois un chronomètre dont la marche fut constatée par un grand nombre d'observations faites tant le même jour que pendant ceux qui le précédèrent ou qui le suivirent.

La carte géographique du royaume de Maroc, qui se trouve dans l'atlas, a été dressée par moi d'après mes observations astronomiques, par l'estime de mes routes que je conserve dans neuf grandes cartes routières, et d'après les renseignements que je pris dans le pays.

Ayant mesuré plusieurs angles azimutaux, la déclinaison magnétique donna = 21° 13′ 24″ ouest.

Malgré les obstacles qui m'empêchoient de faire des collections d'histoire naturelle, je recueillis à Tanger et dans la baie assez d'objets, parmi lesquels se trouvent de très beaux *fucus*. Toutes les plantes marines furent arrachées par moi-même, pleines de vie, au fond de la mer.

Nous autres musulmans, nous avons de grandes difficultés à surmonter, quand nous voulons faire des collections entomologiques: d'abord à cause de la pureté légale, qui défend de toucher des

animaux immondes; en second lieu, parcequ'e nous ne devons brûler aucun animal qui soit vivant. Le premier obstacle rend très difficile la formation d'une collection des coléoptères, et le second rend inutile celle des papillons de tous les genres, parcequ'ils se débattent avant de mourir par la seule blessure de l'épingle qui les fixe, et sans feu. Il m'arriva un jour, par la même cause, qu'ayant mis dans une boîte d'insectes un scarabée très fort et encore vivant, il se débattit avec tant de violence qu'il détacha son épingle, et qu'il détruisit tous les autres insectes que j'avois ramassés. Il se trouvoit dans le nombre une fausse tarentule très grande et fort intéressante.

CHAPITRE VI.

Suite de l'histoire d'Ali Bey. — Notices sur l'intérieur de l'Afrique. — Présentation à l'empereur de Maroc. — Visites du sultan et de sa cour (1).

Peu de temps après mon arrivée à Tanger, mon existence commença à devenir assez agréable. La première visite que me fit le kadi *Sidi Abderrahman Mfarrasch;* mon annonce de l'éclipse de soleil qui devoit avoir lieu le 17 août, et dont j'avois tracé la figure telle qu'on devoit la voir dans la plus grande obscurité; la vue de mes équipages et de mes instruments, qui arrivoient d'Europe dans un bateau; mes présents au kadi, au kaïd, et aux principaux personnages; mes libéralités envers d'autres, tout contribua à fixer sur moi l'attention générale : de sorte qu'en peu de temps je pris une supériorité

(1) Ali Bey fit un voyage de deux jours à *Tzetàouan* ou Tetouan sur la fin de septembre : il est à regretter que la description de cette excursion ne se soit pas retrouvée parmi ses papiers. (*Note de l'Editeur.*)

décidée sur tous les étrangers et sur tous les personnages importants de la ville.

D'un autre côté, le changement de climat, mes fatigues antérieures, et ce nouveau genre de vie que j'avois embrassé, altérèrent un peu ma santé. Je fus forcé de me soumettre à un régime rafraîchissant, et à prendre des bains de mer. Ces précautions me rendirent bientôt la santé; dès-lors je trouvai souvent l'occasion d'augmenter mes collections. Un jour que je nageois à quelque distance de la terre, je vis venir presque à fleur d'eau un poisson énorme qui pouvoit avoir de vingt-cinq à trente pieds de long : je revins précipitamment à terre, où mes gens alarmés m'attendoient et jetoient de grands cris. Le poisson plongea; quelques moments après il reparut au même endroit où j'étois lorsque je l'avois aperçu.

Un talbe appelé Sidi Amkeschet, venant un jour me rendre visite, et parlant accidentellement de l'intérieur de l'Afrique, me tint le discours suivant :

« De la province de Sus et de Tafilet il part fréquemment des caravanes qui traversent le grand désert en deux mois de temps pour se rendre à *Ghana* et à *Tombouctou*.

« Dans l'intérieur de l'Afrique, on compte

deux fleuves qui portent le nom de Nil : l'un traverse le Caire et Alexandrie ; l'autre se rend à Tombouctou.

« Ces deux fleuves sortent d'un lac qui est dans les montagnes de la Lune (*Djebel Kamar*). Celui de Tombouctou n'arrive pas jusqu'à la mer ; il se perd dans un autre lac. Les montagnes de la Lune tirent leur nom de ce que, pendant le cours de chaque lunaison, elles prennent successivement les couleurs d'une couronne ou d'un arc-en-ciel lunaire.

« De Maroc aux rives du Nil de Tombouctou, on marche avec une aussi grande sûreté que si l'on étoit au milieu d'une ville, *quoique l'on ait les mains pleines d'or ;* mais de l'autre côté du fleuve, *il n'y a plus de justice ni de sauve-garde,* parcequ'il est habité par des nations très différentes de celle-ci. Dans le fleuve dont il est question, se trouvent des animaux féroces appelés *tzemsah,* qui dévorent les hommes. »

Il m'indiqua de la main la direction du cours des deux Nils : celui du Caire, dit-il, se rend au levant... Je lui demandai avec empressement : « Et celui de Tombouctou va sans doute vers le couchant ? » Il me répondit sur-le-champ : « Oui, seigneur, vers l'occident. »

Comment concilier maintenant une contra-

diction aussi forte? Suivant ce qu'on me dit, il se fait entre les pays méridionaux de Maroc et de Tombouctou un commerce fréquent et suivi; par conséquent il paroît impossible que ces gens ignorent ou qu'ils puissent se tromper sur le cours du *Nil de Tombouctou*, puisque des milliers de personnes de Maroc le voient presque journellement. Ces derniers rapportent que le fleuve va en occident; en même temps Mungo Park assure l'avoir vu couler vers l'orient: que pourrons-nous en conclure?... En donnant à la découverte de Mungo Park tout le crédit qu'elle mérite, nous dirons qu'il passe par Tombouctou, vers l'occident, une autre rivière que nous ne connoissons pas encore, et que ces gens confondent sans doute avec le grand *Nil occidental* ou *Joliba* découvert par Mungo Park, qui avoue lui-même que ce fleuve ne passe pas précisément par Tombouctou; ou que le Joliba fait à cet endroit un détour singulier qui maintient l'erreur des habitants de Maroc; ou il faut penser que ces derniers parlent sans avoir rien vu, et seulement d'après le rapport des anciens géographes. Cependant cette relation, dégagée des erreurs qui l'environnent, indique toujours deux choses singulières: *l'union ou la communication des deux Nils à leur origine dans un même*

lac, et *la perte du Nil occidental dans un autre lac.* Nous reviendrons sur cet objet dans un autre endroit.

L'artillerie des batteries de Tanger annonça, le 5 octobre, l'arrivée du sultan *Muley Soliman*, empereur de Maroc, qui descendit à son logement dans l'*Alcassaba* ou château de la ville. Comme je n'étois pas encore présenté au sultan, je ne sortis pas de chez moi, afin d'attendre ses ordres, ainsi que j'en étois convenu avec le kaïd et le kadi : c'est pourquoi je ne pus être témoin de la cérémonie de son arrivée.

Le lendemain, le kaïd me fit prévenir que je pouvois préparer le présent d'usage pour le jour suivant; ce que je fis sur-le-champ. Le matin du jour indiqué, j'eus une entrevue avec le kaïd et le kadi réunis, pour les préparatifs de ma présentation. Le kaïd me demanda la liste des présents que je destinois au sultan; je la lui remis, et nous fûmes bientôt d'accord.

Comme c'étoit un vendredi, je fus d'abord à la grande mosquée faire la prière de midi, parceque c'est une obligation indispensable, et que le sultan devoit également s'y rendre.

Peu après mon entrée dans la mosquée, un Maure s'approcha de moi en me disant que le sultan venoit d'envoyer un de ses domestiques

pour m'annoncer que je pouvois monter à l'Alcassaba à quatre heures, afin de lui être présenté.

Avant l'arrivée du sultan, quelques soldats nègres entrèrent en désordre dans la mosquée; ils étoient armés, ce qui ne les empêcha pas de se placer de côté et d'autre sans observer aucun ordre et aucun rang.

Le sultan se fit peu attendre; il étoit à la tête d'une petite suite de grands et d'officiers, tous si simplement habillés, qu'on ne les distinguoit nullement du reste de la compagnie. La mosquée, entièrement pleine de monde, pouvoit renfermer près de deux mille hommes. Pendant le temps que j'y restai, j'eus le soin de me tenir un peu à l'écart.

La prière se fit de la même manière que les autres vendredis; mais le sermon fut prêché par un fakih du sultan, qui insista avec énergie sur le point « que c'est un grave péché d'entre-« tenir un commerce avec les chrétiens; qu'on « ne doit leur vendre ni leur donner aucune « espèce de vivres et d'aliments »; et plusieurs autres choses pareilles.

Dès l'instant que la prière fut terminée, je me fis ouvrir un passage par mes domestiques, et je sortis. Une centaine de soldats nègres étoient

rangés en demi-cercle hors la porte où étoit rassemblée une grande foule de peuple. Je rentrai chez moi, et un moment après le domestique du sultan vint pour me donner personnellement l'ordre de son maître, et pour recevoir la gratification d'usage.

A trois heures après midi, le kaïd m'envoya neuf hommes qui devoient aider à porter mon présent, composé des objets suivants :

Vingt fusils anglois avec leurs baïonnettes;
Deux mousquets de gros calibre;
Quinze paires de pistolets anglois;
Quelques milliers de pierres à fusil;
Deux sacs de plomb pour la chasse;
Un équipage complet de chasseur;
Un baril de la meilleure poudre angloise;
Différentes pièces de riches mousselines unies et brodées;
Quelques menus objets de bijouterie;
Un beau parasol;
Des sucreries et des essences.

Les armes étoient dans des caisses fermées à clef; les autres objets étoient rangés sur de grands plats couverts par des morceaux de damas rouge galonnés en argent : toutes les clefs, réunies par un long ruban, étoient placées sur un plat.

Je montai à l'Alcassaba, marchant à la tête des hommes et des domestiques qui portoient le présent. Le kaïd m'attendoit à la porte, et me fit beaucoup de compliments. Je traversai un portique sous lequel se tenoient un grand nombre d'officiers de la cour. Nous entrâmes ensuite dans une petite mosquée qui est à côté, pour faire la prière de l'après-midi, à laquelle assista aussi le sultan.

La prière achevée, je sortis aussitôt de la mosquée, à la porte de laquelle on avoit préparé un mulet pour le sultan; l'animal étoit entouré d'un nombre infini de domestiques et de grands officiers de la cour. Deux hommes en avant étoient armés d'une pique ou d'une lance qu'ils tenoient perpendiculairement, et qui avoit à peu près quatorze pieds de longueur. Le cortége étoit suivi de près de sept cents soldats nègres armés de fusils, étroitement groupés, sans ordre ni rang, et environnés de beaucoup de monde. Le kaïd et moi, nous prîmes place au milieu du passage, tout près des deux lanciers. A nos côtés étoit le présent porté sur les épaules de mes domestiques et des hommes qui m'avoient été envoyés.

Le sultan sortit bientôt, monta sur son mulet; et quand il fut arrivé au centre du cercle, le kaïd

combien de temps j'avois résidé en Europe. Après avoir rendu grâces à Dieu de ce qu'il m'avoit fait sortir de chez *les infidèles*, il témoigna ses regrets qu'un homme tel que moi eût autant tardé à se rendre à Maroc. Charmé de ce que j'avois préféré son pays à celui d'Alger, de Tunis ou de Tripoli, il m'assura à diverses reprises de sa protection et de son amitié. Il me demanda ensuite si j'avois des instruments pour faire des observations; sur ma réponse affirmative, il me dit qu'il desiroit les voir, que *je pouvois les apporter*..... A peine eut-il prononcé ce mot, que le kaïd vint me prendre par la main pour me reconduire; mais sans changer de place, je fis observer au sultan *qu'il falloit absolument attendre au lendemain, parcequ'il ne restoit pas assez de jour pour les préparer.* Le kaïd me regarda avec étonnement, parceque jamais à Maroc on ne contredit le sultan. Celui-ci me dit: « Eh bien donc, apportez-les demain. — A quelle heure? — A huit heures du matin. — Je n'y manquerai pas. » Je pris alors congé du sultan, et je sortis avec le kaïd.

Aussitôt que je fus rentré chez moi, on vint faire la quête générale des domestiques du palais, à qui l'on doit des gratifications dans ces circonstances. Mes gens me débarrassèrent de

cette visite à moins de frais que je ne l'aurois pensé.

Lorsque le sultan me parla de mes instruments astronomiques, il fit apporter un petit astrolabe en métal, de trois pouces de diamètre, qui sert pour régler ses montres et les heures pour la prière, et me demanda si j'en avois un semblable; je lui répondis négativement, en ajoutant que *cet instrument étoit très inférieur à ceux d'invention moderne.*

Le lendemain, je me rendis au château à l'heure indiquée. Le sultan m'attendoit au même endroit avec son principal fakih ou moufti, et un autre favori. Il avoit devant lui un thé complet.

Aussitôt que je fus entré, il me fit monter le petit escalier, et me fit asseoir à son côté; il prit alors la théière, versa du thé dans une tasse, et l'ayant remplie avec du lait, il me la présenta lui-même. Pendant ce temps, le sultan demanda du papier et de l'encre; on lui apporta un morceau de mauvais papier, une très petite écritoire de corne avec une plume de roseau : il écrivit, en quatre lignes et demie, une sorte de prière qu'il donna à lire à son fakih; celui-ci lui fit observer qu'il y avoit un mot d'oublié; le sultan reprit le papier et ajouta le mot qui manquoit.

(*Voyez à la pl. VI, la copie fidèle de ce papier écrit de la main du sultan.*) Ayant fini de prendre le thé, S. M. marocaine me présenta son écriture afin de me la faire lire, et il accompagnoit ma lecture en indiquant avec le doigt mot à mot sur le papier, me corrigeant de mes défauts de prononciation comme un instituteur le fait à son élève. La lecture finie, il me pria de garder cette écriture que je conserve encore.

On enleva le service de thé, qui étoit composé d'un sucrier d'or, d'une théière, d'un pot au lait, et de trois tasses en porcelaine blanche et or; le tout étoit placé sur un grand plat doré.

Suivant l'usage du pays, il avoit mis le sucre dans la théière; méthode assez incommode, puisqu'elle force à prendre la liqueur ou trop ou pas assez sucrée.

Le sultan me donna à diverses reprises des marques de son affection. Il demanda à voir mes instruments, les regarda pièce à pièce et dans les plus petits détails, me demandant des explications sur ce qui lui étoit inconnu ou dont il ignoroit l'usage. Il montroit un extrême plaisir, et me demanda que je fisse une observation astronomique devant lui : pour le satisfaire, je pris deux hauteurs de soleil avec le cercle multiplicateur. Je lui montrai différents livres de tables

astronomiques et de logarithmes, que j'avois apportés, pour lui faire voir que les instruments ne servoient à rien, si l'on n'entendoit pas ces livres-là et beaucoup d'autres encore. Il fut extrêmement surpris à la vue de tant de chiffres. Je lui fis alors hommage de mes instruments ; mais il me répondit : « Que je devois les garder, « puisque moi seul en connoissois l'usage ; et « que nous aurions assez de jours et de nuits « pour nous amuser à regarder le ciel. » Je vis clairement alors qu'il vouloit me retenir près de sa personne et m'attacher à son service ; ce qu'il avoit déjà témoigné par d'autres expressions. Il ajouta qu'il desiroit voir mes autres instruments ; j'offris de les lui apporter le lendemain, et je pris congé.

Le lendemain je me rendis près du sultan ; je montai dans sa chambre : il étoit couché sur un très petit matelas et un coussin ; devant lui, sur un tapis, étoient assis son grand fakih et deux de ses favoris. Aussitôt qu'il m'aperçut, il se mit sur son séant, donna l'ordre d'apporter un autre matelas en velours bleu, pareil au sien, le fit placer à son côté, et m'y fit asseoir.

Après quelques compliments de part et d'autre, je fis apporter une machine électrique et une chambre obscure ; je les présentai comme

des objets de simple amusement qui n'avoient aucune application aux sciences. Ayant monté les deux machines, je plaçai la chambre obscure auprès d'une fenêtre; le sultan se leva, et entra deux fois dans la chambre; je le couvris moi-même avec la bayette pendant le long espace de temps qu'il s'amusa à considérer les objets transmis par la machine; ce que je regardai comme la plus grande preuve de sa confiance. Il s'amusa ensuite à voir détonner la bouteille électrique à différentes reprises. Mais ce qui le combla d'étonnement, ce fut l'expérience du coup électrique; il me la fit répéter nombre de fois, pendant que nous nous tenions tous par la main pour former la chaîne, et me demanda de longues explications sur ces machines et sur l'influence de l'électricité.

J'avois envoyé au sultan, le jour d'auparavant, une lunette d'approche: je la lui demandai alors pour la régler à sa vue; ce que je fis à l'instant en marquant sur le tube le degré convenable, d'après l'essai qu'il en fit.

J'avois des moustaches très longues; le sultan me demanda la raison pour laquelle je ne les coupois pas comme les autres Maures. Je lui fis observer que dans le Levant on les conservoit entières. Il me répondit: « Bien, bien;

« mais ce n'est pas l'usage ici. » Ayant fait apporter des ciseaux, il coupa un peu les siennes; prenant ensuite les miennes, il m'indiqua ce que j'en devois couper ou laisser; peut-être que son premier mouvement fut de me les raccourcir; mais comme je ne répondis rien, il laissa les ciseaux. Il me demanda ensuite si j'avois un instrument propre à mesurer la chaleur: je m'engageai à lui en envoyer un. Je pris congé, en emportant mes instruments, et le même jour je lui envoyai un thermomètre.

Le soir, j'étois chez moi entouré de mes amis, lorsqu'un domestique du sultan arriva avec un présent de sa part. Ayant été aussitôt introduit par mes ordres, il se présenta en se prosternant, et mit devant moi une enveloppe en toile d'or et d'argent. La curiosité de voir le premier présent de l'empereur de Maroc, me fit ouvrir l'enveloppe avec empressement; j'y trouvai..... *deux pains assez noirs.* Comme je n'étois nullement préparé à un cadeau semblable, il ne me vint pas dans la tête au premier moment de chercher à interpréter cette bizarrerie; je fus même un instant tellement interdit, que je ne savois que répondre; mais ceux qui étoient avec moi s'empressèrent de me féliciter, en disant: Que vous êtes heureux! et quel bonheur est le vôtre!

Vous êtes le frère du sultan; le sultan est votre frère. Je me rappelai alors que, parmi les Arabes, le signe le plus sacré de fraternité est de se présenter mutuellement un morceau de pain, d'en manger tous les deux; et par conséquent, ces pains envoyés par le Sultan étoient son signe de fraternité avec moi. Ils étoient noirs, parceque le pain dont le sultan fait usage, est cuit dans des fours portatifs de fer: ce qui leur donne cette couleur noire en dehors; mais au dedans ils sont très blancs et très bons.

Le lendemain, après avoir reçu les visites de quelques cousins ou autres parents du sultan, j'allai avec le kadi faire ma visite au frère aîné de l'empereur; il se nomme *Muley Abdsulem*, et a le malheur d'être aveugle. Notre séance, qui dura près d'une heure, fut entièrement philantropique.

Le mardi 11 octobre, le kaïd m'envoya l'ordre du sultan, de me tenir prêt à partir avec lui pour Mequinez le jour suivant; il me prévenoit de lui demander tout ce dont je pourrois avoir besoin. J'allai de suite voir le kaïd qui étoit au château, pour lui représenter que je ne pouvois partir si tôt; que j'avois besoin de rester encore quelques jours à Tanger. Il me dit: Combien vous faut-il de temps? Je lui demandai dix

jours; alors il entra chez le sultan, qui sur-le-champ me les accorda.

Le même soir, accompagné de mon bon kadi, je fus rendre visite au premier ministre *Sidi Mohamed Salaoui*, qui nous reçut accroupi dans un coin de la maisonnette en bois où j'avois vu le sultan; mais il étoit à terre, sans même avoir une simple natte, éclairé par une misérable lanterne en fer-blanc avec quatre verres, placée à terre à son côté. Il avoit reçu dans ce même équipage le consul général de France, qui sortoit au moment où j'entrai. Nous nous assîmes à terre auprès de lui, et le quart d'heure de séance se passa en compliments de part et d'autre.

Je fus ensuite avec le kadi faire ma visite à *Muley Abdelmélek*, cousin germain du sultan, homme très respecté, qui est général de la garde. Campé sous la tente, il étoit couché sur un matelas avec un de ses enfants en bas âge, et son fakih à son côté. Quand nous fûmes entrés, le fakih se leva; Muley Abdelmélek s'assit, et nous fit asseoir près de lui sur un autre matelas. Notre conversation, qui dura près d'une heure, fut extrêmement philantropique. Pour ces visites, nous allions, le kadi sur sa mule, moi sur mon cheval, et tout mon monde à pied avec des lan-

ternes. Je fis un présent à chacune des personnes que j'allois voir, sans oublier de donner des gratifications aux portiers et aux domestiques. J'en fis encore à quelques uns des grands officiers et des favoris du sultan.

Le mercredi 12, le sultan partit de très bonne heure pour Mequinez. C'est ainsi que se termina mon introduction à la cour du souverain de Maroc.

Le sultan *Muley-Soliman* paroît avoir une quarantaine d'années. Il est d'une haute taille et d'un bel embonpoint. Sa figure, qui est bien et pas trop brune, porte l'empreinte de la bonté; elle est remarquable par de grands yeux très vifs. Il parle avec rapidité, et comprend facilement; son costume est très simple, pour ne pas dire plus, car il est toujours enveloppé d'un hhaïk grossier; ses mouvements sont aisés; il est *fakih* ou docteur de la loi, et son instruction est purement et entièrement musulmane.

La cour du sultan n'a pas le moindre éclat. Pendant tout le temps de son séjour à Tanger, elle fut toujours campée sous des tentes à l'ouest de la ville, disposées sans ordre. Celles du sultan étoient au milieu d'un grand espace vide, et entourées d'un parapet de toile peinte en forme

de muraille. Dans la tente de Muley Abdelmélek, qui étoit fort grande, on ne voyoit d'autres meubles que deux matelas, un grand tapis, et un chandelier d'argent avec une grosse bougie allumée. Autour de chaque tente étoient attachés les chevaux et les mules du maître, et dans tout le camp je ne vis que deux chameaux. Malgré la confusion et le désordre de ce campement, je calculai qu'il pouvoit contenir à peu près six mille hommes.

Le kaïd accompagna le sultan à une journée de distance; à son retour, il m'engagea avec instances et à plusieurs reprises à lui demander tout ce dont je pourrois avoir besoin. Je le priai d'envoyer un bateau à Gibraltar pour me faire venir des tentes et d'autres objets nécessaires à mes projets.

CHAPITRE VII.

Sortie de Tanger. — Voyage à Mequinez et à Fez.

Ayant tout préparé pour mon voyage, j'employai la journée du mardi 25 octobre à faire sortir mon bagage de la ville. On campa à cent toises à l'ouest des murs, où j'avois fait réunir mes gens et mes équipages.

Après avoir fait ma prière dans la mosquée, et avoir embrassé mes amis, je sortis de chez moi à cheval sur les cinq heures du soir, accompagné du kadi, qui étoit aussi à cheval; tous les autres fakihs et talbes de la ville, et quelques domestiques, nous suivoient à pied. J'arrivai avec cette suite jusqu'à l'endroit où ma tente avoit été dressée; alors tout le monde se retira pour me laisser reposer.

Avant de sortir de chez moi, un des fakihs me prit l'index de la main droite, et le promena sur la surface de l'un des murs de la chambre, en me faisant tracer certains caractères mystérieux pour obtenir un bon voyage et un heureux retour.

La nuit étoit déjà close lorsque le kadi et les autres fakihs revinrent dans ma tente. Ils prirent le thé avec moi, et m'apportèrent un grand souper. Les principaux saints vinrent aussi me rendre visite; et tout le monde se retira à l'heure où l'on ferme les portes de la ville.

Le jour fut beau; le baromètre marquoit le matin, chez moi, 28 pouces 2 lignes et demie. La nuit fut sereine et calme, avec un très beau clair de lune. Mes gens avoient dressé mon camp sur une hauteur; ma tente avoit dix-huit pieds de diamètre à sa base, et treize pieds de hauteur. Elle étoit à double enveloppe. Hermétiquement fermée, éclairée par deux bougies, le thermomètre y marquoit, à neuf heures du soir, 15° 1; et l'hygromètre, 85°.

Mercredi 26 *octobre.*

Dans la matinée on leva le camp, et au moment où je montois à cheval, le kadi et tous les fakihs revinrent une dernière fois. Ils formèrent un cercle autour de moi: nous fîmes alors deux prières à l'Éternel pour qu'il rendît mon voyage heureux; et après les plus tendres embrassements, nous nous séparâmes, les larmes aux yeux: je partis à sept heures et demie du matin.

Du moment que je fus seul, je tombai dans une profonde rêverie. En effet, élevé dans les différents pays de l'Europe civilisée, je me voyois pour la première fois à la tête d'une caravane, marchant dans un pays sauvage, sans autre garantie pour ma sûreté individuelle, que mes propres forces. Partant de la côte nord de l'Afrique, et m'enfonçant vers le midi, je me disois : Serai-je bien reçu par-tout?... quelles vicissitudes m'attendent?... quelle sera la réussite de mes démarches?... deviendrai-je la malheureuse victime de quelque tyran?... Ah, non! non, sans doute... Le grand Dieu, qui du haut de son trône voit la pureté de mes intentions, me prêtera son appui. Sorti de cet état de rêverie, je tirai cette conséquence : Puisque Dieu avec sa main toute-puissante m'a conduit heureusement jusqu'ici à travers tant d'écueils, il me conduira avec le même bonheur jusqu'à la fin.

Ma caravane étoit composée de dix-sept hommes, de trente animaux, et de quatre soldats d'escorte. Ma tente, consacrée seulement à ma personne, avoit pour meubles un lit, des tapis, des coussins, une écritoire, et deux petites malles qui contenoient mes instruments, mes livres, et mon linge d'usage journalier. Trois autres tentes

étoient occupées par mon bagage, mon escorte, et par la cuisine.

Notre route fut vers le S. ¼ S. E. jusqu'à onze heures du matin, que nous tournâmes au S. O. A une heure après midi on prit la direction du S. ¼ S. O. jusqu'à trois heures et demie, que je fis faire halte.

Nous avions passé dans la journée auprès de cinq *douars* (1), dont deux étoient formés de maisons construites avec de la boue et des pierres, et les trois autres n'étoient que de simples tentes. Notre camp fut placé à cent toises d'un grand douar de plus de soixante tentes séparées en quatre groupes, c'est-à-dire, en quatre familles. Les tentes sont de poil de chameau; et les malheureux qui les habitent n'ont d'autre industrie que celle de conduire et de soigner les troupeaux. Cependant la monotonie habituelle du lieu étoit alors interrompue par la cérémonie d'un mariage, par le bruit du tambour, des musettes, et de quelques coups de fusil : il n'y avoit pas de cris de femmes, parcequ'ici elles vont

(1) Groupe de maisonnettes mal bâties ou de tentes plus ou moins grandes qui servent d'habitation à une ou plusieurs familles d'Arabes Bedouins.

(*Note de l'Editeur.*)

découvertes, et qu'elles sont en société avec les hommes. Je ne sais à quoi attribuer cette infraction de la sainte loi du prophète, qui défend cet usage. Mes domestiques me rapportèrent même, qu'ils en avoient vu quelques unes qui étoient très mal habillées et presque nues.

Le terrain, composé d'une bonne terre végétale, est couvert d'une verdure excellente pour les bestiaux, mais inutile pour les abeilles et pour les botanistes, puisqu'on n'y voit presque pas de fleurs. Je n'y pus recueillir que trois ou quatre plantes pour mon herbier.

Le pays est borné par des collines dans toutes les directions. Du côté de l'est, on voit la chaîne des montagnes de Tetouàn, qui continuent dans la direction nord-sud; mais ici elles s'avancent vers l'ouest, en sorte qu'elles sont à peine distantes de deux lieues de la côte occidentale de l'Afrique.

A une heure et demie après midi, nous traversâmes une branche de ces montagnes, qui s'étend jusqu'à la mer. Je trouvai, chemin faisant, des échantillons de granit compacte de couleur rouge de chair avec très peu de feldspath. Du sommet de ces montagnes on découvre parfaitement le cap Spartel au nord-ouest, et une grande étendue de la côte. Nous aperçûmes

aussi à une très grande distance deux groupes de vaisseaux de ligne, qui paroissoient être au nombre de quarante (1).

En descendant au sud de la montagne, on trouve une vaste et belle plaine dans laquelle circule la rivière *Mescharaalaschef*, qui contient assez d'eau, quoiqu'elle se divise en deux bras que nous passâmes à gué.

Le ciel fut ce jour-là à moitié couvert; l'air, rafraîchi par un vent d'est, devint assez fort dès l'après-midi, et nous incommoda beaucoup, parceque nous étions campés sur la hauteur.

Je rencontrai assez fréquemment des sources, et tout près du camp, il y en avoit une dont l'eau étoit excellente.

A huit heures du soir, au grand air, le thermomètre marquoit 14°, et l'hygromètre 85°. Le vent N. E. souffloit très fort.

Pendant la route je vis beaucoup de troupeaux, qui sont l'unique richesse des habitants; mais tout le terrain étoit inculte.

✠ 27.

On se mit en marche à sept heures et un

(1) C'étoient les flottes qui donnèrent la bataille de Trafalgar. (*Note de l'Editeur.*)

quart dans la direction du S. E., et deux heures après je tournai au S. O. jusqu'à dix heures trois quarts qu'étant sur une hauteur, je découvris le cap Spartel presque exactement au nord, et à près de six lieues de distance. On voyoit la mer à deux lieues et demie à l'ouest. Nous avions la chaîne de montagnes à l'est, se dirigeant au sud à trois lieues. En continuant la route entre le sud et le S. $\frac{1}{4}$ S. O., on perdit la mer de vue, mais non les montagnes, qui conservèrent la même distance apparente sur notre gauche jusqu'à quatre heures du soir, que je fis dresser les tentes.

Le terrain est de la même espèce que celui que nous avions parcouru la veille. Le pays se compose de vastes plaines variées par des collines, et couvertes d'une verdure qui les rendroit semblables aux prés de l'Angleterre, si elles étoient cultivées. L'aspect de ces belles prairies presque entièrement abandonnées frappoit d'autant plus vivement mon cœur, que dans l'Asie et dans l'Europe les hommes, pressés dans des petits espaces, périssent en partie ou traînent une existence misérable.

Je trouvai sur la route plusieurs sources très rapprochées les unes des autres, et la plupart avec de l'eau fort bonne. Nous traversâmes

aussi deux ruisseaux peu considérables. Je vis différents douars de tentes sur les deux côtés de la route. Quelques Arabes, mais en petit nombre, labouroient la terre avec des bœufs, pour faire les semailles; je remarquai un grand nombre de troupeaux, de moutons, de chèvres, et principalement de vaches.

Les plantes de cette contrée sont les mêmes que celles que j'avois déjà recueillies, à l'exception seulement d'un assez grand nombre de palmistes ou *palma agrestis latifolia*, et des fougères, que j'y remarquai.

Le temps avoit été froid le matin, à cause d'un fort vent N. E.; mais, s'étant abattu vers dix heures, le ciel étant parfaitement serein, nous eûmes une chaleur étouffante: le soleil frappoit violemment sur ma tête, quoiqu'elle fût garantie par le turban et le capuchon ou bournous de drap. Je ne sais comment les chrétiens qui voyagent dans l'Afrique avec des chapeaux légers, peuvent résister à des coups de soleil aussi forts.

Tout près de mon camp étoit un douar, dont les habitants me firent présent de lait et d'orge.

La nuit fut très belle, très sereine, et sur-tout très calme.

Ayant pris quatre hauteurs du soleil, je trou-

vai par le chronomètre la longitude de 23″ de temps O. de Tanger; ce qui étoit très rapproché de mon estime géodésique.

Ayant observé le passage de la lune au méridien, je trouvai la latitude = 35° 11′ 44″ N.; ce qui s'écarte très peu de mon estime géodésique: mais je m'en tiens entièrement à l'observation, parcequ'elle a été excellente.

A neuf heures vingt minutes du soir, ma tente ouverte, le thermomètre marquoit 13°, et l'hygromètre 64°.

L'endroit où nous étions campés, est consacré à un marché public qui a lieu tous les mardis, quoiqu'il ne présente qu'un champ ouvert sans la plus petite marque distinctive. Le douar voisin s'appelle *Daraïzàna;* il est habité par la tribu *Sahhèl.*

Des habitants me dirent que *Laraisch* ou *Larache* est situé vers l'ouest, et tout près de l'endroit où j'étois: si cela est vrai, sa latitude est trop élevée dans les cartes de Chénier et d'Arrowsmith.

♀ 28.

A sept heures et un quart je fis mettre en marche vers le S. O. dans un bois de chênes

d'un quart de lieue de traversée, qui est appelé le bois de Daraïzàna. A neuf heures nous traversâmes la rivière *Wademhàzen;* et, continuant la route au S. S. E., à dix heures je découvris une chapelle et quelques maisons de campagne qu'on me dit être tout près de Larache : je les estimai à quatre lieues et demie de distance de moi au N. O. Me dirigeant ensuite au S. S. O., nous arrivâmes à *Alcassar-Kibir* à midi et un quart.

Le pays est composé de très belles prairies terminées par de petites collines à l'ouest; et à l'est, par la chaîne de montagnes qui borde la plaine à trois lieues de distance. Un rameau de ces montagnes paroissoit se détacher vers l'ouest, pour s'étendre jusqu'à la mer, à une lieue au sud d'Alcassar. Je traversai quatre ravins de peu de profondeur.

Le terrain est de la même espèce que ceux que j'avois examinés les jours précédents, excepté qu'il contient un peu plus de sable. Nous passâmes auprès de trois ou quatre douars composés de tentes et de baraques; le plus grand paroissoit en contenir tout au plus vingt.

Nous campâmes à une soixantaine de toises d'Alcassar. Comme c'étoit un vendredi, j'entrai

dans la ville pour aller faire ma prière à la mosquée : elle est petite et de mauvaise apparence, mais elle a le front principal intérieur orné de quelques dessins arabesques.

Alcassar est une ville plus grande que Tanger. Les maisons sont construites en brique ; et les toits, en chevalets ou en dos d'âne, sont couverts de tuile comme en Europe. On y voit un grand nombre de boutiques tenues par des Maures, et beaucoup d'ateliers dans lesquels les Juifs travaillent. La ville, quoique riche, me parut triste et monotone. J'y rencontrai quelques personnes bien habillées : ici toutes les femmes font usage de bas, et, comme à Tanger, elles sortent toujours couvertes d'un voile.

La journée fut nébuleuse et d'une chaleur étouffante.

A huit heures du soir, le gouverneur d'Alcassar me fit porter un souper abondant, et ajouta six soldats à mon escorte. Une autre personne de marque m'envoya un second souper.

Le temps couvert m'empêcha de faire des observations astronomiques.

A huit heures et demie, mon thermomètre mis à l'air marqua 16° 3, et l'hygromètre 40°. Un moment après il commença à tomber de la

pluie; mais on voit, par l'indication de l'hygromètre, que l'air n'étoit pas chargé d'humidité près de terre.

Une tempête terrible, dans laquelle le tonnerre alternoit avec de furieuses averses d'eau, dura pendant toute la nuit.

♄ 29.

Il me fut impossible de partir avant dix heures du matin; le terrain, argileux et mouillé, fit tomber quelques mules.

Je passai entre plusieurs potagers; et nous traversâmes ensuite la rivière Luccos, qui passe au sud d'Alcassar, et non au nord, comme il est marqué dans les cartes. On m'assura que cette rivière a son embouchure dans la mer à Larache; en ce cas-là, son cours doit beaucoup tourner vers le N. N. O.: à l'endroit où nous la passâmes, à peu de distance d'Alcassar, son cours étoit O. ¼ N. O., et là elle n'a pas beaucoup d'eau; mais on prétend que ses débordements sont terribles.

Nous continuâmes notre route sous différentes directions, mais en général au S. S. E., depuis deux heures après midi au S., jusqu'à cinq heures que l'on fit halte.

Après avoir traversé la rivière, le pays devint continuellement montueux; la vue étoit circonscrite par les hauteurs voisines. A une heure après midi on descendit dans une très belle plaine d'une lieue de diamètre, contenant quelques douars, et terminée par des montagnes que nous suivîmes jusqu'au soir.

Le terrain étoit quelquefois sablonneux, mais le plus souvent composé d'une terre argileuse absolument couverte de chardons secs et très blancs; ce qui faisoit paroître le pays couvert de neige. J'y remarquai aussi quelques petits endroits couverts de cailloux roulés calcaires.

Dans cette journée nous vîmes passer au-dessus de nos têtes et à une très grande hauteur, dans la direction N. E., d'innombrables bandes d'oiseaux dont il me fut impossible, eu égard à la distance, de reconnoître l'espèce. Une de ces bandes, composée de plus de quatre mille individus, paroissoit dans l'air comme une armée rangée en bataille.

Le ciel fut couvert de nuages, et à trois heures il tomba un peu de pluie. Nous eûmes le même temps pendant la nuit; et je fus très chagrin de ne pouvoir faire des observations.

A trois heures, à l'air libre, le thermomètre marquoit 13° 6, et l'hygromètre 85°.

⊙ 30.

Il étoit sept heures et un quart quand je fis mettre en route, en dirigeant au S. E. et au S. S. E. jusqu'à dix heures et demie qu'on tourna au S. S. O., et une heure après au S. : à une heure et demie après midi, j'arrivai sur la droite de la rivière *Sebou;* nous la passâmes dans une barque pour aller camper sur la rive gauche.

Cette rivière est grande à l'endroit où nous la traversâmes; on me dit qu'elle est formée par deux grandes rivières, qui sont le *Werga*, qui vient de l'est, et le Sebou, du sud. A l'endroit où est placée la barque est le confluent d'une autre rivière plus petite, qu'on appelle *Ardat.*

La largeur du Sebou paroît être de cent quatre-vingts pieds; il est très profond, et son courant fort rapide. Son lit forme un fossé dont les deux côtés sont presque perpendiculaires, et de vingt-six pieds de hauteur au-dessus du niveau de l'eau, qui a son cours ici vers l'ouest. Ces bords sont d'une terre argileuse très glissante. Toutes les rivières et les ruisseaux que j'ai traversés dans cette route, ont leurs lits

coupés de la même manière; et, comme ils traversent le pays du levant au couchant, de la chaîne des montagnes jusqu'à la mer, on peut les considérer comme des fossés naturels très propres pour la défense, qui est encore facilitée par des angles rentrants et saillants très fréquents.

Je parcourus un pays montagneux jusqu'à onze heures et demie du matin que nous débouchâmes sur un nouvel horizon très vaste. On découvroit la chaîne de montagnes à huit ou neuf lieues à l'est. Une haute montagne isolée sur d'autres, et au pied de laquelle on m'assura que la ville de Fez étoit située, paroissoit être à douze lieues distante au S. E. L'horizon étoit terminé à l'ouest par de petites collines, et de vastes plaines formoient l'espace intermédiaire. A dix heures je passai près de quelques petits lacs remplis d'une quantité innombrable de tortues.

Le terrain est argileux dans les montagnes et dans une partie des plaines; le reste est sablonneux, mêlé de terre calcaire. A onze heures et un quart, nous étions à côté d'un pic isolé de pierre calcaire primitive affectant des couches verticales. Celle d'argile qui couvre le pays est très épaisse, comme on le voit dans les cre-

vasses, les ravins et les lits des rivières; elle est formée de dépôts horizontaux. Je crois que ces immenses couches sont l'effet des éruptions de volcans sous-marins pendant des myriades de siècles.

Tous les terrains argileux sont entièrement couverts de chardons secs: sur les terrains sablonneux on voit des palmistes, des spartes, et quelques autres plantes; mais on n'y remarquoit ni fleurs ni fruits.

J'aperçus ce jour-là plusieurs douars. Dans l'un il y avoit une fête pour un mariage. Selon l'usage de ce pays, le nouveau marié sortit avec la tête et la figure entièrement couvertes d'une toile, et quelques autres Arabes qui l'accompagnoient, demandèrent quelques petites gratifications à mes gens; ils nous donnèrent en retour une grande quantité de raisins secs. Il est remarquable que cet usage n'attire pas d'abus: il faut sans doute attribuer cela à la bonne foi de ces peuples. Je voyois avec plaisir l'innocence et la simplicité des mœurs, empreintes sur leurs figures, et remarquables même dans leurs habillements.

Le passage de la rivière nous prit trois heures et demie, parceque, outre l'embarras de charger et de décharger les mules, comme il n'y

avoit point de planche pour entrer ou pour sortir de la barque, les animaux résistoient, et il falloit alors les faire entrer et sortir à force de bras avec beaucoup de peine. La fatigue de mes gens fut encore augmentée par une tempête terrible, pendant laquelle le tonnerre grondoit avec fracas, et une pluie affreuse nous inonda totalement.

Le camp fut assis à côté d'un douar dont le chef me fit présent d'un mouton, d'une assez bonne quantité d'orge, et de lait.

Le ciel, constamment couvert, m'empêcha de faire des observations astronomiques. A huit heures et demie du soir, et à l'air libre, le thermomètre marquoit 12° 5, et l'hygromètre 100°. La terre et l'air étoient saturés d'eau.

☾ 31 *octobre.*

On se mit en marche à sept heures et un quart du matin: la route fut au S. O. $\frac{1}{4}$ O. jusqu'à trois heures trois quarts que, tournant au S. E., et nous dirigeant ensuite au S. $\frac{1}{4}$ S. E. à une heure après midi, j'arrivai sur la droite de la rivière *Ordom*, que je suivis quelque temps. Nous traversâmes une petite montagne; et, après avoir passé deux fois la rivière Ordom,

je fis dresser les tentes à quatre heures trois quarts du soir.

Le pays, au commencement, offrit de très vastes plaines terminées de tous côtés par de petites collines, et sur celles de la gauche on découvroit quelquefois les sommets des montagnes de l'est à dix ou douze lieues de distance. Je suivis pendant un quart d'heure la rive gauche du Sebou, qui étoit toujours de la même largeur. La rivière Ordom, que nous avions assez long-temps côtoyée, est large et profonde; mais elle est guéable en divers endroits: néanmoins le passage présente toujours quelque difficulté, à cause de la rapidité de son courant; ses bords sont argileux et coupés comme ceux des autres rivières dont j'ai déjà parlé. En traversant la montagne, qui coupe la vue au sud, on découvre un nouvel horizon terminé vers l'est et le sud par une autre ligne de montagnes, et à l'ouest par de petites collines.

Le terrain, absolument argileux et couvert de chardons secs pendant quelque distance, offroit en divers endroits quelques traits calcaires et sablonneux avec des arbustes épineux aussi secs, et quelques bons morceaux de terre labourés et semés. La montagne que nous tra-

versâmes étoit d'une roche calcaire affectant le tissu ardoisé en grand par des couches obliques.

Je vis plusieurs douars, et je fis asseoir le camp auprès de l'un d'eux. Nous passâmes aussi devant quelques chapelles ou hermitages, où nous fîmes nos prières.

La journée fut couverte, et il tomba nombre d'averses. La nuit fut également couverte et pluvieuse, mais elle fut aussi très calme. A trois heures, à l'air libre, le thermomètre marquoit 12° 5, et l'hygromètre 34°.

♂ 1er *novembre.*

Il était sept heures et un quart du matin quand on partit, nous dirigeant tantôt vers le S. S. E. et tantôt vers le S. S. O., à cause des inégalités du terrain qui forçoient à changer de direction à chaque moment. A huit heures nous traversâmes pour la dernière fois la rivière Ordom, qui, en cet endroit, coule toujours avec la même rapidité vers l'ouest. A onze heures trois quarts je passai par le parallèle de Fez, que nous avions à six ou sept lieues à l'est; ce qui rectifie d'autres indications inexactes qu'on m'avoit données les jours précédents. A une heure après midi on franchit un petit

ruisseau qui va à l'est; et, montant après sur une hauteur, je me trouvai sur Mequinez, que nous dominions parfaitement à un quart de lieue de distance environ par l'air. Étant enfin descendus, l'on passa la rivière de Mequinez; et, montant un petit coteau, j'entrai à deux heures et demie du soir dans une chapelle qui est tout près de la porte de la ville.

Le pays que j'avois aperçu la veille, et qui à la simple vue m'avoit semblé ne contenir que des plaines, je le trouvai composé d'un labyrinthe de collines arrondies et d'une égale hauteur, parmi lesquelles la rivière Ordom et quelques autres petits ruisseaux font une infinité de sinuosités. La chaîne des montagnes de l'est continuoit à montrer ses sommets à une très grande distance.

La hauteur sur laquelle est situé Mequinez est petite, et une triple ligne de murs forme une enceinte capable de contenir une grande armée, outre la population. Ces murs ont quinze pieds de hauteur et trois d'épaisseur, avec quelques ouvertures de distance en distance. La ville, regardée de la hauteur du chemin, présente une très belle vue avec ses tours. Elle est entourée de jardins potagers et d'oliviers en amphithéâtre.

La journée fut chargée de nuages; il tomba

même un peu de pluie à différentes reprises.

Dans le voisinage du chemin j'aperçus quelques douars.

Dès les deux heures du matin j'avois envoyé un de mes domestiques en avant avec une lettre pour Sidi Mohamed Salaoui, en lui annonçant mon arrivée.

En conséquence de cet avis, une demi-lieue avant d'arriver à Mequinez, je trouvai un officier du palais qui étoit envoyé à ma rencontre par ordre du sultan, et qui, après m'avoir fait reposer dans la chapelle dont j'ai parlé, me conduisit avec mon bagage à la maison qui m'étoit préparée.

A mon arrivée, le surintendant du trésor se présenta chez moi; et, après m'avoir fait ses compliments, il s'informa de tout ce dont je pouvois avoir besoin tant pour moi que pour mon monde, et pour mes animaux, ayant ordre de pourvoir absolument à toutes mes dépenses sans exception. A neuf heures du soir, Sidi Mohamed Salaoui m'envoya en outre un magnifique souper.

§ 2.

Dès le matin j'allai faire ma visite au mi-

nistre : à quatre heures du soir il m'envoya un grand dîner. Je restai chez moi, en attendant l'ordre de me présenter au sultan.

Je ne pus me livrer à mes observations astronomiques, parceque les hautes murailles de ma maison me laissoient à peine apercevoir le ciel; et d'ailleurs, je ne pouvois pas monter sur la terrasse.

♃ 3.

Rien de nouveau, excepté l'ordre de me présenter le lendemain au sultan.

♀ 4.

On vint me chercher à midi, et je fus conduit dans la mosquée du palais : peu après, le sultan arriva. Comme c'étoit un vendredi, il y eut sermon, et ensuite la prière accoutumée.

Les devoirs de religion accomplis, je me présentai au sultan, avec lequel j'eus une conversation entièrement philantropique. Il m'annonça que sous peu il alloit partir pour *Fez*, et m'engagea d'en conférer avec Salaoui.

Sorti de la mosquée, j'allai voir ce personnage, qui me pria instamment de lui demander

tout ce dont j'aurois besoin pour partir le lendemain et me rendre à Fez, où je serois logé et traité chez *Muley Edris*, qui est un saint très grand et très révéré. En conséquence, aussitôt que je fus rendu chez moi, je fis mes dispositions de départ.

§ 5.

D'après les ordres de Salaouï, on m'amena dans la matinée les mules qui m'étoient nécessaires, et cinq soldats à cheval qui devoient se joindre à mon escorte.

A trois heures du matin je sortis de Mequinez, faisant presque toujours route vers l'E. $\frac{1}{4}$ N. E. et l'E. N. E. A dix heures on traversa la rivière de Mequinez : l'on passa vers midi un des bras qui forment la rivière Ordom, et un autre à une heure. A trois heures je passai la rivière *Emkèz*, qui est assez grande; et nous entrâmes à Fez sur les sept heures du soir.

Le pays est composé de vastes plaines à perte de vue du côté de l'est : au nord est une série de montagnes assez hautes, dont nous avions touché le pied ; au sud est une autre série de montagnes très éloignées, et à l'ouest, le pays n'est borné que par de petites collines.

Le terrain, calcaire sablonneux, avec un

peu d'argile, est entièrement couvert de palmistes, sans qu'on y découvre d'autres signes de culture que quelques bois d'oliviers à la sortie de Mequinez. Je vis deux douars à un quart de lieue sur la gauche, auprès des montagnes.

La journée fut couverte, et à l'entrée de la nuit le temps devint extrêmement noir; une pluie et un vent furieux nous accompagnèrent jusqu'au logement qui m'avoit été préparé.

Dès les trois heures du soir, j'avois envoyé en avant deux soldats avec l'ordre du ministre, afin que l'on ne fermât point les portes de la ville de Fez jusqu'à mon arrivée; cela fut fait. — C'est ainsi que se termina heureusement ce premier voyage en Afrique.

Pour calculer l'effet géodésique de mes marches, j'ai fait différentes observations pendant ma route, et leur résultat a été que la caravane de Tanger parcouroit à peu près 2125 toises par heure. Mais, dans cette traversée de Mequinez à Fez, nous avions fait à peu près une lieue dans le même espace de temps.

CHAPITRE VIII.

Description de Fez. — Gouvernement. — Sciences. — Fabriques. — Plante narcotique. — Vivres. — Climat. — Tremblement de terre.

La ville de Fez se trouve située à 34° 6′ 3″ de latitude nord, et 7° 18′ 30″ de longitude ouest de l'Observatoire de Paris.

Une multitude d'observations astronomiques faites avec d'excellents instruments, quoique contrariées par une atmosphère presque toujours nébuleuse, et dont le terme moyen a produit le résultat énoncé, ne me laissent aucun doute sur son exactitude. De là on doit apercevoir bien des erreurs dans les cartes d'Arrowsmith, du major Rennell, de Delille, de Golberri et de Chénier. La maison, où j'ai fait mes observations, est au milieu de la ville; et dans la partie scientifique de mes Voyages, on trouvera la discussion de toutes les observations astronomiques.

La ville de Fez est située sur le penchant de différentes collines qui l'entourent de tous

côtés, à l'exception de la partie N. et N. E.

Il n'y a aucun moyen pour calculer avec exactitude la population de Fez; on m'a rapporté que cette ville renfermoit cent mille ames, et qu'avant la dernière peste, il y en avoit le double.

Les rues sont très obscures, parceque non seulement elles sont étroites, au point qu'il est presque impossible à deux hommes à cheval de pouvoir y marcher de front, mais encore parceque les maisons, qui en sont très hautes, ont au premier étage une saillie ou une projection qui ôte beaucoup de lumière; inconvénient qu'augmentent encore des espèces de galeries ou de passages qui réunissent la partie supérieure des maisons des deux côtés: à quoi il faut ajouter les murailles élevées de distance en distance, servant d'appui aux maisons des deux côtés de la rue, et percées en forme d'arceaux. C'est un usage que je trouvai également établi à Tetouan et à Alcassar. Ces arceaux se ferment pendant la nuit, de manière que la ville se trouve alors divisée en divers quartiers qui ne peuvent nullement communiquer les uns avec les autres.

La situation de la ville sur des plans inclinés; et la pente de presque toutes les rues, qui d'ailleurs ne sont pas pavées, en rendent le séjour

très incommode, sur-tout pendant les pluies: on ne peut alors marcher dans les rues, sans avoir de la boue jusqu'aux genoux. Cependant, lorsqu'il ne pleut pas, elles sont assez propres, parcequ'on a soin de ne pas y laisser d'immondices; mais leur aspect est toujours aussi désagréable que dans les autres villes de l'Afrique, puisqu'elles sont formées par les hautes murailles des bâtiments qui tous paroissent ruinés. Beaucoup sont étayés; presque tous sont sans fenêtres, et le peu qu'il y en a, est de la grandeur d'une feuille de papier ordinaire; elles sont très hautes, et ordinairement couvertes ou fermées par des jalousies. Les portes ont également un aspect mesquin et grossier.

Derrière ces grands murs se trouvent parfois des maisons qui au dedans offrent quelque beauté; mais, en général, l'usage du pays veut qu'un logis soit composé d'une cour entourée de colonnes ou de piliers qui soutiennent des arcades, et qui forment des corridors en bas et en haut: c'est par ces corridors qu'on entre dans les chambres attenantes, qui ordinairement ne prennent du jour que par la porte, à laquelle on a soin de donner beaucoup d'ouverture. Ces chambres sont très longues et très étroites, comme celles de Tanger; le plafond, fait de

planches, est extrêmement haut, sans aucun ornement dans les maisons ordinaires : dans quelques autres, les plafonds, les portes des chambres, et les arcades de la cour, sont ornés d'arabesques en relief, peints en toute sorte de couleurs, même en or et en argent. Le sol de toutes les pièces et celui de la cour sont en briques, et dans les maisons riches, en carreaux de faïence ou de marbre de différentes couleurs, formant des dessins qui produisent un assez bon effet. Les escaliers sont tous étroits, et les marches hautes. Les toits des maisons, semblables à ceux de Tanger, sont couverts de terre pilée à la hauteur de plus d'un pied : cette charge immense écrase les murs, sans les garantir des pluies ; et, comme ils sont construits avec de la mauvaise chaux, parceque les habitants ne savent pas la fabriquer, ils cèdent bientôt : aussi il est peu de maisons qui soient d'une longue durée, et l'on voit presque toutes les murailles entr'ouvertes, lézardées, ou ayant perdu leur aplomb, et présentant un aspect de ruine ou au moins de dégradation.

Fez renferme une foule de mosquées, dont on fait monter le nombre à plus de deux cents. La principale est appelée *El Caroubin;* on y

compte plus de trois cents piliers : mais la construction en est lourde et mesquine. Elle est, quant à son architecture et à sa décoration, à peu près conforme au plan et aux détails de la grande mosquée de Tanger, excepté que la première offre un plus grand nombre d'arcades de la même dimension, de la même forme, et de la même proportion que l'autre : le tout est construit avec des briques, de la chaux, et de la pierre, mais sans colonnes ni aucun autre ornement d'architecture. Elle a un grand nombre de portes et deux belles fontaines dans la cour; mais ce temple célèbre n'est pas comparable à la cathédrale que j'ai vue à Cordoue en Espagne : celle-ci est infiniment supérieure en magnificence et en grandeur. La tour, ou le minaret du Caroubin, est petite et sans apparence. En général, toutes les mosquées que j'ai vues dans le pays se ressemblent. Toutes ont une cour entourée d'arcades, et du côté du midi, un carré ou parallélogramme couvert et soutenu par des rangs d'arcades. Au milieu de la muraille du fond, qui regarde au sud ou au sud-est, se trouve *El Mehreb* ou la niche, dans laquelle l'imam se place pour diriger la prière; au côté gauche on voit le petit escalier ou la tribune,

appelé *El Monbar*, pour la prédication des vendredis. Toutes ces circonstances se retrouvent dans la cathédrale de Cordoue; ce qui prouve évidemment que c'est un édifice religieux bâti par les Maures, et non un ouvrage des Romains, destiné à un marché, comme le disent quelques habitants de Cordoue, quoique les colonnes aient été tirées d'anciens monuments élevés par ces maîtres du monde. Ce qui vient encore à l'appui de cette assertion, ce sont les arcades du parallélogramme donnant sur la cour de cette église, qui ont été fermées dans les temps modernes: les mosquées, ici, les ont simplement découvertes, comme les trois autres côtés de la cour, ainsi qu'elles l'étoient originairement dans l'église de Cordoue; en sorte qu'il est incontestable que ce temple fut, dans son origine, une mosquée construite par les Maures, et qu'il n'a point été élevé par les Romains, comme l'ont avancé quelques écrivains espagnols.

Le Caroubin, comme les autres monuments de ce genre, n'a aucun ornement de peinture: le sol est couvert de nattes, comme à tous les édifices religieux du même genre. Les desservants ont trois mauvaises pendules dans la tour, pour régler les heures des prières; sur

la terrasse sont placés deux petits gnomons ou cadrans solaires horizontaux, pour observer le point de midi. Ils étoient tellement désorientés avant mon arrivée, qu'ils marquoient le point indiqué quatre ou cinq minutes avant le temps vrai; j'en fis l'observation, et fis une marque, afin de pouvoir les orienter: dès ce moment, j'eus la satisfaction d'entendre crier la prière de midi au moment convenable.

On trouve encore dans la tour un globe terrestre, une sphère armillaire, et un globe céleste: le tout fut construit en Europe il y a plus d'un siècle; et, comme les musulmans n'en savent faire aucun usage, ces instruments sont abandonnés à la poussière, à l'humidité, et aux rats: en sorte qu'on ne peut presque plus, je ne dis pas lire, mais déchiffrer les caractères, ni voir les figures. Dans une autre salle est une collection de vieux livres qui ont subi le même sort, et qui se trouvent dans le même état que les instruments astronomiques. J'ai fait bien des recherches pour découvrir le fameux *Tite-Live* complet qu'on suppose être ici; mais, malgré mes soins à cet égard, je n'ai pas été assez heureux pour parvenir à le trouver: tous ceux que j'ai consultés, n'ont pu me dire s'il existoit. J'aurois bien donné plus de suite à mes démarches;

mais je fus forcé de les abandonner, pour ne pas devenir suspect, et pour ne pas faire élever des préventions défavorables contre moi. La mosquée de Fez a la singularité d'avoir un endroit fermé ou couvert destiné aux femmes qui veulent participer à la prière publique. C'est une circonstance unique et particulière à ce monument : notre saint prophète n'ayant pas destiné de place pour les femmes dans le paradis, nous autres musulmans ne leur avons désigné aucune place dans les mosquées, et les avons exemptées de l'obligation de concourir à la prière publique.

Il est encore une autre nouvelle mosquée terminée par le sultan actuel Muley Soliman : elle est construite avec plus d'élégance que les autres, parceque ses arcs sont plus élevés, et ses piliers sont bien proportionnés ; mais le plan de l'édifice est entièrement le même.

La mosquée de Fez la plus fréquentée, et qui en même temps ne ressemble point aux autres, est celle dédiée au sultan *Muley Edris,* qui fut le fondateur de Fez, et qui en conséquence est vénéré comme un saint ; sa cendre repose dans ce sanctuaire.

Ce temple, comme tous les monuments de ce genre, a une cour entourée d'arcades ; mais

la partie couverte est un grand salon carré, sans arcs ni piliers : la toiture en est très haute; elle est en bois, et ornée d'arabesques; elle forme une pyramide octogone, appuyée seulement sur les quatre murailles du salon. Le sépulcre du sultan Muley Edris est placé à la droite de la niche de l'imam, et couvert d'une toile bigarrée de différentes couleurs : cette toile ne laisse pas que d'être fort sale, à cause de la dévotion des adorateurs. Un grand nombre de lampes en verre et de lustres en cristal sont suspendus dans l'intérieur du salon. Aux deux côtés du sépulcre sont placés deux grands coffres pour recevoir les offrandes pécuniaires, qui, multipliées par la grâce du grand Dieu des fidèles croyants, sont plus fructueuses qu'aucune des mines exploitées par les chrétiens.

La tour, ou le minaret, est la plus haute et la plus belle qu'il y ait à Fez; mais elle n'est pas apparente, parceque cette mosquée, qui est au milieu de la ville, se trouve située sur le terrain le plus bas. Au pied de la tour est une jolie habitation composée de différentes pièces, d'où l'on jouit d'une vue très étendue; dans l'une des chambres se trouve une bonne collection de pendules, dont deux sont très belles. On doit déjà supposer que ces pendules sont de facture

européenne, attendu que l'art non seulement de les fabriquer, mais encore de les nettoyer ou de les raccommoder, est ignoré totalement: on m'en montra une très vieille en métal, qui étoit fort dérangée, en ajoutant qu'elle avoit été construite par un Maure; mais je reconnus de suite la fausseté de l'assertion.

Ce sanctuaire est peut-être l'asile le plus sacré de l'empire; le plus grand criminel, fût-il coupable du crime de lèse-majesté ou de haute trahison, y est en sûreté, et personne n'a le droit de l'arrêter.

Les autres mosquées sont petites et mesquines, excepté celle qui se trouve dans le palais du sultan: elle est grande; mais elle n'est pas mieux construite, et n'a aucun caractère de beauté qui la distingue des autres.

Le palais du sultan se compose d'un grand nombre de cours, les unes à demi construites, les autres à demi ruinées; elles servent d'entrée aux appartements, que je n'ai pas vus. Dès la première cour, on trouve des gardes et des portes fermées qu'on n'ouvre qu'aux employés, aux domestiques de la maison, ou aux personnes qui ont un privilége particulier.

Dans la troisième cour se trouve une maison-

nette en bois, semblable à celle des commis des douanes en Europe; on y monte par quatre degrés. Elle est couverte intérieurement d'une toile peinte, et le plancher est couvert d'un tapis. Un lit avec des rideaux est placé vis-à-vis la porte; d'un côté est un fauteuil, et de l'autre un petit matelas.

Ce cabinet n'a pas plus de quinze pieds en carré: c'est l'endroit où le sultan, assis dans le fauteuil ou couché sur le lit, reçoit les personnes qui ont obtenu la permission de lui être présentées, et qui ne passent jamais la porte; les favoris seuls entrent, et s'asseyent sur le matelas. J'ai toujours obtenu cette distinction particulière.

Dans la même cour est une chapelle ou une petite mosquée, dans laquelle le sultan fait sa prière journalière, à l'exception des vendredis, qu'il se transporte dans la grande mosquée du palais, qui est ouverte au public au moyen d'une porte donnant sur la rue.

Dans la seconde cour est le bureau du ministre. C'est un très vilain portail bas et humide, situé au pied d'un petit escalier: la pièce peut avoir cinq pieds de large et huit de long; les murailles sont extrêmement noires, et tombent

en croûtes; on n'y voit d'autres meubles ou d'autres ornements qu'un vieux tapis qui couvre le plancher. Dans un coin de ce misérable réduit, le ministre se tient ordinairement accroupi par terre; à son côté est placée une mauvaise écritoire de corne: quelques papiers sont dans un mouchoir de soie, ainsi qu'un petit livre ou un mémorial pour des notes. Quand il sort, il ferme son encrier, enveloppe dans le mouchoir les papiers et le livre, qu'il met ensuite sous le bras; de sorte qu'en partant il emporte avec lui toutes ses archives.

Le palais est situé sur une hauteur, dans un quartier ou faubourg placé hors de la ville de Fez, qu'on appelle *le nouveau Fez*. Les Juifs sont forcés d'habiter ce quartier, où on les renferme pendant la nuit.

On ne trouve aucun autre édifice remarquable dans la ville de Fez. Les maisons de Muley Abdsulem et des autres personnages du premier rang n'ont rien qui les distingue, en dehors, des habitations de la classe du peuple; l'intérieur ne vaut guère mieux, si l'on en excepte le jardin. Le sultan a le sien auprès du palais; ce n'est qu'un simple potager avec quelques arbres et quelques édifices d'ornement. On appelle ce jardin *Bouchelou*.

La rivière de Fez traverse le palais : en entrant dans la ville, elle se divise en deux bras qui fournissent la grande abondance d'eau qu'on voit dans les maisons et dans les mosquées ; en sorte qu'il est rare de trouver une maison sans fontaine : dans les édifices tant soit peu considérables, il y en a au moins deux, et souvent même davantage. La ville contient un assez grand nombre de moulins à eau.

La quantité de boutiques est si grande, qu'elle présente l'apparence d'une population de trois ou quatre cent mille habitants. Mais on doit remarquer que cette multitude de magasins forme une espèce de foire perpétuelle où les habitants de tout le pays, ainsi que des montagnes, viennent journellement s'assortir. Ces peuples, divisés en petits douars, n'ont ni boutiques ni ateliers d'aucune espèce : par cette raison, ils sont forcés de venir chercher à la ville tout ce qui est nécessaire à leurs besoins.

Les marchés de vivres sont en grand nombre, et l'abondance des productions qui s'y trouvent peut être comparée aux marchés de l'Europe. Il se trouve aussi beaucoup de boutiques où l'on vend des ragoûts tout préparés, ainsi que des salons de restaurateurs, comme dans les grandes villes de l'Europe.

Les différents métiers et les diverses espèces d'objets de vente se divisent par classes dans des rues séparées; en sorte qu'on en voit qui ne sont occupées que par des gens d'une même profession ou d'un même commerce: d'autres sont remplies de magasins de draperies, de soieries, d'effets d'outre-mer, et forment ce qu'on appelle *El Caïsseria*. Cet endroit est très bien assorti des produits de l'Europe qui viennent par mer, ainsi que de ceux du Levant qui sont apportés par les caravanes, comme aussi de ceux de l'intérieur de l'Afrique.

L'El Caïsseria, ainsi que beaucoup d'autres rues remplies de boutiques, est couverte en bois dont la construction forme des arabesques, et laisse des ouvertures ou des fenêtres de différentes formes, pour l'entrée de la lumière et de l'air. Ces rues sont très propres en général: la foule qui s'y trouve journellement est aussi grande que dans une foire; on pourroit même comparer ce tableau à une grossière imitation des galeries du Palais-Royal à Paris: on y trouve encore beaucoup de beautés musulmanes, quoique toujours affublées dans leurs mystérieux hhaïks qu'elles savent pourtant bien entr'ouvrir quelquefois.

Fez contient un grand nombre de bains pu-

blics. Quelques uns, où l'on est bien, sont composés de différentes pièces graduellement plus chaudes les unes que les autres; en sorte que chacun reste à celle qui lui convient le plus. Dans toutes ces salles on trouve des bassins où vient continuellement l'eau chaude qui sort des chaudières placées derrière, ainsi qu'un assortiment de cruches pour se baigner et pour faire les ablutions légales. J'ai déjà fait observer que, lorsqu'on entre dans ces salles, tout le corps se couvre d'une rosée subtile, parceque leur atmosphère est complètement saturée de la vapeur de l'eau chaude.

Ayant porté le thermomètre au meilleur des bains publics, dans la salle la plus retirée, et par conséquent la plus échauffée, il marqua 30° de Réaumur; deux salles moins éloignées, qui étoient celles où je m'habillois, donnèrent 22°. Le thermomètre à l'air libre marquoit 9°. Dans la même pièce extérieure il y a une fontaine qui jette un très gros bras d'eau dans un beau bassin de marbre. Toutes les salles sont voûtées et sans fenêtres; elles ont seulement des petits trous au toit pour recevoir le jour, et ces trous sont fermés par des verres. Le sol est très bien carrelé en couleurs. On trouve dans chaque

salle, qui est toujours échauffée par-dessous, plusieurs petits cabinets pour s'y retirer, s'y mettre à l'aise, et pour faire les ablutions.

Les bains sont ouverts au public toute la journée. Les hommes y vont le matin, et les femmes le soir. J'y allois ordinairement la nuit, prenant toute la maison des bains pour moi seul, afin qu'il n'y eût point d'étrangers; et je me faisois souvent accompagner par quelque ami et par deux de mes domestiques. La première fois que je m'y suis rendu, ayant fait la remarque qu'il y avoit des seaux pleins d'eau chaude symétriquement placés aux coins de chaque salle et de chaque cabinet, je demandai à quoi ils étoient destinés : Ne les touchez pas, ne les touchez pas, seigneur, me répondirent avec empressement les gens du bain. — Pourquoi ? — Ces seaux sont destinés pour ceux d'en-bas. — Qui sont ceux d'en-bas ? — Les démons, qui viennent se baigner pendant la nuit. Ils commencèrent à me débiter mille sottises à ce sujet : mais, comme il y a quelque temps que j'ai déclaré la guerre aux diables de l'enfer et à leurs *vice-gérants* sur la terre, j'eus la satisfaction d'employer à mon bain l'eau de quelques uns de ces seaux, et d'enlever ainsi aux pauvres diables une partie de leur provision.

Fez possède un hôpital ou un hospice très richement doté, et destiné uniquement au traitement des fous. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'une partie considérable des fonds de cet établissement a été léguée par des testaments de plusieurs individus charitables, avec l'unique objet *d'assister, de soigner, de donner des remèdes, et d'enterrer dans le même hôpital les grues ou les cigognes malades ou mortes.* — On croit que les cigognes sont des hommes de quelques îles très lointaines, qui, à une certaine époque de l'année, prennent la forme d'oiseaux pour venir ici; qu'à l'époque convenable ils s'en retournent dans leur pays, où ils redeviennent hommes jusqu'à l'année suivante. C'est pour cela qu'on regarderoit comme un criminel celui qui tueroit un de ces oiseaux; on fait à cet égard mille contes plus absurdes les uns que les autres. Sans doute l'utile propriété de ces oiseaux, qui font la guerre aux reptiles si abondants dans les pays chauds, attira le respect des peuples, qui dès-lors veillèrent à leur conservation; mais l'amour du merveilleux, qui a toujours entraîné les hommes, a substitué ici, comme par-tout ailleurs, des fables absurdes aux observations réelles, pour obtenir le même résultat.

Le gouvernement de Fez a la même forme

que dans les autres villes de l'empire. Le kaïd ou gouverneur, qui est le lieutenant du souverain, a la puissance exécutrice; le kadi a la puissance judiciaire civile; un ministre, qu'on appelle *almotassèn*, fixe le prix des vivres, et juge les affaires relatives à cette branche du service public. Le gouverneur a quelques soldats sous ses ordres; je n'ai vu d'autre garde que celle des portiers aux entrées de la ville et aux portes de quelques rues.

La ville de Fez se trouve entourée d'une très vaste enceinte de murailles qui, pour être encore debout, n'en sont pas moins très vieilles et fort dégradées. Dans cette enceinte sont compris le nouveau Fez et plusieurs grands jardins. Sur deux des hauteurs qui sont à l'est et à l'ouest de la ville, on voit deux châteaux forts très vieux; ils consistent en un simple carré de murailles d'une soixantaine de pieds de face. On dit qu'il y a des mines souterraines qui communiquent de la ville aux châteaux: on y place des canons, avec cent hommes de garde, toutes les fois que le peuple se révolte contre le sultan; ce qui est une bien pauvre défense.

La ville renferme un grand nombre d'écoles: les plus considérables sont établies aux mosquées du Caroubin et de Muley Edris, dans une

petite maison et mosquée appelée *Emdarsa* ou académie. Qu'on se figure un homme assis à terre, les jambes croisées, poussant des cris affreux, ou psalmodiant sur un ton de lamentation; il est entouré de quinze à vingt jeunes gens assis en cercle, avec leurs livres ou leurs planchettes d'écriture à la main, et répétant presque simultanément avec leur maître les hauts cris ou la psalmodie dans une complète discordance: qu'on se figure, dis-je, ce grotesque tableau, et l'on aura une idée exacte de la tenue de ces écoles. Quant à la matière qui s'y traite, je puis assurer que, sous plusieurs noms, elle n'en renferme qu'une seule: *la morale* et *la législation*, identifiées avec *le culte* et *les dogmes;* c'est-à-dire, que toutes les études se réduisent au Coran et à ses expositeurs ou commentateurs; à quelques légers principes de grammaire et de dialectique, qui sont indispensables pour pouvoir lire et entendre tant soit peu le texte divin. Par ce que j'en ai vu, je crois que le plus grand nombre de fois les commentateurs ne s'entendent pas eux-mêmes; ils noient leurs discours dans un océan de subtilités ou de prétendus raisonnements métaphysiques, s'y embrouillent d'une telle manière, que, ne sachant par quels moyens ils pourront

trouver une sortie, ils invoquent la prédestination ou la volonté absolue de Dieu : ce qui arrange et concilie tout.

Ces érudits sont des disputeurs éternels *in verba magistri:* comme leur entendement ne peut même comprendre la thèse qu'ils défendent, ils ne trouvent d'autre appui que la parole du maître ou du livre, qu'ils citent à tort et à travers; partant de ce principe, ils sont inconciliables dans leurs disputes, parcequ'il n'y a point de raison assez forte contre un fait aussi canonique pour eux que la parole du précepteur ou la sentence du livre.

Plusieurs des principaux savants de Fez se rendoient assidûment à mon cercle, et nombre de fois j'ai été témoin de ces ennuyeuses et interminables disputes. Voyant cela, je profitai de mon ascendant sur eux pour les faire cesser; mais, desirant produire un effet plus grand et sur-tout plus utile, je me proposai de leur inspirer des doutes sur leurs livres et leurs maîtres: en effet, ce premier pas obtenu, j'ouvrois une nouvelle carrière à ces hommes dont la perfectibilité se trouvoit paralysée par cette espèce de stagnation spirituelle.

Ayant arrêté mon plan, j'entrois fréquemment en dispute avec eux; et, quand après des

arguments sans réplique je les avois réduits au silence, il ne leur restoit d'autre manière de me répondre que de me présenter le livre et de me faire lire la sentence qui appuyoit leur opinion; je leur demandois alors: Qui a écrit cela? — Un tel. — Cet homme-là, quel est-il? — Un homme comme un autre. — D'après votre aveu, je ne ferai plus de cas de lui dès l'instant où il cessera d'être raisonnable; je l'abandonnerai aussitôt qu'il se séparera du bon sens pour débiter des sophismes.

Cette manière de parler étoit si nouvelle pour eux, que dans le commencement ils restoient muets d'étonnement, se regardant et me regardant alternativement. A la fin je parvins à les accoutumer à raisonner, chose à laquelle on ne pense jamais dans le cours de leur éducation. Peu à peu ils se défaisoient de ces réponses niaises dont ils faisoient un usage si fréquent. Je remarquai cependant que ces docteurs tomboient dans un autre inconvénient qui n'étoit pas moins grave: c'est que, dans leurs disputes, ils s'appuyoient de mes paroles; qu'en dernier résultat ils avoient seulement changé de drapeaux, mais que leur tactique étoit toujours la même.

Je leur répétai mille fois que jamais ils ne

devoient soutenir une question ou un point quelconque, parcequ'*Ali Bey l'avoit dit;* mais qu'avant de disputer il falloit examiner dans leur propre raison pour voir si la chose convenoit, si elle pouvoit être ou avoir été; qu'alors ils pouvoient entrer en discussion. J'obtins enfin ce résultat desiré, et je me flatte que cette étincelle de lumière produira à la longue de bons effets chez ces peuples.

Ils ont pour la géométrie l'*Euclide* qu'on m'a montré en de grands volumes in-folio très corrodés, parceque personne n'a le courage de le lire, et encore moins de le copier, à l'exception d'une douzaine de pages. La cosmogonie est celle du Coran, fille du Pentateuque. La cosmographie est celle de Ptolémée, qu'on appelle *B-tlàïmous.* L'astronomie se trouve réduite à quelques premiers principes nécessaires pour prendre l'heure au soleil avec des astrolabes extrêmement grossiers, et construits séparément pour chaque latitude donnée. Quant aux mathématiques, ils ne connoissent que la résolution d'un très petit nombre de problêmes. La géographie n'est pas étudiée. La physique est celle d'Aristote; mais à peine lui donne-t-on la plus légère attention. La métaphysique est le champ de bataille où ils s'exercent davantage;

je dirai même que les docteurs consument toutes leurs forces morales à l'étude de cette science. La chimie n'existe pas pour ces peuples, qui ont cependant quelques idées de l'alchimie, puisqu'on trouve encore chez eux quelques misérables adeptes. L'anatomie est entièrement bannie par la religion, à cause de la pureté légale, des idées sur les morts, de la séparation des sexes, etc. Relativement à la médecine, ils n'étudient plus que quelques mauvais empiriques, et ignorent presque l'existence des grands maîtres anciens; la thérapeutique est presque toujours mêlée de procédés cruels et de pratiques superstitieuses. L'histoire naturelle a les mêmes obstacles invincibles que l'anatomie. On sait que la loi proscrit les statues et les peintures ou dessins d'objets animés; on sait encore que la gravité musulmane abandonne entièrement l'exercice de la musique aux femmes et aux dernières classes de la société : en conséquence, point de beaux arts, et partant, point de plaisirs et d'occupations agréables.

L'étude de l'astronomie étant confondue avec celle de l'astrologie, il en résulte que tous ceux qui regardent au ciel pour savoir l'heure ou pour découvrir la nouvelle lune, sont aux yeux du peuple des astrologues, des devins, qui pré-

disent le sort futur du roi, de l'empire, et des particuliers. Ils ont des livres d'astrologie, et ce talent jouit parmi eux de la plus grande considération : par cette science, on obtient des places importantes à la cour, à cause de l'influence que les astrologues exercent sur les affaires publiques et particulières. Comme j'ai déclaré une guerre à mort à l'astrologie et à l'alchimie, je commençai à obtenir quelques heureux résultats ; et à force de raisonnements, je parvins non seulement à ébranler, mais encore à convaincre quelques bons esprits du ridicule et de la niaiserie des astrologues et des alchimistes.

J'eus une occasion éclatante de prouver que l'astronomie étoit entièrement confondue avec l'astrologie, quand le principal des astronomes de Fez me demanda avec beaucoup d'instance que je lui donnasse la longitude et la latitude de chacune des planètes le premier jour de l'an, pour former son calcul et prédire si ce seroit une bonne ou mauvaise année, etc. Je lui répondis avec fermeté qu'on ne devoit jamais prostituer la science presque divine de l'astronomie aux rêveries et au charlatanisme de l'astrologie ; je parlai de la divination avec le plus grand mépris, faisant sentir que le com-

mencement arbitraire de l'année dans les différents calendriers n'avoit aucun rapport avec la nature; et je terminai ma philippique par lui démontrer par mes raisonnements, et lui prouver par le Coran, que *la pratique de l'astrologie est un péché:* cette sentence, confirmée par plusieurs docteurs ou fakihs, me fit proclamer leur confrère.

Comme cette scène s'étoit passée devant beaucoup de monde; que la prédiction annuelle des astronomes de Fez ne parut point, et que pour la remplacer je donnai mon calcul des jours auxquels on devoit voir les nouvelles lunes; ce qui est d'un intérêt plus direct pour avoir le commencement des mois arabes, les Pâques, et l'heure des cinq prières journalières, que je marquai de cinq en cinq jours pour l'année; ainsi que les éclipses et autres phénomènes, choses que ces astrologues n'auroient jamais pu faire, et qui étoient bien au-dessus de leur portée, ce fut un coup de foudre qui écrasa les astrologues, et qui fit tomber sur eux le mépris public: en sorte que nombre de ces charlatans apostasièrent; il en reste cependant quelques uns qui conservent leurs vieilles opinions, et qui les cachent dans le silence, sans doute dans l'attente que l'orage passera, et que le

peuple, qui aime à être trompé, reviendra vers eux.

Il y a dans l'empire quelques historiographes ou écrivains de l'histoire du pays et de la nation; mais leurs ouvrages sont fort peu lus. Ils ignorent l'histoire des autres peuples.

La langue se trouve dans un état de dégradation extrême. Ils n'ont point d'imprimerie; et la grande imperfection de l'écriture vient de ce qu'ils confondent fréquemment les lettres, les points et les accents: voilà une foule de causes réunies pour anéantir le peu de connoissances scientifiques qui restent, en sorte que les habitants souvent ne s'entendent pas entre eux; enfin il leur en coûte beaucoup pour lire un papier, qui très souvent ne peut être déchiffré par celui qui l'a écrit. C'est ce qui explique pourquoi, lorsque le célèbre orientaliste chrétien *Golius* vint dans ce pays, il ne put entendre un mot d'arabe, et qu'il lui fallut toujours avoir un interprète.

Cette imperfection de la langue et de l'écriture les force à lire toujours en chantant; ce qui fait confondre le sens des phrases, qui d'ailleurs ne sont pas distinguées par la ponctuation orthographique, mais seulement par les fredons ou cadences: ce qui donne au lecteur le

temps nécessaire pour comprendre la parole écrite qu'il ne pourroit comprendre s'il vouloit lire couramment. Si l'on voit des hommes lire rapidement le Coran ou quelque autre livre, c'est parcequ'ils l'ont appris par cœur. Je n'en parle qu'après en avoir fait différentes fois l'épreuve: en arrêtant les lecteurs, quoiqu'ils eussent le livre sous les yeux, comme s'ils avoient lu, ils ne pouvoient plus continuer ni reconnoître dans la page l'endroit où ils devoient en être restés; de sorte que ces gens lisent absolument comme des perroquets: le livre qu'ils ont devant eux ne sert à rien, sinon qu'à leur donner un air de savant ou d'importance. Tel est l'état des sciences à Fez, ville qu'on peut regarder, s'il est permis de se servir de cette comparaison, comme l'Athènes de l'Afrique, par le grand nombre de docteurs et de soi-disants savants, enfin par les écoles qui sont ordinairement fréquentées par deux mille élèves à-la-fois.

Cette ville peut contenir environ deux mille familles de Juifs qui ont leur quartier dans le faubourg du nouveau Fez. Ils sont tenus dans l'état de la plus grande abjection; le mépris du peuple est si grand envers eux, qu'on ne leur permet de descendre dans la ville, tant hommes

que femmes, que sous la condition de marcher pieds nus. Dans leur quartier ou dans la campagne, lorsqu'ils rencontrent le dernier soldat ou le plus misérable nègre de la maison du roi, ils sont forcés d'ôter leurs sandales. Malgré un état aussi avilissant, et les désagréments perpétuels qu'ils essuient de la part des Maures, j'ai vu à Fez un grand nombre de belles Juives richement parées, ainsi que des Juifs bien portants et d'une bonne tenue; ce que je n'avois pas observé à Tanger : preuve certaine qu'ils ne sont pas ici aussi pauvres et aussi misérables qu'ils le paroissent dans cette dernière ville. Dans leur quartier ils ont plusieurs synagogues, un marché très bien assorti, et ils sont presque tous artisans ou marchands.

Les fabriques de Fez fournissent des hhaïks en laine, des ceintures, des mouchoirs de soie, des pantoufles ou babouches en cuir qu'on tanne supérieurement bien, des bonnets rouges en feutre, de la mauvaise toile de lin, d'excellents tapis que je trouve préférables à ceux de Turquie par la mollesse, quoiqu'ils leur soient inférieurs quant au dessin; de la mauvaise faïence, des armes, des objets de sellerie, et des ustensiles en cuivre. Il y a plusieurs orfévres; mais, comme l'emploi de l'or ou de l'argent

dans les vêtements y passe pour un péché, et que d'ailleurs le gouvernement est très despotique, chacun craint de faire paroître trop de luxe : il résulte de là que les arts manquent d'encouragement, et qu'ils restent infiniment au-dessous de ceux d'Europe, excepté dans la préparation des cuirs, des tapis, et des hhaïks que les ouvriers savent faire aussi fins et aussi transparents qu'une gaze. Ils travaillent assez bien aussi la cire, les armes et les harnois.

Les aliments à Fez sont sains et savoureux. Le couscoussou forme la base générale de la nourriture du peuple. On mange beaucoup de viande, mais très peu de légumes ou d'herbages. Dans la viande ils préfèrent la graisse ou le suif, qu'ils mangent avidement en buvant aussitôt de grands verres d'eau; ce qui cause quelques maladies : mais en général, le climat étant assez sain, on y jouit d'une bonne santé.

Ce pays produit une abondante récolte d'une plante narcotique qui est appelée *kiff*. Comme c'est une plante de printemps, je n'ai pu la voir que desséchée et presque en poussière. Pour en faire usage, on la met entière dans un pot de terre avec beaucoup de beurre; puis on la fait bouillir au feu pendant plus de douze heures. On filtre après ce beurre, et il sert à assaisonner

les mets, ou on le mêle avec les sucreries, ou on l'avale simplement en pilules. Sa vertu est si énergique, que, de quelque manière qu'on la prenne, elle produit son effet: quelques uns fument les feuilles de la plante comme du tabac. On me dit que sa vertu n'est pas d'enivrer, mais uniquement d'égayer l'imagination par des idées agréables. J'avoue que je ne fus pas tenté d'en faire l'épreuve.

Comme je résidai à Fez pendant l'hiver, je ne vis presque aucun fruit, excepté des oranges et de très bons limons doux. Les différentes espèces de dattes viennent toutes de la partie du sud ou de Taffilet. La viande de mouton est meilleure que celle de vache ou de bœuf. Les poules sont en abondance dans les marchés, en sorte que, pour 4 ou 5 francs, on peut en avoir une douzaine. Pour le même prix on a une vingtaine de livres de viande. Le pain des boulangers est assez bon; mais presque tous les habitants sont dans l'habitude de pétrir chez eux. De très petits enfants vont par les rues, et sont chargés de porter au four une planche sur laquelle sont quatre ou six pains qu'on leur donne dans chaque maison: après la cuisson, ils les rapportent à ceux à qui ils appartiennent. Il est très en usage de boire du lait aigre; mais

je ne me suis pas accoutumé à cette boisson.

Pendant mon séjour à Fez, j'ai trouvé le climat doux: on m'a dit cependant qu'en été, on étouffoit de chaleur. Pendant l'hiver, j'ai senti le froid comme en Europe; mais le thermomètre n'est descendu que jusqu'à 4° au-dessus de zéro de Réaumur. Le terme moyen du baromètre est de 27 pouces à peu près. L'abondance des eaux maintient l'atmosphère dans un haut degré d'humidité, et presque toujours avec une telle abondance de vapeurs, que seules elles empêchent souvent les observations astronomiques dans les jours les plus sereins. Le 13 janvier, on sentit à Fez le tremblement de terre qui causa tant de désastres à Motril, sur la côte d'Espagne, et qui se fit également sentir à Madrid. Il commença à cinq heures trente-neuf minutes du soir, *temps vrai*, dura vingt secondes, et fit trente oscillations, les quatre ou six premières très fortes, et les autres assez sensibles. Sa direction paroissoit venir du levant au couchant en ondulation. Je présume que son foyer étoit sous le détroit de Gibraltar, et qu'il s'étendoit quatre degrés en latitude au nord et au sud. Tous les jours, avant et après le météore, le baromètre, le thermomètre et l'hygromètre, eurent de très petites variations;

et l'atmosphère fut, comme à l'ordinaire, sans changement apparent.

Les poids, les mesures et les monnoies, sont ici comme dans tout l'empire, et comme ceux que j'ai décrits à l'article de Tanger.

CHAPITRE IX.

Religion. — Histoire du prophète. — De ses successeurs. — Culte. — Ablutions. — Prières.

La religion musulmane et l'histoire de notre prophète ont été mille fois décrites tant bien que mal par les écrivains de toutes les nations. Les bonnes ou les mauvaises sources d'où chaque auteur a tiré ses matériaux, et le passage de ceux-ci au travers des préjugés, des passions, de l'enthousiasme, et même de la philosophie, ont plus ou moins corrompu leurs descriptions. Si j'écrivois seulement pour les musulmans, je supprimerois cet article; mais, comme mes travaux ont eu toujours pour objet l'humanité entière, et que je m'adresse aux hommes de toutes les nations et de tous les cultes, j'ai jugé convenable et même nécessaire, en publiant une description des pays soumis à l'islamisme, de donner au moins une idée de cette religion, ainsi que de la vie d'un législateur qui a entraîné un cinquième des habitants du globe, quoique ce ne soit que pour épargner au lecteur

la peine de la chercher dans d'autres livres.

Le grand homme *Mouhhammèd* naquit à la Mecque le 10 du mois *rabiul-aoüal* de l'an 6163 du monde, selon notre chronologie musulmane; ou dans l'année 578 de la naissance de Jésus-Christ.

Dès son bas âge resté orphelin, Mouhhammed fut élevé par un de ses oncles. Sa bonne conduite le fit estimer de ses concitoyens, et lui procura une place au service de la riche veuve *Kadije*, qui, éprise de son intéressante figure, en fit bientôt son époux.

Mouhhammed faisoit le commerce de la même manière que les autres Arabes, c'est-à-dire, à la tête de ses chameaux et de ses gens. Ce genre de vie le mit à portée de connoître les différentes nations qui environnoient son pays. Il avoit du talent et un jugement solide; par conséquent, ces voyages périodiques lui donnoient des connoissances qui, mûries par des intervalles de retraite, le rendirent capable des plus grandes conceptions.

Le premier feuillet du *Kour'ann* parut dans la quarantième année de son âge : lui fut-il apporté par l'ange du Seigneur? Les musulmans l'affirmeront; les autres religionnaires le nieront. Fut-il une conception de son génie? Les

fidèles croyants diront que *non;* les infidèles répondront que *oui.* Au surplus, ce n'est pas dans cet ouvrage que doit se trouver une question de cette nature.

Le grand homme, placé au rang des prophètes, ne confia ses premières révélations qu'aux personnes les plus chéries; il en fut cru sur parole. Il les communiqua ensuite dans une assemblée des principaux individus de sa tribu, qui étoit celle des *Kourèish*, la plus illustre de la Mecque. La grâce de la foi ne fut pas, malheureusement, accordée à tous; car il y eut une scission entre ses plus proches parents.

Les *Mekkaouis* ou Mecquois étoient idolâtres; par conséquent, l'homme qui présentoit l'idée sublime d'un Dieu unique, éternel, immense, tout-puissant, enfin une cause unique d'un ouvrage ordonné sur un plan d'une harmonie admirable, cet homme devoit nécessairement attirer un parti autour de lui. Mais, en même temps, la *Kaàba* ou temple de la Mecque étoit remplie d'idoles, auxquelles les nations voisines venoient présenter leurs offrandes, portion la plus riche et la meilleure du patrimoine des Koureisch qui en étoient les prêtres ou les ministres; et ils avoient à craindre que la chute des idoles n'entraînât celle de leur crédit et de

leurs richesses. Cette tribu étoit donc la plus intéressée à conserver l'ancien culte, et devoit naturellement s'opposer à tout autre qui pourroit le détruire.

Ce fut précisément ce qui arriva. Le prophète se mit à prêcher publiquement la nouvelle croyance, et se fit bientôt un grand nombre de prosélytes. Les Koureisch s'assemblèrent alors, et jurèrent sa perte. En butte à toutes sortes de persécutions, le prophète, menacé pour sa vie, fut obligé d'abandonner secrètement sa patrie dans la nuit même où il devoit être assassiné (1). Il sortit secrètement de la Mecque, accompagné seulement d'Abubèkr et d'un jeune idolâtre nommé Abdallà. Cette nuit célèbre est le point d'où commence l'ère des musulmans : les Arabes l'appellent *el hòjera*, et les chrétiens la nomment l'*hégire*, c'est-à-dire *la fuite*. Elle répond à l'année 631 de la naissance du Christ.

Le prophète se rendit à Médine, où sa doctrine étoit déjà accueillie avec enthousiasme, et où s'étoient rendus ses plus fidèles disciples. Il y fixa sa résidence, et commença d'appuyer sa

(1) Il avoit alors cinquante-trois ans.

(*Note de l'Editeur.*)

[illegible]

[illegible] par la force des armes [illegible]
de Moïse, de Josué, de Charles V [illegible]
[illegible] et de [illegible]
[illegible] les entreprises [illegible]
[illegible]

[illegible] mer des [illegible]
[illegible] à [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] *Kaaba* [illegible]
[illegible] impies, et restitua le temple
[illegible] son institution primitive, qui [illegible]
[illegible] Dieu unique et [illegible]

[illegible] à Mecque, le proposer [illegible]
[illegible] domination aux [illegible]
[illegible] temps des révélations [illegible]
[illegible] différentes [illegible]
[illegible] entendre [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

et recouvert avec la même terre, sans aucun sépulcre. La maison fut ensuite convertie en temple.

Comme le prophète n'avoit laissé aucun enfant mâle, et qu'il n'avoit pas fixé la forme de succession à la suprême dignité, des discussions s'élevèrent parmi les fidèles relativement à l'occupation du trône resté vacant par sa mort, et se renouvelèrent au décès de chacun de ses successeurs qui prirent le titre de *hhalipha*, calife ou lieutenant du prophète. Après les quatre premiers califes, savoir: *Abubèkr*, *Omar*, *Othmàn* et *Ali*, qui sont les uniques qu'on regarde comme le véritable califat universel, la domination passa successivement à différentes dynasties, parmi lesquelles se distingua celle des *Abbàssi* ou Abbassides, schérifs descendants d'*Abòulàbbas*, oncle du prophète, par le long espace de temps qu'elle conserva le trône, et par la protection que quelques uns des califes de cette dynastie accordèrent aux sciences et aux arts. Ce fut pendant leur règne qu'on vit l'islamisme s'étendre depuis les frontières de la Chine jusqu'au détroit de Gibraltar, avec une rapidité si étonnante, qu'elle ne peut être comparée à la marche d'aucune des autres religions connues.

Malgré cette brillante carrière, l'islamisme éprouvoit dans son sein le déchirement des schismes qui divisoient et divisent encore ses sectateurs. La légitimité des trois premiers califes fut rejetée par les Perses; ils les regardent comme des intrus, et n'ont admis à cette haute faveur que le seul Ali, qui passe chez eux pour le véritable calife successeur de Mouhhammed: cette opinion a causé des guerres sanglantes, et a fait regarder les Perses comme des hérétiques. Une foule de pseudo-prophètes vinrent ensuite, l'épée à la main, renverser ce culte sublime; et des anticalifes troublèrent la paix des fidèles. Enfin, l'ambition des guerriers déchira en lambeaux cet empire colossal; une multitude de chefs se rendirent indépendants, et le califat disparut.

La religion musulmane est extrêmement simple: elle n'a point de mystères, point de sacrements, point d'hommes intermédiaires entre l'homme et Dieu, connus sous le nom de *prêtres* ou de *ministres;* elle n'a point d'autels, point d'images ni d'ornements. Dieu est invisible; le cœur de l'homme est son autel, et tout musulman est grand-prêtre. Selon *El Hhaddiss*, qui est la tradition canonique, le prophète déclara l'essence de sa religion par cette

sentence célèbre : « L'islam est édifié sur cinq « fondements qui sont : faire la profession de foi, « *Il n'y a point de Dieu qu'un Dieu, et Mouh-* « *hammed est l'envoyé de Dieu;* faire la prière; « donner des aumônes; jeûner le Ramadan; « et accomplir le pélerinage à la maison de « Dieu la prohibée. »

Malgré cette simplicité, il n'y a peut-être au monde aucune religion qui ait eu autant d'expositeurs, de commentateurs et d'écrivains.

Le culte (1) est divisé en quatre rits orthodoxes, nommés le *hhàneffi*, le *màleki*, le *hhànbeli*, et le *schàffi*, du nom des quatre *imàms*, leurs fondateurs. Le premier de ces rits est celui

(1) Quoique les obligations du culte musulman aient été souvent décrites, nous trouvons cette description d'Ali Bey si précise, que nous avons cru ne pas devoir la supprimer, d'autant plus qu'elle contient des choses nouvelles. Pour de plus grands détails, on peut consulter le savant *Tableau de l'Empire ottoman* de M. d'Ohson, avec la restriction de se ranger du côté d'Ali Bey dans les discordances, 1° parceque ce dernier parle toujours d'après ce qu'il a vu, et que l'autre ne rapporte que d'après les informations qu'il a prises et les renseignements qui lui ont été fournis; 2° parcequ'Ali Bey parle des Arabes, qui conservent la pureté du culte, et que M. d'Ohson traite des Turcs, qui ont mêlé des idées superstitieuses à la pureté de l'islamisme.

(*Note de l'Editeur.*)

des Turcs; le second est celui des Maroquins et des Arabes occidentaux; les deux autres sont suivis par différentes tribus et nations de l'Arabie et de l'Asie. Ces rits se rapprochent entièrement quant au dogme, et leur différence est seulement dans la partie rituelle ou dans les cérémonies religieuses. Par exemple, quand on est debout pour faire la prière, les hhaneffis croisent les bras, et les malekis les ont pendants. Dans l'ablution légale, lorsque les uns commencent par la pointe des doigts pour aller jusqu'aux coudes, les autres commencent par les coudes pour aller jusqu'à la pointe des doigts.

Pour se présenter devant le Créateur et pour mériter un de ses regards, les musulmans pensent qu'il faut que le corps de l'homme soit entièrement pur. C'est pour cela que les ablutions légales furent instituées. Elles consistent à se laver trois fois de suite les mains, l'intérieur de la bouche, l'intérieur des narines, le visage, les bras, la tête, l'intérieur des oreilles, la nuque et les pieds. Il y a en outre des ablutions générales qu'on doit faire, en se lavant tout le corps de la tête aux pieds, le vendredi avant la prière de midi, et après certains actes, tels que celui de la cohabitation avec une femme, etc. Dans

les endroits où l'on ne trouve point d'eau, on peut faire son ablution avec de la terre ou du sable; et c'est ainsi qu'on la fait dans le désert. On peut encore pratiquer l'ablution en se frottant avec les mains, après les avoir appliquées sur une pierre: c'est ainsi que se font les ablutions des marins dans les navigations, parcequ'on regarde l'eau de la mer comme étant impure et entièrement inutile pour cet objet.

Tout musulman doit réciter cinq fois par jour la prière: la première fois au lever de l'aurore, ou quand le soleil est à dix-huit degrés sous l'horizon du côté du levant, ce qu'on nomme *Es-sebàh;* la seconde après midi, au moment où l'ombre d'un gnomon ou d'un bâton placé au soleil perpendiculairement sur terre seroit égale à la quatrième partie de sa longueur: cette prière s'appelle *Ed-douhòur;* la troisième dans le moment où l'ombre du bâton ou du gnomon seroit égale à sa longueur: c'est *El-àssar;* la quatrième doit avoir lieu dans le moment qui suit l'entier coucher du soleil, et on la nomme *El-mogarèb;* enfin, la cinquième fois, l'oraison est récitée au dernier moment du crépuscule de la nuit, ou quand le soleil est à dix-huit degrés sous l'horizon du côté de l'oc-

cident : c'est celle qu'on appelle *El-aàscha* (1).

Chaque prière canonique est composée de l'invocation, de plusieurs *rikats*, et de la salutation. Un rikat est composé de sept positions du corps avec différentes prières; en voici la forme avec la teneur de la prière :

INVOCATION.

Le corps droit, les deux mains élevées à la hauteur des oreilles, on dit :

Allàhou akⁱ bàr! Dieu très grand!

PREMIER RIKAT.

Première Position. — Debout, les bras et les mains pendantes pour les malekis, ou les bras croisés pour les hhaneffis, on récite le premier chapitre du Coran, qui est appelé *El Fat-ha;* le voici :

---

(1) Si un musulman étoit transporté dans le Spitzberg ou dans le Groënland, où il est des époques pendant lesquelles le soleil ne monte pas sur l'horizon, et d'autres pendant lesquelles il ne se couche pas, comment s'y prendroit-il pour faire ses prières? (*Note de l'Editeur.*)

Alhàmdo Lillàhi, rab ilaalmìn, arrahmàn irrahìm, malèk yàoum iddìn, eyàka naaboudou ouà eyàka nastaaïn, ihdìna siràta el moustakìm, siràta elleddìna anaàmta aaleïhìm, ghàïr el magdoubi aalèïhim, ouà la addalìna. — Amìn.	Louange soit donnée à Dieu! Seigneur des mondes, très clément, très miséricordieux, roi du jour du jugement dernier, nous t'adorons et nous implorons ton assistance; dirige-nous dans le chemin droit, le chemin de ceux que tu as comblés de tes bienfaits, de ceux qui sont sans corruption, et qui ne sont pas du nombre des égarés. — Amen.

On récite après un chapitre ou quelques versets du Coran dans la même attitude.

Seconde Position. — On fléchit toute la moitié supérieure du corps, appuyant les mains sur les genoux, et on s'écrie à haute voix :

Allàhou akⁱ bàr!	Dieu très grand!

Troisième Position. — On se redresse, en disant :

Sèmeo Allàhou, limànn Hamìdahhou.	Dieu entend, quand on lui adresse des louanges.

Quatrième Position. — Prosterné, les ge-

noux, les mains, le nez et le front à terre, on dit :

Allàhou akⁱ bàr! Dieu très grand!

Cinquième Position. — Assis sur les talons et les mains sur les cuisses, on s'écrie :

Allàhou akⁱ bàr! Dieu très grand!

Sixième Position. — On se prosterne comme auparavant, en prononçant :

Allàhou akⁱ bàr! Dieu très grand!

Septième Position. — On se met debout, sans appuyer les mains à terre, s'il est possible, et on fait entendre l'exclamation :

Allàhou akⁱ bàr! Dieu très grand!

C'est ainsi que se termine le premier rikat, après lequel on en recommence un second.

A ce second rikat, après avoir exécuté les six premières positions, la septième consiste à s'asseoir sur les talons comme à la cinquième, en répétant :

Allàhou akⁱ bàr! Dieu très grand!

Puis on ajoute :

Atahaïatòul lahì, ouà salaouatòu, ouà ataïa- Les veilles sont pour Dieu, comme aussi les

batòu, assalamòu aalèikia ïòha ennebiyòu, ouà rahmantòul lahì, ouà barakatahòu assalamòu aalèïna, ouà aàla aabadou l-lahi assalaheïna, aschahàhdou ànna là Ilàha ìla Allàh ouahadahòu, ouà aschahàhdou ànna mouhhammedòun abadòu ouà rassoulouhòu.

prières et les aumônes. Salut et paix à toi, ô prophète de Dieu! Que la miséricorde du Seigneur et sa bénédiction soient aussi sur toi! Salut et paix à nous et à tous les serviteurs de Dieu, justes et vertueux! J'atteste qu'il n'y a point de Dieu, sinon Dieu unique; et j'atteste que Mouhhammed est son serviteur et son prophète.

Si la prière ne doit avoir que deux rikats, on récite dans la même posture l'*addition* suivante après la prière que nous venons d'indiquer:

Ouà aschahàhdou ànna elletzì fi dja-à bihi Mouhhammed houa, ouà en e djennàta hòua, ouà en e" nàra hòua, ouà en essiràta hòua, ouà en el

Et j'atteste que ce fut lui qui appela à soi Mouhhammed; et j'atteste l'existence du paradis, et celle de l'enfer, et celle du *sìrat* (1), et celle de la ba-

(1) Pont sur l'enfer, qui est aussi mince que le tranchant d'un sabre. Les justes le passeront avec la rapidité de l'éclair, pour entrer dans le paradis; les réprouvés tomberont dans des gouffres de feu. (*Note de l'Editeur.*)

mìzan hòua, ouà en essaàta atàïta la raïba fihì, ouà ìnna Allàhi iabaàz min fil còbor. Allàhouma sallè aàla Mouhhammedìn ouà aàla èli Mouhhamedìn, càma salèita aàla Ibrahìma, ouà 'barìk aàla Mouhhammedìn ouà aàla èli Mouhammedìnn, càma baràkta aàla Ibrahima ouà aàla eli Ibrahima, ìnnaka Hhamidoun mesjidoun.

lance (1), et celle du bonheur éternel accordé à ceux qui n'en doutent pas, et qu'en vérité Dieu les ressuscitera de la tombe. O mon Dieu! donne ton salut de paix à Mouhhammed et à la race de Mouhhammed, comme tu as donné ton salut de paix à Ibrahim (ou Abraham); et bénis Mouhhammed et la race de Mouhhammed, comme tu as béni Ibrahim et la race d'Ibrahim. Les graces, les louanges et l'exaltation de gloire, sont en toi et pour toi.

Conclusion ou Salutation.

Assis, le visage tourné à droite, puis à gauche, on répète de chaque côté la salutation:

Assalàmou aalèïkom! La paix soit avec vous!

Cela constitue une prière parfaite; mais, quand

(1) La balance éternelle, où seront pesées les bonnes et les mauvaises actions des hommes. (*Note de l'Editeur.*)

la prière doit avoir trois rikats, on ne récite l'*addition* et la conclusion qu'à la fin du troisième, qui est en tout semblable au second. Si la prière doit avoir quatre rikats, à la fin du second, et sans l'*addition*, on récite les deux derniers comme les deux premiers; l'on ajoute ensuite l'*addition* et la conclusion au quatrième.

Avant de commencer les prières canoniques, on fait la convocation suivante:

Allàhou ak^{i} bàr, Allàhou ak^{i} bàr; Aschahàhdou ànna la ilàha ila Allàh; Aschahàhdou ànna la ilàha ila Allàh; Aschahàhdou ànna Sidìna Mouhhammèd Rassòul Allàh; Aschahàhdou ànna Sidìna Mouhammèd Rassòul Allàh; a-ï-a-e Salàh, a-ï-a-e Salàh; a-ï-a^{ala}-el felàh, a-ï-a^{ala}-el felàh; Allàhou ak^{i} bàr; Allàhou ak^{i} bàr; la ilàha ila Allàh.

Dieu très grand! Dieu très grand! j'atteste qu'il n'y a d'autre Dieu, sinon Dieu; j'atteste qu'il n'y a d'autre Dieu, sinon Dieu; j'atteste que notre Seigneur Mouhhammed est le prophète de Dieu; j'atteste que notre Seigneur Mouhhammed est le prophète de Dieu. Venez à la prière; venez à la prière; venez dans l'asile (ou le temple du salut); venez dans l'asile. Dieu très grand! Dieu très grand! il n'y a point d'autre Dieu que Dieu.

Cette convocation se crie aussi, du haut des tours des mosquées, cinq fois par jour, pour appeler les fidèles, ou du moins pour annoncer au peuple l'heure de la prière, que chacun peut faire où il se trouve, excepté celle du Douhour, du vendredi, qui doit être faite à la mosquée en commun. A la convocation du matin, après le second *a-ï-a-el felàh*, on ajoute :

Es salàtou hhaïròun minn en nàoum.	La prière est meilleure que le sommeil.
Es salàtou hhaïròun minn en nàoum.	La prière est meilleure que le sommeil.

L'homme chargé de crier est appelé *el mudden*. Il y a en outre un second mudden dans la mosquée, qui récite ou chante la convocation, et *Allàhou akⁱ bàr* à chacune des positions des rikats, comme aussi la conclusion *Assalàmou aalèïkom.*

Après chacune des prières canoniques, on fait usage du chapelet, et on prononce :

AU PREMIER GRAIN.

Sobhàna Allàhi!	O Dieu saint!

AU SECOND GRAIN.

Alhàmdo Lillàhi!	Louange soit donnée à Dieu !

AU TROISIÈME GRAIN.

Allàhou akⁱ bàr! Dieu très grand!

Et de cette manière, on passe les quatre-vingt-dix-neuf grains du chapelet musulman.

Comme, dans la prière canonique, le musulman ne doit demander à Dieu aucun bien de ce monde, il est ordinaire, après avoir achevé le chapelet, de réunir les mains, puis de les élever dans l'attitude d'un homme qui recevroit quelque chose venant d'en haut; on demande alors, dans cette posture, ce qu'on desire, et après avoir fait cette prière, on passe la main droite sur la barbe, en disant :

Alhàmdo Lillàhi! Dieu soit loué!

Cette formule termine la prière.

L'usage est, le vendredi, d'aller à la mosquée au moins une demi-heure avant que l'imam s'y soit rendu. Dès qu'on est entré, on fait une courte prière seulement composée de deux rikats; puis on s'assied, et l'on continue à faire des prières récitées par cœur, si l'on n'aime mieux lire dans quelque livre saint, et principalement dans celui qui a pour titre : *Dalìl el Hhìratz*.

Avant la prière du vendredi, l'imam fait un sermon au peuple.

Le Coran, outre la division de *souras* ou chapitres, est partagé en trente *hhezb* ou faisceaux; et l'usage a consacré les chapitres du dernier *hhezb*, pour être récités le plus ordinairement dans les prières canoniques, après *el fat-ha*.

Pour la prière, il faut se placer dans un endroit pur; dans le cas où il n'y auroit pas de natte ou de tapis, on étend par terre son hhaïk, sa capote ou son turban, pour se placer dessus.

Lorsque plusieurs musulmans font la prière ensemble, l'un d'eux se met en avant, remplit les fonctions d'imam, et dirige la prière, afin que les mouvements des rikats soient exécutés simultanément par tous les individus de l'assemblée; si les fidèles sont en grand nombre, ils se placent sur plusieurs rangs derrière l'imam, comme à la mosquée.

Il y a encore quelques prières additionnelles que tous les musulmans récitent aussi journellement, telles sont *el fegèr*, qui doit précéder le *sebàh* le matin; l'*eschefàa* et l'*ùter* qui doivent suivre l'*àscha* du soir. Au reste, le musulman peut dire autant de prières qu'il veut, soit pendant le jour, soit pendant la nuit, excepté dès le moment du lever du soleil jusqu'à midi, et du moment de l'aàssar jusqu'au mogarèb, temps pendant lequel on ne doit point prier.

Ces oraisons sont méritoires au fidèle croyant; mais elles ne le dispensent pas de l'obligation des cinq prières canoniques.

Dans les prières journalières, le *fegèr* est composé de deux rikats; le *sebàh* de deux autres; le *douhour* de quatre; l'*aàssar* de pareil nombre; le *mogarèb* de trois; l'*àscha* de quatre; l'*eschefàa* et l'*ùter* de trois.

Le *fàt-ha*, et le chapitre ou versets du Coran qui le suivent dans les deux premiers rikats, se récitent à haute voix dans le *sebàh*, le *mogarèb*, l'*ascha*, l'*eschefàa* et *l'ùter*; dans le *douhour*, l'*aàssar* et les prières additionnelles volontaires, on dit tout à voix basse. Quant aux invocations, *Allàhou akⁱ bàr! Sèmeo allàhu*, etc., et la salutation *Assalàmou Aalèikom*, on les prononce toujours à haute voix.

Il y a encore des prières particulières pour les malades, pour les morts, pour les voyages, pour le manque de pluie, pour les éclipses de soleil et de lune, pour les combats, pour les trente nuits du Ramadan, pour les Pâques, pour la *kaàba*; puis des prières satisfactoires et de surérogation.

CHAPITRE X.

Aumône. — Jeûne. — Pélerinage. — Calendrier. — Mois sacrés. — Pâques. — Employés des mosquées. — Fêtes. — Superstitions.

Après la croyance de l'existence d'un seul Dieu tout-puissant, et la foi dans la mission de son Prophète, comme aussi l'obligation des prières canoniques, il faut observer le précepte de faire l'aumône : cette loi est absolument obligatoire pour tout musulman en état de l'accomplir.

Ce précepte comprend la dîme aumônière, l'aumône pascale, le sacrifice pascal, les donations ou les fondations pieuses, et les aumônes éventuelles de charité.

La dîme aumônière équivaut à deux et demi pour cent, par an, de tout ce qu'on possède, excepté les moutons et les chèvres, qui ne contribuent qu'en raison d'un pour cent. On doit distribuer cette aumône aux pauvres; mais on la fait généreusement et sans calcul minutieux, puisque tout cœur sensible aux malheurs du pauvre contribue dans une proportion plus élevée que celle qui est fixée par la loi. Quant à

moi, j'ai eu constamment l'habitude de nourrir un certain nombre de malheureux ou d'estropiés, outre les aumônes accidentelles que je faisois, et je crois avoir acquitté ma dette.

On nomme aumône pascale l'obligation imposée à tout musulman aisé, de donner aux pauvres, le premier jour du mois *Schouàl*, qui est la petite Pâque (l'*Eìd seguìr*), une demi-mesure de froment ou de farine, ou une mesure entière d'orge ou de dattes, avant le lever du soleil. Les pères de famille et les personnes qui ont une maison montée, doivent donner, pour chaque individu de la famille, autant que pour eux-mêmes. On est libre de faire cette aumône en nature ou en argent.

Le sacrifice pascal est celui d'un mouton, d'un bœuf ou d'un chameau, qu'on tue le premier jour de la grande Pâque (l'*Eìd quibir*), qui a lieu le 10 du mois *Dulhàja*. Cette mesure est applicable à tout musulman aisé, père de famille ou chef de maison. Après avoir tué l'animal de sa propre main, entre le lever du soleil et midi, il en mange une partie rôtie, et donne aux pauvres le reste, qui doit excéder un tiers de la bête. La peau de la victime sert à l'usage personnel du maître, ou elle doit être donnée aux indigents. On fait également le

même sacrifice dans quelques circonstances importantes, telles que pour la guérison d'une maladie, pour l'entreprise d'un grand voyage ou de quelque autre chose considérable.

Les donations ou fondations pieuses consistent en érection de monuments d'utilité publique, c'est-à-dire, dans l'établissement d'une mosquée, d'une fontaine, d'un hospice ou d'un hôpital, d'une école, etc. Lorsqu'un musulman fait une fondation ou donation pieuse, lui et sa postérité perdent pour jamais la propriété du bien; mais il peut se réserver certaines jouissances pour lui et pour ses successeurs. Un de mes premiers soins, lorsque je quittai la terre des chrétiens, fut de mériter la grâce par une fondation pieuse; et j'établis à cet effet un dépôt d'eau potable pour l'usage de la mosquée de Tanger, qui n'en avoit point.

Les actes de charité ordinaires, ou les aumônes accidentelles, qui sont conseillées dans les autres religions, sont presque des obligations pour le musulman. Il ne peut s'asseoir à table sans inviter ceux qui l'entourent, quel que soit leur état ou leur croyance; il ne renverra jamais sans quelque secours le malheureux qui l'implore, s'il a le moyen de le consoler. L'hospitalité envers tout homme qui se présente.

quel que soit son culte, est une suite du même principe.

Le jeûne dans le mois de *Ramadàn* est le quatrième précepte divin. Il consiste à ne pas manger, ne pas boire, ne pas fumer, ni même respirer l'odeur des aromates, ni l'odeur d'un fruit, et à observer une parfaite continence, dès le moment du *feger* ou crépuscule, avant le lever du soleil, jusqu'à son coucher, pendant les vingt-neuf ou trente jours du mois de Ramadan.

Ce jeûne oblige tous les hommes et les femmes, à l'exception des malades, des voyageurs, des femmes enceintes ou dans l'état d'impureté légale, des nourrices, des mineurs, des vieillards foibles, des personnes dont l'abstinence pourroit compromettre la santé, et des aliénés. Si on interrompt le jeûne par mégarde ou par distraction, par cause de maladie, de voyage ou pour un autre motif légitime, on est obligé de satisfaire à cette dette en jeûnant autant de jours dans un autre temps, à sa volonté; mais, si la transgression du jeûne d'un seul jour a été volontaire, sans cause légitime, alors on doit jeûner soixante et onze jours pour expier cette faute.

Depuis le coucher du soleil jusqu'à l'heure de la prière du matin, on peut manger, boire,

fumer et se divertir tant qu'on veut pendant la nuit; mais les personnes d'une conscience réglée emploient leur temps à réciter des prières chez elles ou dans les mosquées, à lire le Coran, à faire des œuvres de charité, à se réunir dans une société fraternelle et agréable, mais toujours circonspecte. Pendant ce temps les inimitiés cessent, les familles se réunissent, et les pauvres sont plus que jamais soulagés par des aumônes abondantes.

Les mosquées sont ouvertes et illuminées pendant la nuit tout le temps du Ramadan, et la foule entre et sort continuellement; les boutiques sont ouvertes et fréquentées par les deux sexes: les cafés sont aussi ouverts, mais ils ne sont fréquentés que par les hommes. On y conserve toujours le caractère de gravité qui distingue le musulman.

Comme pendant toute la journée on est sans manger et sans boire, on attend avec impatience l'heure du mogareb ou du coucher du soleil; au premier signal de *el mùdden* ou crieur public placé en haut du minaret, tout le monde se met en mouvement, et sur-le-champ on mange une espèce de bouillie de farine, avec du miel, du sucre, ou tout autre assaisonnement très nutritif: on fait ensuite la prière, et peu

après on dîne. Plusieurs mangent trois ou quatre fois pendant la nuit; pour moi, je ne prenois que du thé, et le matin, avant l'aurore, une bouillie ou un peu de couscoussou.

Le jeûne du Ramadan est à peine senti par l'homme riche; car il passe la journée à dormir, et la nuit remplace largement les privations du jour, en sorte qu'il ne fait que changer l'époque de ses jouissances journalières: mais c'est une pénitence bien forte pour l'homme du peuple, puisque, n'ayant d'autres moyens de subsistance que le travail du jour, il ne peut éluder la rigueur du précepte en changeant son train de vie. Ce jeûne du Ramadan est observé avec tant de ponctualité, qu'un musulman qui le romproit volontairement, sans cause légitime, et sur-tout en présence de témoins, seroit jugé digne de la peine de mort, comme infidèle.

Les mois arabes étant lunaires, et chaque mois commençant du moment qu'on découvre à la simple vue la nouvelle lune, les musulmans sont extrêmement attentifs à observer le ciel; ils ont pour cela un tact très fin et une vue extrêmement perçante, en sorte que nombre de fois ils m'indiquoient l'endroit où ils voyoient la nouvelle lune que je ne pouvois d'abord nullement apercevoir, et qu'à l'aide d'une lunette,

je découvrois ensuite exactement au point du ciel qu'ils m'avoient indiqué par comparaison avec un objet terrestre. La déclaration de deux témoins, qui attestent devant le kadi avoir vu la lune, suffit pour faire proclamer l'entrée du mois; et dans le cas où les nuages empêcheroient de la voir, l'accomplissement des trente jours du mois précédent donne lieu au nouveau mois.

Pour faciliter ces observations, je calculois d'avance les jours où les nouvelles lunes pourroient être vues, et je leur donnois cette espèce d'almanach : l'exactitude de mes pronostics m'avoit concilié toute leur confiance, et ils s'y conformoient sans scrupule pour commencer et finir le Ramadan, au point que le sultan voulut bien ordonner que cette cérémonie n'auroit lieu que d'après mon indication.

Le moment de commencer le Ramadan est annoncé à Fez par des coups de fusil tirés d'une hauteur voisine, et par le son lugubre des trompettes dont les crieurs publics sonnent du haut de toutes les tours des mosquées; le moment de la fin du même mois, ou le commencement de la Pâque, est également annoncé par des coups de fusil tirés sur les toits des maisons : malheur aux personnes qui aiment la tranquillité, et sur-

tout malheur aux malades! ils sont étourdis par le bruit des armes à feu, et par les cris de l'alégresse universelle. Malgré le caractère auguste que la religion imprime au mois du Ramadan, grand nombre de Maures du bas peuple deviennent presque frénétiques. Les uns se montent la tête par la fréquence des prières et par la lecture continuelle du Coran; les autres, par la lecture des livres ascétiques ou sacrés; d'autres enfin, par la foiblesse de leur estomac et par la tristesse qui en est la compagne inséparable; et tous sont émus par le son horrible et funèbre des trompettes qui sonnent du haut des minarets à différentes heures du jour et de la nuit: ce qui produit beaucoup de querelles parmi la populace.

La nuit du 27, il y a continuellement dans toutes les mosquées un ministre qui, sans livre, récite le Coran à haute voix; le peuple est debout à écouter. Ce récit est entremêlé de prières; la personne qui récite est successivement relevée par une autre, de manière que le Coran est entièrement récité au point du jour. Pendant cette nuit, on illumine les rues et les terrasses; la foule est immense, et les femmes vont par bandes de tous côtés pour visiter les mosquées, dans lesquelles une multitude innombrable

d'enfants de tout âge, de femmes, de saints imbécilles bons et méchants, font un tapage épouvantable: dans le même temps, on récite le Coran ou l'on fait des prières.

Toutes les nuits du Ramadan, avant l'aurore, il y a des hommes des mosquées qui courent les rues avec des massues énormes, avec lesquelles ils frappent à coups redoublés sur les portes des maisons, afin que les habitants se lèvent pour manger avant l'heure de la prière du matin.

Le pélerinage à la Mecque est le cinquième précepte divin. Tout musulman doit au moins une fois dans sa vie faire ce saint voyage personnellement, ou déléguer la commission à un pélerin, qui remplira pour lui, et en son nom, ce devoir sacré, dans le cas où il seroit légitimement empêché de le faire.

L'objet de ce voyage est de visiter la *Kaàba* ou la maison de Dieu, à la Mecque; les collines *Sàffa* et *Mèroua*, qui sont dans la même ville; et le mont *Aàrafat*, qui est à peu de distance de la ville sainte. L'époque de ces cérémonies, à la Mecque, a lieu tous les ans au mois *Dulhàja*. Beaucoup de pélerins profitent de la circonstance pour se rendre à Médine, afin de visiter le sépulcre du prophète; mais c'est un acte de dévotion qui n'est pas ordonné ni même

conseillé par la loi. Nous reviendrons sur cet objet dans un autre endroit.

L'année arabe, étant composée de douze mois lunaires, se trouve de onze jours plus courte que l'année solaire; et, par conséquent, le Ramadan et les Pâques font le tour de l'année solaire en trente et un ou trente-deux ans. Voici les noms des mois arabes :

Moharràm.	*Arjàb.*
Safàr.	*Schabàn.*
Ràbioul-àoual.	*Ramadàn.*
Ràbiou-tzèni.	*Schouàl.*
Djàd.	*Doulkàada.*
Joumeldà (ou *Joumà*).	*Doulhàja.*

Les jours de la semaine sont nommés ainsi qu'il suit :

Nahhàr el Hhàd,	jour premier.	Dimanche.
Nahhàr et Zenìn,	jour second.	Lundi.
Nahhàr telàta,	jour troisième.	Mardi.
Nahhàr l'Arbàa,	jour quatrième.	Mercredi.
Nahhàr el Hhamìz,	jour cinquième.	Jeudi.
Nahhàr Joumouà,	jour de l'assemblée.	Vendredi.
Nahhàr es Sebtz,	jour du samedi.	Samedi.

Les jours de jeûne et les fêtes dans l'année sont :

Les 1, 2, 3 et 10 de Moharram, pour le jeûne.

Il n'y a rien au mois Saffar.

Le 12 de Rabioul-aoual, on célèbre *El Mouloùd* ou la naissance du prophète; les fêtes durent jusqu'au 19 : c'est à cette époque que l'on circoncit ordinairement les enfants.

Il n'y a rien de particulier les trois mois suivants.

Le premier jeudi et le 27 du mois d'Arjab sont consacrés au jeûne.

Dans le mois de Schaban, on passe en prières la nuit du 15, et l'on jeûne le lendemain.

On jeûne tout le mois de Ramadan; on fait des prières pendant les nuits, et particulièrement dans celles du 27 et du 30, qui doivent être passées toutes entières à prier.

La Pâque appelée l'*Eïd seguìr* ou petite Pâque, est fixée au premier du mois de Schoual. C'est dans ce jour qu'on doit donner l'aumône pascale dont nous avons déjà parlé, et qu'on va faire la prière pascale à l'*Emsàlla*, dont nous parlerons bientôt. Après ce jour de Pâque, on jeûne pendant six jours, pris à volonté dans le courant du même mois.

Il n'y a rien dans le mois Doulkaada.

Dans celui de Doulhaja, les musulmans qui ne vont pas à la Mecque, jeûnent les neuf premiers jours. Le 10 du mois, commence la Pâque nommée l'*Eïd kibir* ou grande Pâque, qui dure trois jours, dans le premier desquels on va d'abord, le matin, faire la prière pascale à l'Emsalla; puis, rentré dans sa maison, on sacrifie un mouton en mémoire du sacrifice d'Abraham. C'est à cette époque qu'on fait les cérémonies du pélerinage de la Mecque.

Ces mois sont composés de vingt-neuf et de trente jours; l'année n'en a que trois cent cinquante-quatre; et, par conséquent, le terme des douze mois devance de onze ou de douze jours celui des douze mois solaires. Il résulte que le Ramadan comme les Pâques font le tour de l'année solaire, et ne se rencontrent à peu près dans le même point qu'au bout de trente et une à trente-deux années solaires, qui composent une année lunaire de plus. La présente année, qui est la 1218e de l'hégire, a commencé le 23 avril 1803 du Christ.

Le jeûne du Ramadan est le seul qui soit véritablement obligatoire par le précepte divin; les autres ne sont qu'une pratique religieuse imitative.

Les musulmans comptent dans l'année quatre

mois sacrés, pendant lesquels on ne doit ni faire la guerre, à moins de s'y trouver forcé, ni ôter la vie à un homme. Ces mois sont ceux de Moharram, d'Arjab, de Doulkaada et de Doulhaja.

Pour la prière pascale, il y a au-dehors des villes un endroit destiné à cette pratique, et nommé *El Emsàlla*, où tout le peuple se réunit, le matin du premier jour de chaque Pâque, avant le lever du soleil.

Comme le sultan étoit ici à la dernière Pâque, la fête fut magnifique. Des pachas, des kaïds et des grands scheiks, à la tête de nombreux corps de cavalerie, vinrent de toutes les provinces de l'empire pour féliciter le sultan, et restèrent la plupart campés hors de la ville.

A l'endroit de l'Emsalla on forma une enceinte de forme carrée, fermée de trois côtés par une toile de cinq ou six pieds de hauteur, et d'à peu près soixante pieds de long de chaque côté, avec une tribune en dedans pour le prédicateur. Nous étions près de six cents hommes dans cette enceinte; toute la population de Fez et les fidèles venus des provinces se tenoient en dehors: ils formoient une réunion de plus de deux cent cinquante mille personnes. A l'arrivée du sultan, la prière commença. Chaque fois que, pour les mouvements des ri-

chant que les hommes réunis en société puissent présenter, en rendant hommage au grand Dieu de la nature.

Il a déjà été observé que, parmi les musulmans, il ne se trouve point de prêtres proprement dits. Ceux qui desservent les mosquées, n'ont aucune marque distinctive qui puisse les faire reconnoître, ni aucun caractère qui les exempte des obligations de citoyen : ils ont des femmes; ils travaillent, et paient les impôts; en un mot, l'ordre de la prêtrise, qu'on voit dans les autres cultes former une classe à part dans l'état, et dont les individus sont regardés comme des médiateurs de l'homme auprès du maître suprême, n'existe point parmi les musulmans. Ici les hommes sont égaux devant le Créateur de toutes choses; les temples n'ont point de lieux réservés ni de places privilégiées. La vertu ou le vice sont les seuls moyens qui rapprochent ou qui éloignent l'homme de la Divinité.

Les employés des mosquées sont d'abord les *imàms*, qui dirigent la prière, prêchent les vendredis, et font quelquefois des lectures sacrées; et ensuite les *muddens*, qui appellent le peuple du haut des minarets, et qui aident les imams dans la direction des prières. Ces emplois n'im-

perpendiculairement devant eux avec la main droite; et, appuyés sur le pommeau de la selle, ils courboient le corps en avant en faisant une révérence et criant hautement tous à-la-fois : *Allàh iebàrk òmor Sìdina!* Dieu bénisse la vie de notre Seigneur! Puis ils se retiroient pour faire place à d'autres. Le chef de chaque troupe la devançoit un moment, et, s'approchant du sultan, le saluoit en particulier, se faisoit connoître, et donnoit le signal à sa troupe, pour approcher et pour se retirer.

A quelque distance du sultan étoient plusieurs compagnies de sa garde à cheval avec un nombre infini de bannières, une bande de tambours rauques et de musettes d'un son très discordant. Près du sultan marchoient ses grands officiers et quelques valets à pied; deux de ces derniers se tenoient toujours aux côtés de son cheval avec un mouchoir de soie à la main, pour écarter et chasser les mouches.

La simplicité de cette fête, la bonne foi d'un peuple immense, son recueillement et sa ferveur pendant la prière, et la grandeur du temple, qui a l'immensité de l'espace pour voûte, et pour candélabre l'astre générateur des mondes, forment le tableau le plus imposant et le plus tou-

d'un Dieu unique, la pureté, la prière, la charité, et la mortification par le jeûne et le pélerinage, sont les caractères essentiels de cette religion; caractères qui la rendront respectable, chez toutes les nations et dans tous les âges, aux yeux des philosophes qui la connoîtront par d'autres rapports que ceux faits par des romanciers ou des voyageurs peu instruits.

La croyance dans les missions de Noé, d'Abraham, de Moïse, de Jésus-Christ, et des autres anciens prophètes, est un article indispensable pour l'introduction à l'islam; en sorte qu'un Juif ne peut pas être admis au corps des fidèles, sans qu'au préalable il n'ait fait preuve de sa croyance dans la mission de Jésus-Christ, reconnu comme l'*esprit de Dieu* (*Rouh Oullàh*) et fils d'une vierge: ce qui est attesté par le Coran.

Les musulmans pensent que les évangiles qui sont entre les mains des chrétiens ont été viciés et corrompus par des interpolations. Ils nient la mort de Jésus-Christ, qui, selon le Coran, monta vivant au ciel sans subir le supplice de la croix; ils n'admettent pas le dogme de la Trinité, et par conséquent l'union hypostatique de la seconde personne en Jésus-Christ et dans l'eucharistie: dogmes qu'ils considèrent comme

une pure idolâtrie. Le culte des images leur fait horreur; ils regardent la confession et les indulgences comme des moyens de spéculation.

Malheureusement on a aussi introduit dans l'islamisme des superstitions que le philosophe musulman déplore. Les cérémonies extérieures du culte l'ont emporté sur le fond de la religion, au point que, pourvu qu'un musulman fasse journellement le nombre de prostrations ou de rikats exigé par la loi, peu importe sa morale, il sera appelé bon musulman; il sera même élevé à la dignité de saint, s'il excède le nombre de prières et de jeûnes fixés par la religion, quoique sa conduite soit celle d'un homme pervers, comme j'en ai connu quelques-uns.

La vénération qu'on porte aux sépulcres des saints, a un résultat utile, lorsque ces chapelles servent d'asile à l'innocence contre les attentats du despotisme; la vénération qu'on a pour les imbécilles protége leur existence malheureuse; mais l'asile des chapelles conserve aussi un grand nombre de criminels qui devroient disparoître de la société, et le respect pour les imbécilles donne lieu à mille attentats contre la morale publique. Les saphis ou talismans, les reliques, les chapelets, les diseurs de prières pour les malades,

pour les choses perdues, etc. etc. sont autant d'escroqueries pieuses qui ternissent l'éclat du déisme pur de Mouhhammed. Au surplus, quel est le culte sur la terre qui n'ait pas été altéré par la cupidité des charlatans ou par la sotte timidité du peuple? Heureusement que dans ce pays on ne voit pas de troupeaux monastiques, c'est-à-dire, ces derviches qu'on rencontre dans toute la Turquie.

CHAPITRE XI.

Schérifs de Muley Edris. — Affaire des pendules. — Entrée du sultan à Fez. — Message du sultan. — Interrogatoire du chef des astrologues. — Partie de plaisir. — Intrigues de l'astrologue. — Triomphe d'Ali Bey. — Achat d'une négresse. — Almanach. — Départ du sultan. — Éclipses.

On a vu que la cendre de *Muley Edris*, fondateur de cet empire, est vénérée dans son sanctuaire à Fez, où sont aussi établis ses descendants, qui sont encore regardés comme la famille la plus illustre du pays, sous le nom de *schérifs de Muley Edris*. Le chef de cette famille prend le titre de *el Emkàddem* ou *l'Ancien*. L'emkàddem actuel est un vieillard vénérable, nommé *Hadj Edris:* il a l'administration des fonds, qui sont placés dans des coffres à côté du sépulcre du saint, ainsi que des aumônes en grains, des bestiaux ou autres effets qu'à titre de tribut les habitants mettent à sa disposition; lui-même en fait la distribution parmi les schérifs de la tribu, qui la plupart se soutiennent de ces fonds,

quoiqu'il y en ait de très-riches par les biens-immeubles qu'ils possèdent, ou par le grand commerce qu'ils font, ainsi que l'emkàddem. La vénération des habitants pour Muley Edris est si grande, que dans toutes les situations de la vie, et même par un mouvement spontané, au lieu d'invoquer le Tout-Puissant, ils invoquent *Muley Edris.*

En venant de Mequinez à Fez, je fus devancé par un officier du sultan qui apporta un ordre de ce monarque à Hadj Edris, pour me faire préparer un logement, m'assister et me servir en tout ce que je pourrois desirer. En conséquence, je fus logé chez lui à mon arrivée à Fez; mais comme il est tellement vieux, qu'il peut à peine marcher, il est hors d'état de pouvoir gérer par lui-même; c'est son fils aîné, nommé aussi *Hadj Edris Ràmi* (1), qui se chargea exclusivement de toutes mes affaires; c'est pour cela que, toutes les fois que je parlerai de Hadj Edris, il faut l'entendre du fils, à moins que je ne désigne expressément le père. Tous deux, avec leurs familles respectives,

(1) C'est le même personnage qu'on a vu à Paris en 1808, ambassadeur extraordinaire de l'empereur de Maroc.
(*Note de l'Editeur.*)

habitent une même maison. Hadj Edris Ràmi est de mon âge; son caractère estimable, la droiture de ses principes et sa fidélité qui ne s'est jamais démentie, en ont fait mon meilleur ami; puisse-t-il être aussi heureux que je le desire, et puissent ses années être aussi nombreuses que ses vertus!

Le lendemain de mon arrivée à Fez, je reçus la visite des principaux schérifs de la tribu d'Edris et de plusieurs autres de la ville. Dans ces visites, les demandes étoient infinies, les observations innombrables, ainsi que les informations et enquêtes faites à mes domestiques par tous les moyens imaginables : on leur faisoit subir de véritables interrogatoires relativement à ma personne; mais ces importuns questionneurs furent si satisfaits des réponses de mes gens, qu'avant de terminer le second jour ils m'avoient baisé cent fois la barbe, et les plus notables me demandèrent la grace de vouloir bien les compter au nombre de mes amis.

Les Edris enchantés de leur hôte pensoient me retenir long-temps chez eux, et ne cessoient de faire leur possible afin de rendre mon séjour agréable; mais comme je ne me trouve bien que chez moi, ils se virent forcés de me chercher une maison; et peu de jours après je m'établis

dans une qu'ils m'avoient fait préparer, et qui étoit fort belle. Le prince Muley Abdsulem étoit à Fez, et le lendemain de mon installation chez moi, je fus lui rendre ma visite. Cet auguste et respectable aveugle me fit mille caresses, et me pria, à plusieurs reprises, d'aller le voir tous les jours ; je lui en fis la promesse, que j'ai presque toujours remplie.

Le despotisme qui pèse depuis si long-temps sur cet empire, a mis les habitants dans l'habitude de cacher leur argent, et d'adopter dans leurs habits, comme dans leur ménage, tout ce qu'il faut pour le dissimuler, en sorte que personne n'ose faire paroître la plus légère marque de luxe, quelle que soit d'ailleurs sa richesse, excepté les parents proches du sultan et les schérifs Edrissi, qui jouissent de plus de liberté, et qui, en conséquence, ne craignent pas de s'habiller et de se loger plus décemment. Mes amis voyoient en moi un système contraire à celui du pays, puisque, accoutumé au luxe oriental, il ne me plaisoit nullement de me réduire à cette mesquinerie si en usage à Fez. Ils trembloient pour moi, et me faisoient part de leurs craintes à cet égard; mais, bien loin de vouloir me corriger, je ne me relâchai en rien de mes habitudes : mes amis finirent par s'y accoutumer,

et quelques-uns même commencèrent à m'imiter. Mon cercle augmentoit journellement : les pachas, les schérifs et les savants ou docteurs, s'honoroient d'en faire partie.

Peu de jours après mon arrivée, on me mena dans la mosquée de Muley Edris, et dans une belle habitation attenante, où je vis un bel assortiment de pendules : je fus prévenu que le sultan avoit ordonné qu'on me préparât cette habitation, afin que je pusse y aller pour lire ou pour étudier, et que les docteurs devoient y monter tous les jours pour conférer avec moi.

Il ne me convenoit nullement de m'assujettir à aucune contrainte : aussi, après avoir témoigné toute ma reconnoissance pour les bontés du sultan, et accepté l'habitation, j'ordonnai de suite à mes gens d'y apporter des tapis, des coussins, un sopha et tout ce qu'il falloit pour ma commodité; et, après avoir dit que j'y viendrois quelquefois lire, je déclarai franchement que *ce ne seroit pas tous les jours.* Ce langage les étonna.

Dans l'espace de dix jours, je n'y vins que deux fois : plusieurs docteurs s'y rendirent; nos séances se passèrent en compliments de part et d'autre, et en conversations indifférentes.

Sur ces entrefaites on reçut la nouvelle que

le sultan arriveroit incessamment à Fez. Alors Hadj Edris m'annonça que, deux jours après mon arrivée, son père avoit reçu un ordre du sultan, par lequel il le prévenoit que je devois soigner la marche des pendules de Muley Edris, et leur donner l'heure pour les prières canoniques; que pour cela il m'assignoit un revenu sur les fonds de la mosquée. Je sautai comme un chevreau, en entendant la teneur d'un ordre pareil. Je déclamai contre l'injuste prétention de vouloir m'imposer des obligations, quand je ne demandois rien à personne; je me fâchai, je jurai que je ne mettrois plus les pieds dans la salle, et que, si l'on ne me donnoit satisfaction, je ne rentrerois plus chez Muley Edris. Le bon Hadj Edris étouffoit; il m'assura que lui, et tous ceux à qui l'on avoit confié cette affaire, avoient jugé de la même manière que moi; que c'étoit pour cela qu'on n'avoit pas voulu m'en parler; mais qu'à présent ils se voyoient forcés de le faire à cause de la prochaine arrivée du sultan, et pour ne pas s'exposer à un désagrément pour n'avoir pas mis l'ordre à exécution. En même temps, lui et les autres amis firent leur possible pour me calmer; ils me prioient d'adoucir au moins la chose en allant quelquefois chez Muley Edris; mais je n'écoutai personne, je mon-

tai à cheval et je partis comme un éclair pour me rendre chez Muley Abdsulem.

Je rendis à ce respectable ami ma plainte amère, en lui faisant remarquer que c'étoit me dégrader aux yeux du public, et que cela me portoit à croire que j'avois bien peu mérité la considération du sultan, auquel je le priai de transmettre l'expression de mes sentiments sur cet objet. Muley Abdsulem me donna toute la satisfaction possible : il m'assura que c'étoit un mal-entendu, et que s'il eût eu connoissance de l'affaire, il n'auroit jamais permis qu'on m'en eût parlé; que je devois me regarder comme son fils, et comme fils du sultan Muley Soliman, et que par conséquent je serois toujours le maître de faire tout ce qui me plairoit, sans que personne dût ou pût s'en mêler, et qu'il ne souffriroit pas qu'on me causât le plus léger désagrément.....

Pendant trois jours de suite ce bon prince se plut à me donner des satisfactions sur cette affaire; je vis évidemment à ce sujet la haute opinion que le sultan et lui avoient conçue de moi, et que l'ordre relatif aux pendules étoit parti de quelque ministre ambitieux qui avoit eu sans doute intérêt à me dégrader aux yeux de tout le monde; mais, au lieu de m'humi-

lier, cette affaire éleva mon crédit. Mes amis célébrèrent ce triomphe comme une chose inouïe; mon nom devint célèbre; je déployai tout l'appareil qui appartenoit à mon rang : il n'y eut personne, tant soit peu recommandable à Fez, qui ne s'empressât de venir me visiter, et ma maison étoit pleine de monde du matin au soir.

Peu de jours après on annonça la prochaine arrivée du sultan. Je sortis accompagné de quelques domestiques et de plusieurs principaux de la ville, tous à cheval, pour aller à sa rencontre jusqu'à une distance considérable. Sitôt que nous l'aperçûmes, nous lui fîmes nos saluts, auxquels il répondit affectueusement, et nous mêlant avec les seigneurs de sa suite, nous l'accompagnâmes au palais. Le sultan entra chez lui; sa suite et la troupe se retirèrent avec le peuple, chacun de son côté.

La suite du sultan étoit composée d'un peloton de quinze à vingt hommes à cheval : à cent pas en arrière venoit le sultan, monté sur un mulet, ayant à son côté l'officier porte-parasol sur une monture pareille. Le parasol est à Maroc le signe distinctif du souverain : personne que lui, ses fils et ses frères, ne peut en faire usage; j'ai cependant eu l'inestimable honneur de l'obte-

nir. Huit ou dix domestiques marchoient auprès du sultan; le ministre Salaoui suivoit avec un domestique à pied, et la marche étoit fermée par quelques employés et un millier de soldats blancs et nègres à cheval, avec de longs fusils à la main, formant une espèce de ligne de bataille qui, sur son centre, avoit dix ou douze hommes de fond et plus, et dont les extrémités se terminoient en pointe par un seul cavalier; mais sans aucun ordre de rangs, de files ou de distances. Au centre de la ligne étoit un front de treize grands drapeaux, d'une seule couleur chacun, les uns rouges, les autres verts, jaunes ou blancs. Ce rang de bannières sert de point de vue à la troupe pour marcher, pour faire halte, ou pour changer de front; tous ces mouvements se font tumultueusement et en désordre. Quatre ou six tambours rauques, avec quelques mauvaises musettes, marchent auprès des drapeaux: cette espèce de musique ne se fit entendre, qu'après que le sultan fut rentré chez lui.

Le même jour j'allai voir Muley Abdsulem, et je lui demandai conseil sur les moyens à employer pour être présenté au sultan. Il me répondit qu'il s'en occuperoit incessamment.

Muley Abdsulem alla sur-le-champ au palais, et, à son retour, il m'annonça que le sultan

me recevroit tous les vendredis, et que, s'il ne me demandoit pas tous les jours, c'est qu'il ne vouloit ni me déranger ni me priver de ma liberté; enfin, qu'il m'enverroit un de ses savants qui seroit chargé de m'accompagner au palais.

En effet, le lendemain, dans le moment que j'avois chez moi un cercle composé d'une vingtaine de personnes, on m'annonça un message du sultan; je fis entrer l'envoyé, qui étoit le premier astronome et le premier astrologue de la cour : il se présenta avec les marques du plus grand respect, et, me plaçant sur les mains un hhaïk magnifique de la part du sultan, il m'annonça que lui *Sidi Ginnàn* avoit l'honneur d'être choisi par sa majesté pour m'accompagner au palais tous les vendredis.

Après avoir baisé le hhaïk, et l'avoir mis sur ma tête, selon l'usage, je le laissai sur mon coussin, et je reçus les compliments de tous les assistants.

On servit le thé, et, après une demi-heure de conversation, Sidi Ginnan me demanda s'il ne pourroit me dire un mot en particulier. Je le conduisis dans une autre salle avec un écrivain ou secrétaire qu'il avoit amené avec lui. Aussitôt que nous fûmes assis, il commença à me faire différentes questions. Il me demanda

mon nom, mon âge, ma patrie, le lieu de mes études; puis il me pria de lui résoudre différents problêmes astronomiques, tels que la longitude et la déclinaison du soleil du même jour, sa révolution périodique, la précession des équinoxes, la longitude et la latitude de ma patrie, celles de mon logement à Londres, etc. Une pareille conversation étoit loin de pouvoir me plaire, parceque j'en ignorois le but. Je fis mes réponses avec un peu de sévérité; ce qui n'empêcha pas le secrétaire de les transcrire. J'y ajoutai les prédictions des deux prochaines éclipses de soleil et de lune, dont le scribe nota les dates et les heures. Ensuite de quoi je les congédiai, en faisant à chacun un présent.

Pendant le temps que dura cette espèce d'interrogatoire, Hadj Edris ne cessoit d'aller et venir d'une salle à l'autre avec la plus vive inquiétude; et, lorsqu'après avoir congédié mon astrologue, je rentrai dans le salon où se tenoit la société, j'y trouvois tous mes amis divisés en groupes de quatre personnes, et faisant des prières pour moi. Je fus touché de l'intérêt que me portoient ces braves gens; le bon Hadj Edris se tranquillisa, et tous me firent les plus affectueux compliments.

Nous fîmes le lendemain une partie d'amu-

sement à la campagne dans un jardin de Hadj Edris: mais n'étant que des hommes, et ne pouvant nous livrer à aucun jeu, pas même à la danse et à la musique, amusements incompatibles avec la gravité de notre caractère; ne pouvant pas non plus faire usage des liqueurs prohibées par la loi; n'ayant pas, la plupart d'entre nous, cultivé les sciences assez pour pouvoir en faire le sujet de nos entretiens; réduits à l'impossibilité de nous occuper des nouvelles politiques par le défaut absolu de correspondances, de courriers et de papiers publics: à quoi passer le temps?... A manger cinq ou six fois par jour, comme des Héliogabales; à boire du thé, la plus grande partie de la journée; à faire des prières en commun; à jouer comme des enfants; à nommer parmi nous des pachas, des califes, des kaïds, qui prenoient le commandement pour gouverner le reste de la société à chaque repas, à chaque thé et à chaque promenade.

L'unique jeu qui présente un peu d'intérêt, est celui qui consiste à mettre une douzaine de tasses renversées sur un grand plat. La compagnie se divise en deux bandes; l'une met une bague ou une pièce de monnoie sous une tasse, et l'autre bande doit trouver l'objet caché dans

la première tasse ou dans la dernière qu'elle levera. Si elle ne la trouve que dans une des tasses intermédiaires, celui qui a levé la tasse est puni par un coup que chaque personne de la bande opposée lui applique sur la main avec un mouchoir noué; mais, si la bague est trouvée dans la première ou dans la dernière tasse levée, alors chaque bande change de rôle.

Ce jeu est assez intéressant, et amuse par les disputes qui s'élèvent parmi les personnes de la bande qui doit lever les tasses, et l'opposition des foibles et des forts ne laisse pas de produire quelques bons tableaux. A peine un des chercheurs avance-t-il la main pour lever une tasse, que ses camarades se jettent sur lui pour le retenir, le baisent, et le prient au nom de Dieu de ne pas la toucher. Un autre découvre tout d'un coup quatre ou six tasses, les croyant libres, et reste pétrifié en voyant la bague fatale. Comme le secret de la tasse qui cache la bague, est connu par tous ceux d'une bande, les individus de la bande opposée cherchent à le deviner sur leurs visages; et tous se trompent par de fausses apparences. Voilà les amusemens qui nous occupèrent pendant trois jours et deux nuits que nous passâmes dans ce jardin.

Le dernier étoit un jeudi; et, comme j'avois annoncé au sultan que ce jour-là on verroit la nouvelle lune, si les nuages ne la cachoient pas, le sultan fit en conséquence proclamer le commencement du Ramadan pour le vendredi, quoique la lune fût constamment cachée.

En vertu de la disposition du sultan, ce vendredi Sidi Ginnan vint me prendre pour me conduire au palais. Je montai à cheval, et nous nous rendîmes à la mosquée du palais, où, après m'avoir fait asseoir, il me laissa seul. Une heure après, le sultan vint dans la tribune, où il récite ordinairement la prière des vendredis sans être vu du peuple. Aussitôt après la prière publique, le sultan s'en alla, sans que je pusse le voir.

A peine étoit-il sorti, que Sidi Ginnan ouvrit la porte de la tribune, m'appela, me fit entrer; et, après avoir fermé la porte, il me fit beaucoup de caresses, me montra l'endroit où le sultan avoit coutume de faire sa prière, et m'assura *qu'il lui avoit tout dit; qu'il lui avoit fait part de mon annonce des éclipses; que le sultan lui avoit répondu qu'il étoit satisfait, et qu'il ordonnoit de me conduire tous les vendredis à la mosquée, comme il l'avoit fait ce jour-là.*

Je reconnus sur-le-champ que cet homme étoit de mauvaise foi; aussi je lui répondis sèchement:

Fort bien; mais il m'est égal de venir ici pour ma prière, ou d'aller la faire dans une autre mosquée. Mon homme, embarrassé, cherchoit à déguiser son intrigue. Il me conduisit dans la rue par une porte intérieure du palais, me disant avec mystère: *Nous sortons de ce côté, parceque, comme tout le monde sait que le sultan vous a mandé, on s'apercevra plutôt des marques de distinction qu'il vous accorde.* Indigné du manége de cet homme, je répliquai avec aigreur: *Il m'est indifférent de sortir par ici ou par toute autre porte;* et, montant aussitôt sur mon cheval, je partis avec mes domestiques. Il sauta aussi sur sa mule, et, courant pour m'atteindre, il vint se mettre à mes côtés, et me demanda si je voulois faire un tour de promenade: je le refusai durement. Il me suivit jusque chez moi, et se retira.

Des amis qui m'attendoient, me voyant rentrer comme un furieux, s'empressèrent de me demander si j'avois vu le sultan. Je leur contai mon aventure; ils en demeurèrent pétrifiés d'étonnement.

Je connoissois la force de mon influence comme aussi les motifs de la conduite de Sidi Ginnan, et le besoin de frapper un coup qui fît son effet dans le public. Je pris donc immédiatement la

plume, et j'écrivis un mémoire divisé en douze articles. Je démontrai géométriquement l'injustice de cette espèce de mépris, puisque je n'avois rien demandé, et que le sultan, au contraire, ne m'avoit mandé chez lui que pour me dédaigner. Le dernier article se terminoit ainsi : *C'est pourquoi je pars pour Alger.* J'annonçai à mes amis que j'allois partir de suite. Je priai Hadj Edris de faire sur-le-champ les dispositions pour mon départ, et je chargeai une personne de la société de porter ma lettre à Muley Abdsulem.

Après avoir entendu la lecture de ce que j'écrivois, et sur-tout en voyant ma résolution, mes amis tremblèrent, et firent tout ce qui leur étoit possible pour me retenir; mais je n'écoutai personne, jusqu'à l'observation qui me fut faite qu'un musulman ne doit pas voyager pendant le Ramadan sans un besoin extrême. J'entendis alors raison, et je consentis de passer le Ramadan à Fez, mais en déclarant que je partirois immédiatement après.

Le surlendemain, Muley Abdsulem me fit prier d'aller le voir. Je me rendis à son invitation. Il me dit « qu'il avoit été au palais, et qu'il « avoit parlé de mon affaire au sultan; que ce- « lui-ci étoit extrêmement courroucé contre « Ginnan; *qu'il voyoit bien que cet homme*

« *avoit un mauvais cœur;* que le sultan, lors-
« qu'il avoit donné l'ordre de me conduire tous
« les vendredis au palais, n'entendoit pas que
« je fusse laissé à la mosquée, mais que je fusse
« introduit dans le palais, afin de le voir et de
« lui parler; que c'étoit ainsi qu'on devoit le
« faire tous les vendredis; qu'il pourroit bien
« arriver que Ginnan *et quelques autres* eussent
« lieu de se repentir... » Il termina en disant qu'il alloit donner des ordres pour faire arrêter ce misérable. Je pris aussitôt la parole pour intercéder en sa faveur, déclarant que je me trouvois satisfait, et je priai avec les plus grandes instances que l'affaire n'eût pas de suite.

Mes amis célébrèrent mon triomphe; mais peu après, l'un d'eux revint fort triste, et me dit: Vous avez commis une faute par trop de bonté. — Quelle est cette faute? — Vous avez communiqué au traître Ginnan les jours et les heures auxquels les éclipses du soleil et de la lune doivent avoir lieu; eh bien, non content de ne rien dire de vous et des obligations qu'il vous doit à cet égard, il a remis votre travail au sultan, et s'en est fait passer pour l'auteur. — Je repartis sur-le-champ: Ah! le pauvre homme! il me fait pitié. — Mais pourquoi? — Parceque ni lui ni personne à Fez ne connoît ni les jours ni les

heures des prochaines éclipses, excepté moi. — Comment, ne lui avez-vous pas tout dit? et il l'a écrit. — Non, dès le premier moment j'ai connu l'homme à qui j'avois à faire; et, quant à la partie astronomique, je ne lui ai dit la vérité en rien, et par conséquent il a donné de faux pronostics.... A ce mot, tous s'élancent vers moi, me baisent les mains, m'embrassent, m'élèvent sur leurs bras et me proclament homme supérieur à tous les hommes.

Le vendredi suivant Sidi Ginnan, feignant d'ignorer tout ce qui s'étoit passé, vint me prendre pour me conduire au palais. Je le fis attendre pendant plus d'une demi-heure, et, montant à cheval, je lui ordonnai de me suivre. Nous entrâmes dans une chapelle intérieure du palais, où se rendit aussitôt un fils du sultan, pour me faire compagnie, et peu de minutes après le sultan me fit appeler.

J'allai, selon l'usage, accompagné de deux officiers; ils me présentèrent au sultan, qui étoit dans la maisonnette de bois de la troisième cour. Aussitôt que je fus entré, il m'invita à m'asseoir sur un petit matelas. Au nombre des questions qu'il me fit, il me demanda si le pays me plaisoit, si le climat ne m'étoit pas contraire; puis, m'appelant *son fils*, et me donnant plusieurs

surnoms fort honorables, il me répéta à diverses reprises *qu'il étoit mon père*. Je voulus lui baiser la main; il la tourna et m'en présenta la paume à baiser, comme à ses propres enfants. *S'étant dépouillé de son bournous, il m'en revêtit lui-même*, en me répétant que toutes les fois que je le voudrois, je pourrois venir le voir; qu'il ne me fixoit aucune époque, parcequ'il ne vouloit pas me causer la plus légère incommodité. Il y avoit assez de temps que nous conversions, lorsque le sultan me demanda l'heure: je regardai ma montre et lui répondis que c'étoit celle de la prière. Après m'avoir encore répété plus de cent fois que j'étois son fils, il se leva, et nous nous rendîmes à la mosquée.

Cette séance eut lieu en présence de beaucoup de personnes, et, entre autres, du muphti ou principal imam du sultan. Ce personnage, me prenant par la main, me conduisit dans la mosquée, qui étoit pleine de monde, et ne la quitta que lorsque je fus assis. Cette entrée dans la mosquée, avec ma suite, et sur-tout revêtu du bournous du sultan sur mon bournous ordinaire, attira sur moi les regards de toute l'assemblée. Je sortis à l'issue de la prière; tous ceux qui étoient à ma portée, me baisoient l'épaule ou l'extrémité de ma robe. Je demandai

où étoit Ginnan; le muphti me répondit, en faisant un geste de mépris: *Laissez ce misérable, auquel on ne doit plus s'intéresser.* Je fis des aumônes à la porte de la mosquée, selon ma coutume, et aussitôt on demanda des bénédictions pour Muley Soliman et pour moi. Je montai de suite à cheval, et me rendis chez moi complètement satisfait, puisque la réparation de mon injure avoit été publique, et sur-tout si éclatante. Je reçus des compliments de tout le monde. Il ne fut plus question de mon départ pour Alger, et je continuai à fréquenter le sultan, et à faire la prière avec lui à la tribune.

Un musulman qui n'a pas de femmes est généralement mal regardé. Je n'avois nullement pensé à cet article, parceque, dévoué aux jouissances de l'esprit, j'oublie celles du corps. Mes amis m'en parlèrent à tant de reprises différentes, qu'il me fallut enfin céder. Sachant que je ne voulois me marier qu'après avoir fait mon pélerinage à la maison de Dieu, on me présenta une jeune négresse esclave: je l'admis sans la regarder. Les femmes de Hadj Edris l'ayant reconnue en qualité de ma concubine, la baignèrent, la purifièrent, la parfumèrent pendant quelques jours; on lui fit ensuite son trousseau, puis on l'amena chez moi. Malgré ses habille-

ments, ses parfums et sa purification, elle n'en resta pas moins confinée dans une habitation écartée où elle fut bien servie et sur-tout bien traitée; mais je ne sais par quel motif je n'ai pu parvenir à vaincre ma répugnance pour une négresse à grosses lèvres et au nez épaté: aussi la pauvre femme a été sans doute bien trompée dans son attente.

J'avois promis à Muley Abdsulem un calendrier pour les quatre mois qui terminoient l'année arabe. Je le fis, en indiquant la correspondance des dates avec l'année solaire, les jours de la semaine, du mois et de la lune; la longitude et la déclinaison du soleil au moment de midi à Fez, l'heure de son lever et de son coucher au même endroit; l'heure du passage de la lune au méridien, la différence du temps moyen au temps vrai, les phases et autres points lunaires, et les plus remarquables phénomènes des autres planètes.

Comme c'étoit précisément dans cette époque que les deux éclipses de soleil et de lune devoient avoir lieu, l'almanach devint bien plus intéressant, par le pronostic de ces phénomènes que je décrivis entièrement; j'y ajoutai les figures qu'ils devoient présenter. Je mis encore à la fin deux autres dessins qui montroient, l'un

la grandeur des planètes relativement au soleil, l'autre le système solaire avec toutes les nouvelles découvertes. Quand je présentai cet almanach, Muley Abdsulem et le sultan en furent tellement étonnés, qu'ils prédirent la ruine de tous ceux qui, à Fez, jouoient le rôle de savants sans rien savoir.

Les jours et les circonstances des éclipses une fois publiés, la ville en eut connoissance en très peu de temps; et comme chacun ajoutoit quelque chose à la nouvelle, on fit courir mille sottises : les astrologues s'avisèrent de prédire des malheurs qui, selon eux, devoient commencer par trois jours continus d'épaisses ténèbres. On ne peut se figurer les peines que je me donnai pour parvenir à détruire l'impression de ces ridicules prédictions.

Le Ramadan fini, la Pâque fut célébrée à la manière accoutumée; et, peu de temps après, le sultan partit pour Maroc, en m'invitant à le suivre : je lui en fis la promesse.

L'éclipse de lune fut peu remarquée du peuple, par la raison que le ciel fut couvert de nuages, et qu'il tomba un peu de pluie : mais, grand Dieu ! quel vacarme affreux causa l'éclipse de soleil ! Le ciel étoit parfaitement découvert; c'étoit au milieu du jour : le soleil

s'obscurcit presque entièrement, et à peine resta-t-il un demi-doigt du disque à découvert. Les habitants couroient les rues en poussant des cris comme des insensés; les toits et les terrasses étoient couverts de monde; enfin mon logement étoit si plein, qu'il étoit impossible d'y faire un pas depuis la porte jusqu'à l'endroit le plus élevé.

L'éclipse finit un peu après midi. J'étois à dîner, lorsqu'on me prévint que le fils du kadi desiroit instamment me parler: l'ayant fait introduire, il me dit, les larmes aux yeux, et du ton le plus piteux, que la maladie de son père, qui étoit perclus, l'empêchant de sortir, il venoit de sa part me prier, puisque le bon Dieu les avoit fait sortir heureusement de l'éclipse (1), d'avoir la bonté de lui dire *s'il restoit quelque autre chose à redouter*. Je rassurai du mieux qu'il me fut possible l'esprit de cet homme sur ses terreurs, et je le renvoyai satisfait.

Il est impossible d'arracher de l'esprit de ces gens l'idée que celui qui sait faire une observation ou un calcul astronomique, doit être aussi

---

(1) Une éclipse par elle-même est communément regardée dans ce pays comme un grand malheur.

(*Note de l'Editeur.*)

astrologue, connoître l'histoire de chacun, et débiter la bonne aventure. Je trouvois tous les jours des personnes qui me prioient de leur faire découvrir des choses perdues ou volées; d'autres qui, atteints de quelque maladie, venoient me conjurer de leur rendre la santé; d'autres se contentoient de me demander une prière pour eux, et d'autres enfin ne vouloient qu'un *flous* ou petite monnoie, pour le conserver comme un don précieux de ma part. Telle est l'ignorance de ces gens, que je cherchois à instruire et à guérir de leur simplicité par tous les moyens.

Je fixai mon départ pour Maroc. Mes amis firent leur possible pour me retenir; les prières, les offres, les cabales, les intrigues, tout fut mis en œuvre : mais enfin je donnai mes ordres; je fis mes adieux, et me mis en devoir d'effectuer la promesse que j'avois faite au sultan.

CHAPITRE XII.

Départ de Fez. — Voyage à Rabat. — Description de cette ville.

Tout préparé pour le voyage, et ma caravane déjà hors de la ville, je sortis de chez moi à pied le lundi 27 février 1804, accompagné des principaux schérifs et du vénérable Emkaddem Hadj Edris; et, traversant la foule qui m'entouroit et qui remplissoit les cours de ma maison et les rues, nous nous rendîmes dans la mosquée de Muley Edris, où, après avoir récité la prière, nous nous séparâmes, les larmes aux yeux. Je montai à cheval devant la porte de la mosquée, suivi seulement de deux domestiques, de deux soldats à cheval, et d'un domestique à pied. Je traversai d'abord lentement la foule, qui étoit immense: ce qui donna le temps aux schérifs et autres personnages considérables, de monter à cheval et de se réunir à moi successivement. Ce cortége m'accompagna jusqu'à une lieue de distance, où j'exigeai absolument qu'ils se retirassent: ce

qu'ils firent après de nouvelles prières, de nouveaux embrassements et de nouvelles larmes.

Je sortis de Fez à une heure après midi, par le chemin de Mequinez, que je laissai pour me diriger à l'ouest, en me rapprochant des montagnes. A trois heures j'arrivai devant quelques lacs salés, dont on tire une assez grande quantité de sel. Des bandes innombrables de canards sauvages s'y faisoient remarquer, particulièrement sur les bords. Laissant ces lagunes sur la gauche, et suivant toujours la même direction, à quatre heures et demie on fit halte sur une hauteur, à côté d'un grand douar nommé *Elmogàfra*.

Le pays offre de grandes plaines au sud, terminées par des montagnes fort éloignées : on voit au nord le pied des petites montagnes que nous suivions.

Le terrain est une terre végétale mêlée d'une assez grande quantité de sable. La végétation se trouvoit si peu avancée, que les plantes avoient à peine deux pouces de hauteur, et qu'on n'y voyoit encore aucune floraison.

Le temps fut entièrement couvert; il y eut même quelques gouttes de pluie. A cinq heures et demie, le thermomètre marquoit 12° de

Réaumur, et l'hygromètre 64°. Le vent souffla foiblement de l'ouest.

Au moment de dresser nos tentes, nous fûmes visités par un saint imbécille.

♂ 28.

Il tomba à deux heures du matin une forte pluie.

Je fis mettre en marche à neuf heures et demie du matin. La direction changeoit à chaque instant, à cause des montagnes; mais elle étoit en général sur l'O. N. O. A midi et demi nous arrivâmes sur la rive droite de la rivière *Emkès,* qui est assez considérable, et qui va au nord. De l'autre côté, les montagnes serrent davantage le chemin; et, suivant en général la même direction, je fis faire halte à cinq heures et un quart.

Le pays que nous venions de parcourir, étoit couvert de montagnes basses : ce ne fut que vers les trois heures et demie du soir que j'aperçus sur la droite une montagne haute et escarpée à peu de distance du chemin. D'après le rapport qui me fut fait, elle est d'une grande extension, et habitée par l'indomptable

tribu des *Beni-Omàr*, qui n'est presque pas soumise au sultan.

Jusqu'à la rivière, le terrain présente une terre végétale très sablonneuse, et alors stérile par le manque de pluie. De l'autre côté de la rivière, je la trouvai un peu plus mêlée d'argile : aussi la végétation étoit plus avancée ; les semailles étoient très belles, et les prairies superbes. Je commençai à voir des fleurs, surtout beaucoup de radiées et de très belles renoncules.

Il est à remarquer que plusieurs de ces montagnes ne sont formées que de cailloux roulés ou d'amandes calcaires amoncelées, dont les plus grosses ont de quatre à six pouces de diamètre, le tout recouvert d'une mince couche de terre végétale argileuse.

Le temps fut entièrement nébuleux, à l'exception d'un moment avant le coucher du soleil, que cet astre se découvrit un peu. L'horizon se rembrunit bientôt, et le ciel fut encore couvert : à huit heures du soir, une petite pluie tomba avec un vent d'est. A six heures et un quart du soir, le thermomètre indiquoit 13°, l'hygromètre 98°, et le baromètre 27 pouc. 4 lig. 7 : ce qui, dans l'état énoncé de l'atmosphère, prouve que ma hauteur sur le niveau de la mer

étoit moins considérable qu'à Fez, quoique je fusse dans des montagnes.

Le matin, comme nous passions près d'un douar, deux des principaux habitants en sortirent et se placèrent sur le chemin, pour me demander une prière. J'arrêtai mon cheval, et, levant mes mains, je remplis leur desir. Ces braves gens, ne sachant comment me témoigner leur reconnoissance, me baisèrent plusieurs fois le genou. Les mêmes demandes m'ont été faites dans presque tous les autres douars par où j'ai passé.

☿ 29.

Dans la matinée il tomba de grandes averses, et ma suite ne put se mettre en route qu'à dix heures trois quarts : ce que nous fîmes dans la direction de l'O. N. O., en gravissant de longues montées jusqu'à onze heures et demie, que nous commençâmes à descendre. A trois heures et demie, au débouché d'une gorge, je me trouvai hors des montagnes et à la vue d'un vaste pays ; je descendis dans la plaine, par laquelle je continuai ma route à l'O. jusqu'à cinq heures et demie. Ayant alors traversé le chemin de Tanger et la rivière *Ordom*, je fis camper sur sa rive gauche.

Le terrain de cette contrée est entièrement argileux; les montagnes offrent des rochers de marbre grossier, et d'argile durcie en couches obliques, et confuses en divers endroits. Le défilé est coupé dans la roche sablonneuse tendre; la couche générale d'argile est très épaisse, et j'en ai remarqué des coupes de plus de quinze pieds.

Du moment où la hauteur fut dépassée, je trouvai la végétation très avancée, l'herbe des prés très grande, et une abondance de fleurs magnifiques dont l'ensemble offroit un plus beau coup d'œil que celui des plus beaux parterres des jardins d'Europe.

Mes amis de Fez connoissent mon goût pour les collections d'histoire naturelle, et savent combien ce plaisir est attrayant pour une ame sensible aux beautés de la nature; mais les sauvages qui m'entouroient, n'étoient pas faits pour le comprendre. Je me serois bien gardé de déployer devant eux ce qu'ils blâment dans les Européens qui voyagent dans leurs contrées, c'est-à-dire, cet amour pour les recherches, cette ardeur pour les sciences, ce zèle pour en agrandir le domaine par la découverte d'individus nouveaux. Ce goût, cette libéralité d'opinion, sont tout-à-fait étrangers à la fainéante gravité qui doit caractériser un prince de ma sainte

religion. Une telle manière de penser peut nuire et presque toujours amener des conséquences fâcheuses. Je me vis donc forcé de sacrifier mes penchants aux préjugés des gens de mon escorte, et de renoncer aux richesses d'un terrain qui m'offroit des milliers de plantes; j'en recueillis seulement une douzaine avec un air insouciant, un air d'indifférence qui ne pouvoit choquer leur crasse ignorance et leur stupidité (1).

Nous avions passé près d'un grand nombre de douars, dont les plus grands étoient composés d'une vingtaine de tentes, et les autres de quatre ou six seulement. Ces tentes sont noires et rangées en cercle; quelques uns des douars étoient entourés d'une enceinte de ronces; chaque tente est séparée d'une autre par une distance de dix à douze pas. Les peuples qui les habitent sont pasteurs, et leurs ressources consistent dans les troupeaux qu'ils élèvent: ils les conduisent pendant l'été sur les hautes montagnes qui sont à l'est, et pendant l'hiver ils reviennent dans les plaines. Dès que la nuit est venue, les trou-

(1) Malgré ces obstacles, les collections d'Ali Bey sont très nombreuses; cependant elles ne suffisoient pas à satisfaire son penchant pour l'histoire naturelle.

(*Note de l'Editeur.*)

peaux sont ramenés dans le cercle ou l'enceinte du douar. La plus grande partie des bestiaux que je vis, étoient des bœufs; il y avoit peu de moutons, et encore moins de chèvres.

Pendant ma route, plusieurs Arabes sortoient et se plaçoient sur le chemin, soit pour me faire des compliments ou pour m'inviter à rester, soit pour me demander des prières, et quelquefois, mais rarement, la charité.

J'établis mon camp auprès de quelques chapelles où sont les sépulcres des saints, auxquels j'envoyai des aumônes. Un marché a lieu tous les jeudis dans cet endroit.

Le temps avoit été mauvais toute la journée; de grandes averses tomboient encore à neuf heures du soir. Le vent fut de l'O. jusqu'au coucher du soleil, qu'il changea à l'E.: le thermomètre, à six heures du soir, marquoit 16° 2, et l'hygromètre 36°.

♃ 1er *mars.*

Dès le matin, il arriva beaucoup de monde à ce marché, qu'on appelle *Sidi Càssem*, du nom de la principale chapelle. Lors de mon départ, il y avoit déjà beaucoup de tentes, et, relativement à la foule que je voyois venir, je

ne doutai pas que la réunion de vendeurs et d'acheteurs ne montât à plus de trois mille personnes; ce qui me fut confirmé par des habitants que je consultai à cet égard. Il se vend, dans ce marché, des grains, des fruits, et autres productions du pays, ainsi que des chevaux, des bœufs, des moutons, des chèvres, et plusieurs autres objets. Les habitants de plusieurs douars fort éloignés s'y rendent, soit pour vendre ou pour acheter. Les femmes, qui me parurent être fort laides et pauvres, y vont à visage découvert.

Le chef du sanctuaire de Sidi Càssem m'envoya le matin un présent d'oranges.

A huit heures et demie du matin nous partîmes, faisant route à l'O. S. O. avec peu de déviation. A une heure après midi, je traversai la rivière *Bet*, qui va du S. S. O. au N. N. E. dans cet endroit; on m'assura qu'elle se rendoit dans de grands lacs, à une journée de distance de Rabat, et qu'elle ne se réunissoit pas à la rivière Sebou, comme M. Chenier l'a indiqué dans sa carte. Au reste, cette rivière est assez rapide et porte beaucoup d'eau. A deux heures moins un quart, une horrible tempête nous força de camper.

Le pays que nous avions parcouru d'abord, étoit cette vaste plaine que j'avois aperçue la

veille, et qui est terminée au sud par des montagnes que nous avions côtoyées. J'aperçus encore une autre ligne de petites montagnes au nord, à une grande distance; la plaine à l'ouest paroissoit se perdre avec l'horizon; mais vers midi, étant arrivé aux limites de l'ouest, je trouvai que cette vaste plaine n'étoit qu'un grand plateau très élevé sur le reste du continent à l'ouest, qu'on découvroit, de ces limites, comme si l'on étoit placé sur un immense balcon. On descendit entre des montagnes, dont les sommets sont inférieurs au niveau du plateau. Je remarquai alors que les montagnes que nous avions eues sur la gauche, s'étendoient considérablement au sud. Au-delà de la rivière, le chemin suit des vallées entre les collines.

Le terrain du plateau est argileux; il devient ensuite calcaire, sablonneux, mêlé d'un peu d'argile.

La végétation étoit arriérée sur le plateau; mais dans la partie inférieure je la trouvai plus avancée, quoique toutes les plantes fussent des espèces les plus petites: les ronces en formoient la plus grande partie. Depuis ma sortie de Fez, je n'avois pas aperçu un seul arbre, excepté auprès de l'hermitage de Sidi Càssem, où se trouvent quelques jardins. Il y a bien un peu

de terre en rapport; et l'on n'y voit point d'oiseaux, excepté ceux qui composent les grandes bandes de passage.

Nous aperçûmes plusieurs douars très pauvres, à l'exception d'un seul d'une grande étendue : il étoit composé de plusieurs cercles de tentes; chaque cercle, entouré d'une haie de ronces, contenoit apparemment toutes les branches premières d'une famille. On m'indiqua un de ces cercles comme appartenant au ministre Salaoui : chaque cercle comprend depuis quatre jusqu'à douze tentes, dont la toile est faite de poil de chameau; elles sont noires et très laides comme les habitants, qui sont d'une couleur de cuivre ou jaunâtre, d'une petite taille, et maigres; ils ont cet air de méfiance et de mélancolie, naturel à l'homme qui sait qu'il doit être libre, et qui sent peser sur lui les fers du plus affreux despotisme.

Les femmes de ce douar sont un peu plus gaies; elles m'ont paru douées d'un caractère doux et bon. Elles sont en général extrêmement petites; leurs figures sont larges, leurs yeux perçants, et la démarche moins désagréable que celle des femmes des villes : celles que j'ai vues, sont aussi brûlées par le soleil que les hommes. Leur costume consiste en un jupon, un pour-

point et un mouchoir sur la tête. L'habillement des hommes consiste seulement dans le hhaïk; les plus riches se distinguent par un caleçon et une chemise en laine qu'ils portent par-dessous le hhaïk; mais ils n'ont presque jamais rien sur la tête.

Ces habitants des douars et des montagnes sont particulièrement connus et désignés par les Maures sous le nom de *el Aàrab* (Arabes) ou *el Bedàoui* (Bédouins). La plupart sont toujours à cheval avec le fusil et l'épée; il est extrêmement rare qu'ils sortent sans être munis d'un sabre ou d'un poignard. Plusieurs d'entre eux, pendant ma route, sont venus à ma rencontre pour me baiser le genou ou la main, quand je la leur présentois; d'autres m'ont demandé des prières; mais aucun ne m'a demandé l'aumône. Je n'ai pas remarqué un seul individu qui fût gros et haut en couleur, et pas un qui eût non une apparence de richesse, mais au moins un air d'aisance. Celui qui a de l'argent le cache, et n'en continue pas moins à faire paroître la livrée de la misère.

La journée fut terrible; un vent très dur en face et des averses continuelles nous forcèrent d'arrêter, avant le temps que j'avois désigné.

Nous étions campés près d'un douar; l'on me dit qu'il se trouvoit des lions à peu de distance.

A six heures du soir le thermomètre marquoit 12° 6, et l'hygromètre 100°.

A onze heures les averses continuèrent presque sans interruption. Je trouvai dans ma tente plusieurs insectes précieux qui étoient venus s'y réfugier. Un superbe crapaud monta sur mon écritoire, et fut long-temps à me regarder fort tranquillement; je me levai pour ouvrir la porte, et le pauvre animal, comme s'il eût deviné mon dessein, sortit immédiatement.

♀ 2.

Le temps étoit si mauvais, qu'on me fit de grandes instances pour rester; mais comme j'avois un grand intérêt d'arriver à Maroc, j'ordonnai qu'on levât le camp.

A dix heures et demie du matin, on se mit en route vers le S. O.; nous perdîmes bientôt le chemin, et nous fîmes mille détours dans un bois d'oseraies très grandes: nous y serions peut-être restés plus long-temps, si nous n'avions eu le bonheur de rencontrer un guide. Les grands

coups de vent, et la pluie qui étoit presque continuelle, m'empêchoient d'observer la boussole; le ciel étoit si complètement couvert, que je ne pouvois pas absolument marquer un seul rumb; les détours du bois m'avoient fait perdre le fil de l'estime, de manière que je ne connoissois plus la position de mon camp, que j'établis cependant auprès d'un douar à quatre heures moins un quart du soir.

Le pays est composé de grandes plaines coupées d'espace en espace par des ravins ou par d'étroites vallées assez profondes.

Le terrain est d'une terre végétale très légère, avec beaucoup de sable.

Je traversai à une heure après midi, d'abord un bois de grands lentisques, puis un autre d'yeuses et d'amandiers sauvages, qui étoient en fleurs.

Le seul être animé que je vis, ce fut un superbe papillon; il étoit sur une yeuse, et se laissa prendre doucement.

Le temps s'éclaircit au coucher du soleil, et à six heures du soir le thermomètre marqua 10° 8, et l'hygromètre 98°.

Tout près de nous étoient des marais, où une multitude étonnante de grenouilles me réga-

loient de leur musique, avec autant de force et de zèle que dans l'été.

ƀ 3.

La journée commença avec la pluie, et malgré l'inconstance du temps, ma caravane se mit en marche à dix heures et demie, dans la direction de l'O. S. O. que je conservai avec quelque petite déviation vers le S. O.

A deux heures trois quarts, nous traversâmes la petite rivière *Filifle*, qui, en cet endroit, coule vers l'O. N. O., et à quatre heures je fis dresser les tentes auprès d'un douar.

Le pays est composé de petites collines entremêlées de vastes vallées. Du sable rouge, mêlé avec très peu de terre végétale, forme le terrain.

La végétation étoit proportionnée à la saison. A onze heures du matin, nous entrâmes dans un bois d'yeuses très hautes, de grands genêts et d'amandiers couverts de fleurs, en telle quantité que, d'après ce que la terre fait spontanément, je vois que si les habitants de ce canton cultivoient cette branche d'agriculture et de commerce, ils pourroient approvisionner les marchés d'une

partie de l'Europe; et cependant, malgré ces richesses de la nature, ils vont presque nus ou couverts de haillons, et couchent sur la terre ou tout au plus sur une natte...!! Vouons horreur au gouvernement despotique, dont les sujets sont si malheureux, lorsque la nature les a comblés de ses dons! Ce bois, qui longe tout le chemin, nous parut propre à y placer nos tentes.

Le temps fut couvert; il plut de temps en temps, et l'on sentit du froid. Ces circonstances donnoient au pays l'apparence d'un canton septentrional de la France ou de l'Angleterre, et ne ressembloit nullement à un pays de la brûlante Afrique.

A six heures du soir le thermomètre marquant 10°, et l'hygromètre 100°, le ciel commença à se découvrir, et le vent souffloit de l'O. Il auroit été bien intéressant pour moi de pouvoir observer une éclipse de satellite qui eut lieu; mais les nuages ne me le permirent pas.

⊙ 4.

Ces pluies désespérantes durèrent toute la nuit et tout le jour; malgré ce contre-temps, on se mit en marche à sept heures et demie du matin, vers l'O. S. O., déclinant un peu au

S. O. A deux heures et demie, nous arrivâmes aux murs de *Salé*. J'étois pressé et ne voulus point visiter cette ville; je fis traverser la rivière, et nous entrâmes à Rabat, situé sur la rive gauche.

Le pays offre de tous côtés de grandes plaines à perte de vue, dont le sable rouge forme le terrain. Parti de bonne heure, je trouvai sur ma route un bois d'yeuses plus petites et plus épaisses que celles que j'avois remarquées la veille, ainsi que beaucoup d'amandiers couverts de fleurs; les autres plantes n'étoient plus en aussi grande abondance, et le peu qu'on en voyoit, avoit une végétation bien tardive. Il étoit midi, lorsqu'on sortit enfin du bois; je découvris alors une vaste étendue de côtes sur le grand Océan Atlantique.

Le temps étoit affreux; la pluie tomboit par torrent, et il faisoit un vent d'ouest terrible et continu.

La ville de Salé me parut petite et rien moins qu'opulente, au lieu qu'à Rabat on voit quelques édifices assez bien construits.

Le passage de la rivière retint pendant une heure et demie, parcequ'il falloit le temps de décharger et de recharger les mules. Vingt-cinq à trente bateaux placés sur les deux rives,

servent pour le passage : chaque bateau est conduit par un seul homme, muni de deux rames. La rivière peut avoir cent toises de largeur à l'endroit où nous l'avons traversée, et qui n'est éloigné de la barre que d'environ 300 toises. A la partie supérieure du passage, se trouvoient trois bâtiments musulmans, et un bâtiment françois de 80 tonneaux, qui étoit sur ses ancres.

Au moment de mon débarquement à Rabat, j'en fis donner avis au gouverneur, qui m'envoya sur-le-champ un de ses officiers pour me féliciter de mon arrivée; il étoit en outre muni d'une dispense du paiement de l'impôt établi pour le passage de la rivière. On me donna pour demeure l'alcassaba ou le château, qui a une vue superbe tant du côté de la mer que du côté de la terre : aussitôt que je me fus rendu à mon logement, le gouverneur m'envoya une abondante provision de vivres et de fourrages; ce qu'il continua de faire pendant tout le temps de mon séjour.

Les journées des 5 et 6 furent belles, et je pris ma position au moyen d'excellentes observations; elles ont donné en latitude 34° 4′ 27″ N., et en longitude comparée aux observations faites lors de mon retour de Maroc, 8° 57′ 30″ O. de l'Observatoire de Paris.

Je restai cinq jours à Rabat, parceque nous

avions beaucoup souffert par le mauvais temps et les mauvais chemins, et que les hommes comme les animaux avoient besoin de prendre du repos, afin de continuer la route de Maroc. Il falloit aussi raccommoder les tentes qui étoient fortement avariées, et faire de nouvelles provisions.

Je passai mon temps à recevoir et à rendre des visites. Le visir Sidi Mohamed Salaoui, qui étoit à Rabat, me fit présent d'un superbe hhaïk.

Pour reste de l'ancienne splendeur maritime de cette ville, il n'existe plus que trois ou quatre capitaines à peine capables de diriger un gros bateau, en sorte que si le sultan vouloit armer des bâtiments d'une grandeur un peu considérable, il trouveroit difficilement des hommes en état de les gouverner. Mais si les connoissances maritimes des habitants de Rabat devoient servir à faire revivre parmi eux l'ancienne piraterie, il n'est pas à desirer qu'ils cherchent à s'en occuper.

Les maisons sont d'une meilleure construction et ont plus d'apparence que celles des autres villes; mais leur distribution intérieure est la même. Comme la ville est bâtie sur une hauteur, les rues ont des montées et des descentes; ce qui les rend fort incommodes.

Il paroît que Rabat étoit destiné à devenir la capitale du célèbre *Jacob El-Mansour* (1); c'est par cette raison qu'on l'entoura d'un très grand circuit de murailles garnies de tours, et cet espace est occupé par de beaux potagers bien arrosés. Là se trouve aussi le sépulcre du sultan Sidi Mohamed, père du sultan actuel; il est placé dans une petite chapelle que je visitai. L'alcassaba ou le château, où je logeois, est situé à l'extrémité occidentale de la ville; dans l'endroit le plus élevé, j'avois une grande terrasse d'où l'on jouit d'une vue superbe sur la mer, sur la rivière et sur la campagne. Malheureusement des ruines considérables rembrunissent le tableau et attristent les idées riantes que cet aspect délicieux fait naître.

C'est à la partie orientale de la ville que l'on voit encore les restes de l'ancienne ville de *Schella*, que M. Chénier pense avoir été la métropole des colonies Carthaginoises. Léon appelle cette ville *Sàlla*, et Marmol *Mansàlla*. Je rappellerai, à cet égard, qu'auprès de toutes les

---

(1) *El-Mansour* signifie simplement *le victorieux;* les Européens en ont fait un nom propre, qu'ils prononcent *Almanzor*. (*Note d'Ali Bey.*)

villes, vers le quart du sud-est, il se trouve un endroit nommé *El-Emsàlla*, qui est destiné à la prière pascale. Chacun pourra interpréter à sa manière cette coïncidence de noms. *Schella* est entourée de très hauts murs, et l'entrée en est défendue aux chrétiens. Elle contient les sépulcres de quelques saints: celui d'El-Mansour est placé dans une jolie mosquée extrêmement fréquentée. Le jour que je m'y rendis pour la visiter, elle étoit si pleine de femmes, que j'eus beaucoup de peine pour y entrer. La descente de la montagne, au bas de laquelle est situé ce temple, est véritablement romantique; on y voit une grande quantité d'eau limpide se précipiter entre des rochers couverts de rosiers sauvages en fleurs, d'orangers, de citronniers, et d'autres plantes aromatiques qui répandent un parfum enchanteur.

Au sortir de la mosquée, je fis un tour de promenade dans les jardins d'orangers, plantés sur le bord de la rivière; ces jardins sont vraiment une espèce de paradis terrestre: les arbres, presque toujours couverts de fleurs et de fruits, exhalent une odeur délicieuse, et offrent les fruits les plus délicats à la portée de la main; les orangers sont si épais, si grands et si touffus, qu'on s'y pro-

mène en plein midi sans apercevoir le soleil et sans en ressentir les effets. L'enchantement qu'ont produit sur moi les jardins de Rabat est si grand que je les préfère, à tous égards, aux plus beaux et aux plus estimés de ceux que j'ai vus en Europe, malgré le luxe recherché des chrétiens. Du milieu de ces jardins admirables, je m'embarquai pour faire une promenade sur la rivière, dans une chaloupe conduite par un grand nombre de rameurs, et dirigée par un capitaine de galiotes qui me l'avoit fait préparer.

La ville est défendue par quelques batteries du côté de la mer; et le port est tenable tant que les forts vents d'ouest ne soufflent pas.

Les vivres et l'eau à Rabat sont de bonne qualité; le pain sur-tout y est excellent.

Les habitants sont vifs, intelligents, et beaucoup plus spéculateurs que ceux des autres villes. On y trouve des familles qui se vantent de descendre des Espagnols réfugiés en Afrique pour se garantir des persécutions de leurs compatriotes à différentes époques, et qui en conservent les noms. L'un d'eux, nommé *Sidi Màtte Moreno*, est l'unique savant de l'empire, qui possède quelques connoissances astronomiques très anciennes, il est vrai, mais au moins fon-

dées sur de bons principes. L'excellent caractère de cet individu, son bon esprit, l'ont rendu fort estimable à mes yeux; je lui ai fait présent d'un sextant, d'un horizon, et de quelques tables astronomiques, dont je lui appris à se servir (1).

---

(1) Il paroît que c'est un mal bien invétéré en Espagne que ce système de proscriptions et de persécutions, qui, dans tous les temps, a privé cette malheureuse contrée de ses plus grands génies et des mains les plus industrieuses. On diroit que cette terre, plus barbare que sa voisine, repousse les éléments de la civilisation et du bonheur; et que, par une fatalité bien déplorable, chaque génération y est condamnée à pleurer les erreurs et les pertes de la génération précédente. (*Note de l'Editeur.*)

CHAPITRE XIII.

Voyage à Maroc.

Le samedi 10 mars, à dix heures du matin, je sortis de Rabat pour me rendre à Maroc. La route étoit au S. S. O., ensuite au S. O. jusqu'à trois heures après midi, qu'elle déclina plus à l'O. S. O. à mesure que nous eûmes traversé la rivière *Yetkem*. A cinq heures du soir on fit halte auprès d'un douar. Le chemin suit ici le rivage de la mer, qui est une côte de rochers inaccessibles et furieusement battue par les vagues, lors même que le temps est parfaitement tranquille.

Le pays se compose de petites collines de roche calcaire. La végétation étoit très avancée, et le rivage orné des plus belles fleurs; j'y recueillis des plantes fort intéressantes pour enrichir mon herbier.

Le terrain est une terre sablonneuse mêlée à quelques traits de sable pur, avec un peu d'argile, et des échantillons d'ocre. Le rivage de la mer est entièrement couvert de fragments de

coquillages extrêmement petits; et malgré mes recherches, je n'y ai pas trouvé une seule coquille entière.

Auprès de mon camp étoient deux grands rochers, très remarquables, terminés en pointes aiguës perpendiculaires, formés de couches obliques inégales, alternées de cristaux confus de quartz, qui forment aussi des veines ramifiées dans des couches d'ardoise argileuse; c'est la première roche d'un aspect primitif de cette espèce que j'aie trouvée jusqu'à ce jour en Afrique.

Nous eûmes une petite pluie : à six heures du soir le thermomètre marquoit 15°, et l'hygromètre 100°. Le vent venoit de l'ouest.

⊙ 11.

On se mit en marche à huit heures du matin, faisant route à l'O. S. O. A neuf heures un quart nous traversâmes d'abord la rivière *Sarrat;* puis, suivant la route au S. O., à dix heures, la rivière *Bustèka*, et enfin deux autres ruisseaux. A une heure un quart après midi je passai par *Mansourìa;* et à trois heures ma caravane arriva sur le bord droit de la rivière *Infìfe*, où il fallut long-temps attendre que la marée

CHAPITRE XIII.

Voyage à Maroc.

Le samedi 10 mars, à dix heures du matin, je sortis de Rabat pour me rendre à Maroc. La route étoit au S. S. O., ensuite au S. O. jusqu'à trois heures après midi, qu'elle déclina plus à l'O. S. O. à mesure que nous eûmes traversé la rivière *Yetkem*. A cinq heures du soir on fit halte auprès d'un douar. Le chemin suit ici le rivage de la mer, qui est une côte de rochers inaccessibles et furieusement battue par les vagues, lors même que le temps est parfaitement tranquille.

Le pays se compose de petites collines de roche calcaire. La végétation étoit très avancée, et le rivage orné des plus belles fleurs; j'y recueillis des plantes fort intéressantes pour enrichir mon herbier.

Le terrain est une terre sablonneuse mêlée à quelques traits de sable pur, avec un peu d'argile, et des échantillons d'ocre. Le rivage de la mer est entièrement couvert de fragments de

coquillages extrêmement petits; et malgré mes recherches, je n'y ai pas trouvé une seule coquille entière.

Auprès de mon camp étoient deux grands rochers, très remarquables, terminés en pointes aiguës perpendiculaires, formés de couches obliques inégales, alternées de cristaux confus de quartz, qui forment aussi des veines ramifiées dans des couches d'ardoise argileuse; c'est la première roche d'un aspect primitif de cette espèce que j'aie trouvée jusqu'à ce jour en Afrique.

Nous eûmes une petite pluie : à six heures du soir le thermomètre marquoit 15°, et l'hygromètre 100°. Le vent venoit de l'ouest.

⊙ 11.

On se mit en marche à huit heures du matin, faisant route à l'O. S. O. A neuf heures un quart nous traversâmes d'abord la rivière *Sarrat*; puis, suivant la route au S. O., à dix heures, la rivière *Bustèka*, et enfin deux autres ruisseaux. A une heure un quart après midi je passai par *Mansourìa*; et à trois heures ma caravane arriva sur le bord droit de la rivière *Infìfe*, où il fallut long-temps attendre que la marée

fût assez basse pour pouvoir passer à gué; une demi-heure après l'avoir passée nous arrivâmes à *Fidàla*, où je fis faire halte.

Ce pays est ondé de petites collines; le chemin continue le long du rivage de la mer, et la côte est comme celle que nous avions vue la veille.

Le terrain est composé d'une couche d'argile sablonneuse, sur des roches d'ardoise et d'argile durcie.

La végétation y étoit pareillement active, les fleurs en abondance, et j'enrichis mon herbier de plusieurs plantes magnifiques.

Le temps fut couvert : nous eûmes beaucoup à souffrir des bourrasques terribles de vent et de pluie.

A huit heures et demie du soir la pluie tomboit abondamment; dans ma tente le thermomètre marquoit 14°, et l'hygromètre 100°.

Mansouria et Fidala offrent toutes deux un carré formé de hauts murs avec des tours : chacun de ces carrés peut avoir 65 toises de front de chaque côté. Dans l'intérieur de chaque carré il y a une mosquée et quelques maisons assez peuplées, en raison de l'espace. La seule mosquée de Fidala est assez belle. Les habitants

m'ont paru fort pauvres; les Juifs y sont en assez grand nombre.

☾ 12.

La pluie fut très forte pendant toute la nuit et une partie de la matinée; elle m'empêcha de me mettre en route avant une heure après midi. Je pris la direction au S. S. O., et changeant après au S. O., à deux heures et demie nous passâmes une petite rivière. Après avoir traversé et côtoyé en partie de grands marais, à quatre heures et demie, j'arrivai sur les six heures à *Darbèïda*, où nous passâmes une autre petite rivière.

Le pays est de la même nature que celui que j'avois parcouru les jours précédents. Ce sont des petites collines qui font des ondulations entre de vastes plaines, dans lesquelles on aperçoit des marais d'une assez grande étendue. Le chemin est presque toujours sur le rivage de la mer. La côte est si difficile à aborder, qu'on n'y trouve pas d'autre port que celui de Darbèïda; encore est-il très petit.

Le terrain est composé d'argile mêlée avec du sable, dans lequel il se trouve quelques traits

de sable pur. On rencontre parfois des rochers calcaires et des échantillons d'argile ardoisée. Le sable de la mer est absolument un détritus de coquillages plus ou moins fins.

La végétation étoit à peu près la même, et seulement plus monotone et beaucoup moins riche en espèces, puisque les palmistes en composent la plus grande partie.

Le temps fut un peu modéré l'après-midi; mais ensuite il tomba de très fortes averses, qui continuèrent jusqu'à neuf heures du soir. A huit heures, dans la tente, le thermomètre marquoit 14° 8, et l'hygromètre 98°.

♂ 13.

La pluie, qui dura toute la journée, me força de m'arrêter jusqu'au lendemain. Notre camp étoit hors de la muraille de Darbeïda, sur le rivage de la mer.

Malgré le mauvais temps, je pus faire des observations astronomiques, et je trouvai ma longitude = 9° 50′ 0″ O. de l'Observatoire de Paris; ma latitude = 33° 37′ 40″ N., et ma déclinaison magnétique = 20° 43′ 30″ O.

A une heure après midi, le thermomètre marquoit 17°, et l'hygromètre 96°. Le vent étoit

de l'O. S. O. Le ciel étoit à demi couvert de nuages dégagés ou isolés. L'horizon étoit chargé, et la mer très houleuse.

Darbeïda est un petit village renfermé dans une très grande enceinte de murailles. Il est fort pauvre, et son port très petit. On me dit que ses habitans appartiennent à la province de Chaouia. Quelques moulins sont établis sur la petite rivière.

Le gouverneur renforça ma garde de quatre soldats.

§ 14.

Je partis à sept heures et demie du matin, en faisant route au sud-ouest. A onze heures et trois quarts je traversai un ruisseau; à midi nous avions sur la droite un cap ou pointe sur la mer; à une heure j'entrai dans un grand bois de lentisques très serrés; à deux heures et demie on traversa plusieurs marais qui occupoient plus d'une demi-lieue, et où les chevaux entroient quelquefois dans la bourbe jusqu'au ventre; à cinq heures on dressa les tentes auprès des ruines d'un bourg appelé *Lela Rotma*.

Le pays présente de grandes plaines terminées au loin par de petites collines: j'eus toute

la journée la vue de la mer à quelque distance.

Le terrain est formé d'une roche calcaire secondaire, couverte d'une couche légère de terre végétale argilo-sablonneuse et très fertile. La végétation offre les plus belles productions de la nature.

Le temps fut presque toujours couvert, et sur le soir il tomba une petite pluie. A huit heures et demie le thermomètre marquoit 13°, et l'hygromètre 100°. Le vent fut de l'O., avec de gros nuages.

Nous avions passé près de deux douars, et un troisième étoit établi sur les ruines de Lela Rotma.

℣ 15.

A sept heures et demie du matin on se mit en marche, faisant route au S. O.; à huit heures et un quart nous traversâmes une petite rivière; à dix heures je passai auprès de deux douars et de deux fermes qui offroient quelques terres labourées. A quelque distance on voyoit les ruines d'autres fermes. Nous étions à midi auprès de trois chapelles ou hermitages, et de quelques jardins avec des maisonnettes. Le *hhenna*, principalement cultivé dans ce pays, est une

plante avec laquelle les femmes se peignent en rouge les mains et les paupières. A deux heures j'arrivai sur la rive droite de la rivière *Morbèa:* une petite barque, qui ne pouvoit contenir que peu de chargement, en faisoit le service, et il fallut bien s'en contenter, puisqu'elle étoit seule; aussi nous fallut-il cinq heures pour traverser la rivière avec mes équipages. Sur la rive gauche est la ville d'Azamor, auprès de laquelle je fis camper à sept heures du soir.

Le pays nous offrit de grandes plaines jusqu'à midi, où il commença à être varié par des collines. Nous avions toujours la mer à une demi-lieue de distance. Le terrain est de la même nature que le précédent.

La première trace que j'aperçus de la végétation fut un bois épais d'oseraies; on voyoit ensuite toutes sortes de plantes, principalement des palmistes. Tout étoit en pleine floraison. Je remarquai deux épis d'orge tout formés; mais les semailles étoient encore petites.

Le temps fut couvert le matin; mais s'étant ensuite éclairci, il ne resta que des nuages détachés. A huit heures et un quart du soir le thermomètre marquoit, dans ma tente, 12° 8, et l'hygromètre 98°.

♀ 16.

Le temps trouble, presque toujours couvert, avec de grandes averses de pluie, me força de séjourner.

Malgré ces obstacles, je profitai d'un moment de soleil, le matin, et du passage de *Syrius*, la nuit; ce qui me donna la latitude d'Azamor: 33° 18′ 46″ N., et la longitude, 10° 24′ 15″ O. de l'Observatoire de Paris. Cette longitude peut être susceptible d'une erreur de 12″ tout au plus.

La grande mosquée me parut jolie; la ville n'est pas laide: elle est fortifiée par des murailles et par des fossés. Un grand marché s'y tient tous les vendredis, dans une place affectée à cet usage. Au dehors de la ville est un beau faubourg autour d'un hermitage.

La rivière peut avoir cent cinquante pieds; mais elle est très profonde et très rapide, au point que les barques la traversent avec beaucoup de difficulté, étant entraînées par le courant, au risque souvent de se perdre. C'est à cause de ces dangers, que les habitants disent qu'il y a des diables logés dans la rivière. La rive gauche est, dans cet endroit, élevée et coupée à pic; et la rive droite est basse et plane:

les marées montent beaucoup au-dessus. On m'a rapporté que cette rivière vient des montagnes de *Tedla*, c'est-à-dire, des grands Atlas. Ses eaux, à cause des pluies, se trouvoient alors toutes rouges et aussi chargées de limon que celles du Nil au temps de l'inondation, en sorte qu'on ne peut pas en boire sans la laisser déposer.

On faisoit anciennement un grand commerce par cette rivière, alors couverte de bâtiments. La mer est, je crois, à un quart de lieue d'ici : je l'entendois mugir, mais je ne la voyois pas : je l'avois remarquée, la veille, teinte en rouge par les eaux de la rivière à plus de deux lieues dans le golfe. Les rives du Morbea sont ici d'une terre végétale argilo-sablonneuse, avec des pierres calcaires.

A huit heures du matin le thermomètre marquoit 13° 5, le baromètre 27 p. 9 l. 6, et l'hygromètre 98°. A neuf heures du soir, le thermomètre 12°, le baromètre 27 p. 9 l. 9, et l'hygromètre 100°. Le vent fut toujours S. O., et à midi le thermomètre monta à 15°.

♄ 17.

On se mit en route à huit heures trois quarts

du matin, en se dirigeant au S. S. O.; à dix heures nous prîmes la direction du S. E., et à quatre heures je fis camper auprès d'un grand douar.

Le pays est ondoyé de collines sans interruption sur un terrain d'une belle terre végétale argilo-sablonneuse.

La végétation présentoit des palmistes, des liliacées et des petites plantes qui étoient toutes en fleurs; je vis ce jour là beaucoup de terres ensemencées, des plantations de melons, des figuiers et autres arbres à fruits. Ce spectacle me charma d'autant plus que depuis long-temps je n'avois devant les yeux que des terres incultes.

Le temps fut entièrement couvert. A sept heures du soir le thermomètre marquoit 13°, et l'hygromètre 98°. Le vent fut toujours S. O.

Le *cheik* ou chef du douar voisin me fit un présent qui consistoit en un mouton, beaucoup de lait, des poules, de l'orge et des fruits. La tribu se compose de deux branches, qui sont: *Oulèd-el-Faràch*, et *Oulèd-Emhhammèd.*

⊙ 18.

Dès quatre heures du matin il fit une pluie terrible, qui dura jusqu'à huit heures et un

quart. Le ciel s'étant un peu éclairci, on se mit en route vers le S. S. O. A dix heures moins un quart, nous passâmes par un grand marché qui se tient tous les dimanches auprès de quelques chapelles. A midi, après avoir pris un peu de repos, je fis continuer la marche vers le S. $\frac{1}{4}$ S. O.; et nous dressâmes les tentes à quatre heures du soir auprès d'un douar.

Le pays présente d'abord de petites collines, dont tous les sommets sont à un même niveau, et ensuite de grandes plaines terminées, au sud, par une grande montagne, à six ou huit lieues de distance; et par d'autres plus éloignées, au S. E. et au S. $\frac{1}{4}$ S. O.; je crois que ces montagnes forment continuité avec celles de Tetouan, et avec celles que l'on voit du chemin de Fez, mais qui sont ici beaucoup plus hautes, parceque je présume qu'elles sont plus voisines de la grande chaîne des monts Atlas.

Le terrain est une belle terre végétale rouge, un peu sablonneuse, qui forme une couche très épaisse. Le sable, qui est quartzeux, contient assez de feldspath rouge de tuile. Est-il venu des montagnes voisines qui peut-être sont granitiques?.... Je ne puis rien décider, puisque toutes celles que j'ai vues sont des montagnes calcaires secondaires.

La végétation étoit fort belle. Je contemplai avec plaisir plusieurs champs de blé, de melons, de fèves et autres graines.

La journée fut affreuse; il tomba un déluge d'eau, avec un vent si violent, que plusieurs fois la caravane fut forcée de s'arrêter. A la fin le temps s'améliora. A six heures du soir le thermomètre marqua 12° 8, et l'hygromètre 100°. Le vent souffla du S. O., et les nuages se divisèrent.

☾ 19.

A sept heures et demie du matin, les tentes étant levées, je dirigeai la route au S., vers la haute montagne que j'avois aperçue la veille, et au pied de laquelle nous arrivâmes à midi moins un quart. Je détournai au S. $\frac{1}{4}$ S. O., et à trois heures trois quarts après midi je découvris les sommets de plusieurs montagnes très hautes qui étoient en face de nous au sud. Un de mes gens me dit que la ville de Maroc étoit située un peu en-deçà de la plus haute qu'on voyoit à demi couverte de neige. A quatre heures un quart je fis arrêter.

J'aperçus des plaines d'où l'on découvroit au S. E. plusieurs sommets de hautes montagnes

à une grande distance. A dix heures on commença à gravir les montagnes voisines qui fermoient successivement l'horizon, en se rapprochant peu à peu. Arrivés au pied de la grande montagne, je trouvai qu'elle n'étoit pas aussi haute qu'elle me l'avoit paru la veille. Nous passâmes ensuite par une vallée dans laquelle on traversa trois ruisseaux, et étant monté sur une petite côte, je découvris un nouvel horizon composé de basses collines, terminées à une longue distance par la chaîne des *monts Atlas* qui coupoit l'horizon dans toute la partie du sud, et dans laquelle se dégageoient principalement quatre grandes masses gigantesques et presque isolées. Quelles sensations j'éprouvai en me trouvant à la vue de cette chaîne fameuse !....

La terre végétale fut la même que celle que j'avois observée la veille. Je trouvai ensuite des roches calcaires dans la première côte : la haute montagne étoit, de bas en haut, composée d'argile ardoisée, et d'ardoise argileuse, formant transition à l'ardoise pour les toits, en couches horizontales. Le terrain fut constamment calcaire et sablonneux; mais à quatre heures du soir je me trouvai sur une véritable *couche de roches granitiques*. Je m'empressai de l'examiner; je trouvai que c'étoit du granit, mais déjà

passé à l'état de décomposition, par la conversion du *feldspath* en *terre de porcelaine*. Sa couleur est le rouge de tuile, avec un peu de mica cristallisé en grandes lames; le grain, qui est très inégal, passe du *gros grainu* au *petit grain*, et de celui-ci au *fin*. Ces roches continuèrent jusqu'à l'endroit de notre campement, et tandis qu'on dressoit les tentes, je montai sur une de ces roches, d'où j'eus le plaisir de contempler à mon aise les masses colossales qui se trouvoient devant moi. Cette roche avoit la surface supérieure comme une table de douze pieds en carré; elle sortoit de quatre pieds sur la surface du terrain où elle s'enfonçoit à une très grande profondeur.

La végétation du pays étoit fort arriérée. Les fleurs se montroient rarement, et, malgré cette disette, je fus assez heureux pour recueillir quelques plantes assez curieuses: dans toute la journée je n'avois aperçu aucune terre labourée ou ensemencée.

On m'apprit que la haute montagne au pied de laquelle nous avions passé étoit habitée par de saints ermites. J'y vis plusieurs personnes, et une femme; je suppose que cette dernière sera aussi une sainte ermite.

La journée fut belle, quoique le ciel fût cou-

suite des plaines, terminées par la chaîne de l'Atlas au S. et S. E., et indéfinie à l'O.

Le terrain de la montagne est d'ardoise argileuse et d'ardoise pour les toits, avec beaucoup de *schiste-micacée*, qui sort du terrain en couches minces ardoisées perpendiculaires, qui, tombant en décomposition par le contact de l'atmosphère, restent isolées et présentent l'apparence d'un cimetière immense, avec des pierres sépulcrales placées perpendiculairement.

CHAPITRE XIV.

Arrivée à Maroc. — Générosité du sultan. — Semelalia. — Départ du sultan. — Voyage d'Ali Bey à Mogador. — Le Sahhara. — Mogador. — Fêtes publiques. — Retour à Maroc.

Mon arrivée à Maroc causa le plus grand plaisir au sultan, ainsi qu'à Muley Abdsulem et à tous les amis que j'avois à la cour. Aussitôt qu'il en fut instruit, le sultan m'envoya une provision de lait de sa table comme une preuve de son affection ; Muley Abdsulem en fit autant. J'allai les voir le lendemain, et j'en reçus de nouveaux témoignages d'amitié et d'estime, qui augmentèrent successivement.

Ce fut quelques jours après que le sultan daigna m'accorder des biens considérables qui me mettoient à même de soutenir mon rang, indépendamment des fonds que je possédois. J'étois dans mes appartements, lorsqu'un de ses ministres se présenta, et me remit un firman par lequel le sultan me faisoit la donation absolue

d'un château de plaisance nommé *Semelalia*, avec des biens-fonds consistant en terres, en palmiers, en oliviers, en potagers, etc., et d'une grande maison dans la ville, qui étoit connue sous le nom de *Sidi Benhamèd Duquèli.*

Le château et les plantations de Semelalia furent élevés par le sultan Sidi Mohamed, père de Muley Soliman, qui en fit son habitation. Il y fit planter les plus belles et les meilleures espèces d'arbres fruitiers, et il l'orna de jardins délicieux. Une grande abondance d'eau, qui vient des monts Atlas par un magnifique conduit, augmente encore l'agrément de cette habitation, qui a plus d'une demi-lieue de terrain, et qui est entourée de murailles : les grandes terres et les palmiers sont au dehors de l'enceinte générale; en dedans, chaque jardin de plaisance, chaque potager, ou chaque plantation d'oliviers, ont leur enceinte particulière.

La maison de la ville est grande. Benhamed Duquèli, ministre favori qui gouverna l'empire pendant long-temps, la fit construire, et l'habita. Une partie de la maison et le bain sont d'une architecture régulière, et même belle; mais le reste, quoique vaste, est bien loin d'y répondre. Je conserve la propriété de ces biens, avec le firman en date du 29 Doulhaja de l'an

1218 de l'hégire, 11 avril 1804, qui m'en assure la jouissance (*voy. pl. VII*).

Le sultan devant partir sous peu pour Mequinez, et desirant me rendre mon séjour agréable dans l'empire, décida que je me rendisse à *Souèra* ou Mogador, pour faire une partie de plaisir: il ordonna en conséquence que les trois pachas des provinces de Hhahha, de Scherma et de Sous, se réunissent à Mogador avec leurs troupes.

Suivant les intentions du sultan, je sortis de Maroc le jeudi 26 avril, à midi, faisant route vers le S. O. et l'O. S. O. A quatre heures je traversai une petite rivière; et une heure après, ayant passé la rivière *Enfiss*, je fis camper sur sa rive gauche.

Le pays est une vaste plaine indéfinie à l'E. et à l'O., terminée au N. par de petites montagnes, et au S. et au S. E. par la chaîne des Atlas. Le terrain est calcaire sablonneux, et un véritable désert, sans d'autres êtres organiques apparents que des ronces et quelques oseraies. Le temps fut calme et serein, et d'une chaleur horrible.

Mon camp étoit composé de cinq tentes: d'abord la mienne; une pour mes fakihs; une autre pour la cuisine; puis une pour les domestiques; et la dernière pour ma garde, qui étoit

composée d'un caporal et de quatre soldats nègres de la garde à cheval du sultan. J'avois laissé à Maroc mes équipages et ma pharmacie; ce qui me fâcha le plus, car je me sentis indisposé.

♀ 27.

On se mit en route à huit heures du matin, dans la direction du S. O. et de l'O. S. O.; à onze heures on traversa une petite rivière, et, à cinq heures du soir ayant passé la rivière *Schouschàoua*, qui, ainsi que les autres, va du S.E. au N. O., je fis dresser les tentes sur sa rive gauche.

Le pays est le même que celui de la veille. La chaîne des Atlas s'éloigne; une de ses branches, qui est plus basse, termine l'horizon au S. Dans l'après-midi, quelques petites collines coupoient la plaine; et au N., auprès de nous, j'aperçus une montagne qui paroissoit isolée. Le terrain se compose d'une marne argileuse assez dure. La végétation étoit la même que celle que j'avois observée la veille, à l'exception des bords de la rivière, qui sont couverts de beaux potagers, et qui paroissent fort peuplés. Plusieurs femmes, ayant le visage découvert, lavoient à la rivière.

Mon indisposition augmenta. J'étois à sept

degrés et demi du Tropique; le temps étoit infernal: me voyant dénué de médicaments, j'eus quelque crainte de faire une maladie sérieuse.

b 28.

Malgré mon incommodité, je fis partir mes gens à huit heures du matin, les dirigeant à l'O., et ensuite à l'O. S. O. A midi et demi nous passâmes à côté d'un petit nombre de maisons et de quelques chapelles qu'on nomme *Sidi Moktard.* Dès quatre heures je trouvai différentes maisons isolées comme des métairies. Arrivé sur les cinq heures près de l'un de ces bâtiments, situé à côté d'un douar et à proximité d'un beau ruisseau, je profitai de cette situation pour faire halte et prendre du repos.

Le terrain offrit d'abord de la marne, avec quelques portions de terre argileuse rouge, et ensuite des rochers calcaires, couverts d'une couche très mince de terre végétale, semée d'innombrables amandes calcaires et de quelques géodes quartzeuses.

Le pays fut plat dans le commencement de la journée; mais dès l'après-midi il fallut monter et descendre des collines, entre lesquelles on dressa les tentes.

Le temps étoit couvert, et il fit un vent d'O. un peu frais; ce qui me soulagea un peu. Je pris beaucoup de limonade; cette boisson rafraîchissante me fit grand bien.

La végétation étoit d'une grande pauvreté dans la plaine du matin; mais, le soir, je vis de bonnes semailles et plusieurs plantes en fleurs.

⊙ 29.

Le camp étant levé, on se mit en route à huit heures et un quart du matin dans la direction de l'O., ensuite de l'O. S. O., jusqu'à quatre heures du soir que l'on s'arrêta.

Le pays est entièrement composé de montagnes très belles, sur lesquelles se trouve un grand nombre de maisons isolées; ce qui lui donne un air de ressemblance avec les montagnes de la Suisse; malheureusement il y en a plusieurs de ruinées. Du sommet de quelques montagnes on découvre un vaste pays aussi montagneux au N. et au S. A trois heures après midi j'aperçus la mer et la côte de Mogador.

Le terrain se compose de roches calcaires couvertes d'une couche légère de terre végétale, également calcaire et sablonneuse.

La végétation étoit excellente. On moissonnoit l'orge, et l'on remarquoit une multitude de plantes en fleurs; mais ce qui par-dessus tout me parut magnifique, ce fut la multitude d'arbres qui, dans le pays, sont appelés *argàn*.

Cet arbre précieux se multiplie de lui-même, sans avoir besoin de culture; en sorte qu'il n'y a autre chose à faire que d'en recueillir le fruit: c'est une espèce d'olive extrêmement grosse, de laquelle on extrait abondamment de l'huile bonne à tous les usages.

Je renvoie toujours à la partie scientifique de mes Voyages la description des plantes; mais le grand intérêt que présente cette dernière m'oblige à en dire quelque chose.

Il paroît que Linnée a mis cette plante ou dans le genre *rhamnus* ou dans le *sideroxilus;* il la nomme *rhamnus siculus* dans son Système, et *sideroxilus spinosus* dans son Herbier. Le savant botaniste Dryander lui donne le nom de *rhamnus pentaphyllus;* mais M. Schousboe, consul du roi de Danemarck à Maroc, qui a examiné les plantes du pays avec beaucoup plus de soin qu'on ne l'avoit encore fait, s'est décidé à suivre les botanistes Retz et Wildenow, qui l'ont appelée *elæodendron argan.*

La description de M. Schousboe est sans doute la plus complète; il y a seulement quelques petites différences, que l'on verra dans ma partie scientifique. L'arbre se trouvoit, à mon passage, en pleine fructification. Il est épineux, et sur le fruit se trouve une grande abondance d'une sorte de gluten résineux, dont la chimie pourroit peut-être profiter. Sa pulpe, après l'extraction de l'huile, est un excellent aliment pour les bœufs. Il y en a dans cet endroit un bois de dix à douze journées de chemin, en direction N. et S., où la main de l'homme ne fait autre chose que recueillir les fruits. Ne seroit-il pas possible de l'acclimater dans les pays méridionaux de l'Europe? Cela vaudroit bien, à mon avis, l'acquisition d'une province.

☾ 30 *avril.*

On se mit en marche à dix heures et demie du matin, en se dirigeant à l'O. S. O.; une heure après l'on sortit du bois; nous commençâmes ensuite à marcher sur le sable entre plusieurs collines de sable mouvant; et un peu après midi j'arrivai à *Souèra* ou Mogador, qui étoit le terme du voyage.

Le pays présentoit le même aspect que celui

de la veille. Nous entrâmes ensuite dans une plaine de sable, qui véritablement est un petit *Sàhhara*, dans lequel le vent prend une rapidité étonnante; le sable est d'une finesse tellement subtile, qu'il forme sur le terrain des vagues entièrement semblables à celles de la mer. Ces vagues sont si considérables, que dans peu d'heures une colline de 20 ou 30 pieds de hauteur peut être transportée d'un endroit à un autre. C'est une chose qui me paroissoit incroyable, et à laquelle je n'ai pu ajouter foi que lorsque j'en ai été témoin; mais ce transport ne se fait pas subitement, comme on le croit communément, et il n'est pas capable de surprendre et d'enterrer une caravane qui marche: il est facile même de décrire la manière dont s'opère ce transport. Le vent traînant continuellement le sable de la surface avec rapidité, on voit bientôt la surface du terrain baisser sensiblement de plusieurs lignes à chaque instant. Cette multitude de sable qui augmente à chaque moment dans l'air par les vagues successives, ne pouvant se soutenir, tombe et s'amoncèle pour former une nouvelle colline, et l'endroit qu'il occupoit auparavant reste de niveau, et comme s'il eût été balayé. Cette quantité de sable qui vole dans l'air est telle,

qu'il faut prendre le plus grand soin pour éviter d'avoir la figure battue; il faut sur-tout bien se garantir les yeux et la bouche. Ce second *Sàhhara* peut avoir environ trois quarts de lieue de largeur à l'endroit où on le passe; il faut prendre garde de se bien orienter, afin de ne pas se perdre dans les détours qu'on est obligé de faire au milieu de collines de sable qui bornent la vue, et qui changent si fréquemment de place, qu'on ne voit que le ciel et du sable sans aucune marque à laquelle on puisse se reconnoître, au point que du moment où un cheval ou un homme lève le pied, quelque profond qu'en soit le vestige, il est à l'instant complètement effacé.

La grandeur, la rapidité et la continuité de ces vagues troublent aussi la vue des hommes et des animaux, en sorte qu'ils marchent presqu'en tâtonnant. C'est ici que le chameau jouit de tous ses avantages: son grand cou, levé perpendiculairement, écarte sa tête de la terre et de la partie dense de la vague; ses yeux sont défendus par des paupières charnues, fortement garnies de poils et à demi fermées; les vestiges de sa marche sont peu profonds, par la grandeur et la forme de ses pieds, faits en forme de coussinets; ses longues jambes lui facilitent les

moyens de franchir le même espace en faisant la moitié moins de pas qu'un autre animal, et par conséquent avec la moitié moins de fatigue. Ces avantages lui procurent une marche ferme et aisée, dans un terrain où les autres animaux vont à pas lents et courts, et d'une manière vacillante; en sorte que le chameau, destiné par la nature à ce genre de traversées, est un nouveau motif de louange envers le Créateur, qui donna le chameau à l'Africain et la renne au Lapon.

La ville de *Souèra*, qu'on trouve sur les cartes avec le nom de Mogador, a été bâtie par le sultan Sidi Mohamed, père du sultan actuel. Elle est d'une forme régulière; ses édifices, qui sont assez élevés, présentent un assez bon aspect pour une ville africaine; le grand marché, qui est entouré d'arcades, est beau; les rues sont tirées au cordeau, mais trop étroites. La ville est entourée de murailles, et défendue par quelques pièces de canon du côté de terre, qui la garantissent des incursions des Arabes. On a établi du côté de la mer une batterie très élevée qui bat de face; il est à regretter que les embrasures soient disposées de manière que les canons ont peu de jeu, et que le service ne

peut s'en faire que difficilement. On trouve encore dans cette batterie quelques mortiers et deux pierriers. La dernière embrasure, du côté du sud, forme un angle ou flanc, d'où une grosse pièce bat l'entrée du port.

Le port est formé par le canal qui sépare une île au S. O. de la ville. On me dit qu'il n'étoit pas bien sûr ; cependant j'y vis une frégate angloise à l'ancre. On trouve encore à l'embouchure de ce port une batterie beaucoup plus élevée que l'autre. Entre ces batteries sont placés de grands magasins d'une bonne construction.

L'île qui forme le port peut avoir un mille de diamètre; elle est à peu près éloignée d'un demi-mille de la terre. Quelques pièces de canon servent à sa défense; on y renferme les prisonniers d'état.

Malgré ces fortifications, la ville de Souera ne pourroit pas tenir contre une attaque un peu opiniâtre, parcequ'elle ne peut avoir d'autre eau que celle de la rivière, qui est à plus d'un mille de distance.

Le séjour de Souera est extrêmement triste. La ville est entourée d'un désert de sable volant, dans lequel il est impossible d'aller se promener : elle ne renferme aucun jardin; ce n'est

qu'à la distance d'une demi-lieue qu'on trouve des montagnes couvertes de bois d'argan, et d'une très belle végétation.

Il se trouve à Souera des vice-consuls et des négociants de diverses nations de l'Europe. Ils forment une sorte de colonie, qui est encore augmentée par les négociants juifs du pays. Ces derniers jouissent de beaucoup plus de liberté que dans aucun autre endroit de l'empire; ils ont jusqu'à celle de s'habiller à l'européenne, et de vivre comme les autres négociants étrangers. Ils sont aussi les plus riches ; mais de temps en temps ils paient ces avantages par d'horribles avanies.

Le temps fut variable pendant dix jours que je restai à Souera; mais j'obtins d'excellentes observations qui me donnèrent la latitude = 31° 32′ 40″ N., et la longitude = 11° 55′ 45″ O. de l'Observatoire de Paris.

Pendant ces dix jours, les trois pachas de Hhahha, de Cherma et de Sous, qui étoient ici avec leurs troupes, me donnèrent le spectacle des courses de chevaux, des escarmouches, dans lesquelles ils figuroient leurs combats par le jeu des armes, en tirant beaucoup de poudre et en faisant beaucoup de bruit. Un jour je fus conduit dans un château du sultan, situé

dans les montagnes, au milieu du bois, où l'on servit un grand dîner. Nous en revînmes entourés par plus de mille cavaliers, qui faisoient des courses et des escarmouches. (*Voy. pl. VIII.*) Nous avons ensuite été dans un palais que le sultan Sidi Mohamed avoit fait construire dans la plaine de sable. Après en avoir visité l'intérieur, et au moment où nous allions en sortir, j'aperçus une chambre dont la porte étoit fermée; je donnai ordre de l'ouvrir, et y étant entré avec les pachas, nous y trouvâmes un faucon, qui s'étoit sans doute introduit par un trou; je le fis prendre et je l'emportai. Peu d'instants après le cortége se mit en marche, et nous traversâmes la rivière, qui est peu profonde. Un des soldats, placé à peu de distance de moi, découvrit un gros poisson de deux pieds et demi de long, qui étoit étourdi par le passage de la cavalerie : il le perça de son épée, et me le présenta. Je ne saurois dire combien on tira d'heureux présages de la prise de cet oiseau et de ce poisson.... !

Après ces amusements, auxquels le peuple de Mogador prit une part, je repartis pour Maroc, escorté par quinze cavaliers commandés par un officier. Ce fut alors que je commençai à me servir du parasol, usage réservé au sultan,

à ses fils et à ses frères, et défendu à toute autre personne.

Je repris le chemin par lequel j'étois venu; et comme mon nom et ma réputation me devançoient, tous les habitants des douars voisins de la route m'attendoient en cérémonie pour me recevoir. Les hommes d'armes à cheval, rangés en haie, étoient les premiers; ils me rendoient le salut par la révérence et par le cri simultané d'*Allàh iebàrk òmor Sìdina*, Dieu bénisse la vie de notre seigneur; venoient ensuite les vieillards et les enfants, qui me saluoient en me présentant un pot de lait ordinairement aigre, parcequ'ils le préfèrent ainsi : j'en goûtois, suivant l'usage. Tous me faisoient des instances pour m'engager à rester dans leur pays : les femmes, cachées derrière les tentes ou les rochers, faisoient retentir les échos des cris aigus d'applaudissement. Comme ces saluts se répétoient à chaque moment, parceque les habitants venoient d'une assez grande distance, il n'est pas besoin de prévenir que je ne pouvois me rendre à toutes les invitations. Ils me demandoient alors une prière : nous levions tous les mains; je la faisois, et ils me témoignoient leur reconnoissance par des courses de chevaux et par des salves de leur mousqueterie.

Lorsque j'arrivois dans un endroit où je devois m'arrêter pour passer la nuit, après les mêmes cérémonies, et lorsque j'étois déjà campé, tous les notables de la tribu ou du douar venoient une autre fois, précédés du schéik et des principaux, qui deux à deux amenoient un gros mouton par les cornes, et me le présentoient; d'autres apportoient du couscoussou, de l'orge, des poules, des fruits, etc., qu'ils remettoient à mon maître d'hôtel. J'invitois les principaux à prendre le thé avec moi : ils me tenoient compagnie pendant une demi-heure ou une heure; après quoi ils se retiroient, fiers de l'hospitalité qu'ils m'avoient accordée, et de la bonne grace avec laquelle je les avois accueillis.

Le matin, au moment de partir, les courses de chevaux, les coups de fusil, recommençoient, et les cris des femmes étoient répétés : c'est de cette manière que je suis rentré à Maroc le mardi 15 mai.

CHAPITRE XV.

Description de Maroc. — Saints. — Palais du sultan. — Juifs. — Jardins. — Corbeaux. — Lépreux. — Monts Atlas. — Brèbes. — Collection de mots de cette langue.

La ville de *Marràksch* ou Maroc, ancienne capitale du royaume de ce nom, ruinée par une suite de guerres désastreuses, et encore dépeuplée par le fléau de la peste, n'est aujourd'hui qu'une ombre de sa splendeur passée. Une population de presque sept cent mille habitants, lors de sa grandeur, donnoit le mouvement et la vie à l'agriculture, aux arts et au commerce du pays : elle est à peine aujourd'hui de trente mille ames.

Comme les murailles qui forment l'enceinte de la ville ont survécu aux ravages du temps et de la main des hommes, elles attestent son antique splendeur. Elles embrassent une circonférence de trois lieues, et cet espace est en partie couvert de ruines ou transformé en jardins (*voyez pl. IX*) ; le reste compose la ville actuelle : quoique les murs des maisons soient alignés, et qu'ils

forment des rues, il est encore dans l'intérieur des îles, de grands espaces qui sont vides.

Un grand nombre d'observations astronomiques en tout genre m'ont donné la longitude de ma maison, qui est nommée *Benhamed Duqueli*, et qui est presque au centre de l'enceinte de murailles, = 9° 55′ 45″ O. de l'Observatoire de Paris, ma latitude = 31° 37′ 31″ N., et ma déclinaison magnétique = 20° 38′ 40″ O.

Les rues de la ville sont extrêmement inégales en largeur, en sorte qu'une même rue s'élargit et se rétrécit singulièrement à différentes reprises. Les avenues des maisons un peu considérables sont presque toujours formées par des ruelles tellement étroites et tortueuses qu'un cheval y passe difficilement; ce qui facilite la défense individuelle des grands dans les révolutions populaires et dans les fréquentes guerres des schérifs pour la succession au trône, puisque quatre ou six hommes suffisent pour défendre et rendre inattaquable une de ces ruelles. Les maisons sont garnies de meurtrières pour la même cause, et la mienne paroît être une sorte de château fort.

Le genre d'architecture employé à Maroc est le même que dans les autres villes de l'empire,

c'est-à-dire, que les maisons sont composées d'une cour avec des galeries ou corridors à l'entour, avec des salles longues et étroites qui y sont attenantes; elles n'ont d'autre lumière que celle qui entre par la porte. Les maisons principales ont deux ou plusieurs cours semblables; la mienne en a cinq. Il est très rare qu'un bâtiment ait des fenêtres sur la rue. Plusieurs maisons sont construites en pierre; mais le plus grand nombre le sont en mortier, composé avec de la terre, du sable et de la chaux, qu'on bat entre deux planches appliquées aux deux surfaces du mur: ce qu'on appelle *tàbbi.*

La ville de Maroc renferme plusieurs places ou marchés, qui, ainsi que les rues, ne sont pas pavés ni sablés; ce qui les rend extrêmement incommodes, à cause de la boue dans les temps pluvieux, et de la poussière dans les temps secs.

Parmi le grand nombre de mosquées de Maroc on en distingue six grandes, dont les principales sont *El Koutoubia*, *El Moazinn*, et celle de *Benious*. La mosquée El Koutoubia se trouve isolée au milieu d'un grand espace découvert: elle est d'une architecture élégante; et sa tour, qui est très haute, a beaucoup d'analogie avec celle de Salé. La mosquée de Benious fut construite il y a six cent cinquante-deux ans: elle est

très grande; mais elle présente un assemblage bizarre d'architecture ancienne et moderne, parceque la plus grande partie en a été reconstruite. La mosquée El Moazinn, qui a trois cents ans de construction, est auprès de ma maison; elle est vraiment magnifique. Dix ministres sont employés à son service; ils ont de très médiocres appointements, qui leur ont été assignés par le sultan, et qui sont pris sur les fonds de la mosquée: en sorte que ces ministres, comme tous les autres ministres de Maroc, sont obligés de trouver leur subsistance dans le travail ou dans les pieuses escroqueries des talismans qu'ils vendent pour guérir les maladies, les poisons, les blessures, les maléfices ou autres accidents.... Ah, grand Muhhammed! jamais vous ne trompâtes les hommes par des moyens aussi petits!... Le prophète ne s'attribua jamais le don des miracles, avouant publiquement qu'il fut donné à Jésus-Christ, et non à lui.

Le saint patron de la ville de Maroc est *Sidi Belabbèss.* Sa mosquée, comme celle de Muley Edris à Fez, est composée d'un salon carré, surmonté d'une coupole octogone dont les poutres sont taillées et peintes en arabesques, et couvertes en dehors par des tuiles vernissées en couleur. Le sépulcre du saint est couvert

de beaucoup de draps en laine et en soie, placés les uns sur les autres; le coffre des aumônes est à son côté: le plancher et une partie des murs sont couverts de tapis et d'autres draperies.

Auprès du salon ou mosquée sont plusieurs cours avec des arcades et des chambres destinées à loger les pauvres, les estropiés, les invalides ou les vieillards. Ce spectacle est hideux; à l'affreux tableau des maux qu'ils présentent se joint le manque des sages dispositions de police observées en Europe dans les établissements de ce genre. *Dix-huit cents malheureux des deux sexes* sont actuellement nourris dans cet établissement par le produit des aumônes et des fonds de la mosquée.

Ce sanctuaire sert d'asile aux malheureux persécutés par le despotisme: réfugiés dans son enceinte, ils peuvent négocier leur grace et attendre de rentrer dans la jouissance de leurs droits; ils ont l'assurance que leur asile ne sera pas violé. Il n'existe cependant aucune loi positive en faveur de cette immunité; mais elle est fondée sur l'opinion publique, et le monarque qui, par un abus de pouvoir, voudroit l'enfreindre, seroit perdu, parcequ'il causeroit une révolution. Combien est respectable un préjugé

si utile à l'humanité dans des pays où l'habitant, privé de toute garantie civile, se trouve englouti dans le gouffre affreux du despotisme! Le chef de cet établissement porte aussi le titre d'*el emkàddem*, le vieillard ou l'ancien, comme celui de Muley Edris à Fez; il est également respecté, et passe même pour être déjà *en odeur de sainteté*.

Je parlerai ici des deux plus grands saints qui existent maintenant dans l'empire de Maroc: l'un est *Sidi Ali Benhamèt*, qui réside à *Wazen;* et l'autre, qui se nomme *Sidi Alarbi Benmàte*, demeure à *Tedla*.

Ces deux saints décident presque du sort de l'empire, parceque l'on croit que ce sont eux qui attirent les bénédictions du ciel sur le pays. Dans les districts où ils habitent, il n'y a ni pacha, ni kaïd, ni gouverneur du sultan, et on n'y paie aucune espèce de tribut; le peuple est entièrement gouverné par ces deux saints personnages, sous une espèce de théocratie et dans une sorte d'indépendance. La vénération dont jouissent ces personnages est si grande, que, lorsqu'ils visitent les provinces, les gouverneurs prennent leurs ordres et leurs conseils. Les deux saints prêchent en même temps la soumission au sultan, la paix domestique et la pratique des

vertus. Ils reçoivent de grands présents, des aumônes, et il n'est peut-être pas une femme dans l'empire qui ne cherche l'occasion de les consulter lorsque ces saints viennent dans leur pays. Dans ces promenades religieuses ils sont accompagnés par une foule de pauvres qui chantent les louanges du Seigneur et celles des saints personnages. Un grand nombre d'hommes armés, qui les suivent également, sont toujours prêts à défendre la cause divine à coups de fusil.

J'ai déjà remarqué que ce divin don de sainteté étoit héréditaire dans certaines familles : le père de Sidi Ali étoit un grand saint; Sidi Ali l'est à présent, et son fils aîné, Sidi Bentzami commence à l'être aussi. La faculté générative étant un don que le Créateur a fait à la frêle créature, ces saints en jouissent à un degré éminent, car Sidi Ali a un grand nombre de négresses et un nombre plus grand d'enfants. Outre ses femmes légitimes et ses concubines ordinaires, Sidi Alarbi possède dix-huit petites négresses qui, un jour la semaine (par extraordinaire), participent aux faveurs célestes.... C'est un miracle de la Toute-Puissance!

Dans une tournée que Sidi Ali fit à Maroc, j'eus le bonheur de conférer avec lui : il tranquillisa quelques scrupules de ma délicate con-

science. Je lui fis un petit cadeau d'un millier de francs; il me donna en échange une magnifique peau de lion, sur laquelle il faisoit la prière depuis treize ans; il y ajouta beaucoup de sucreries et une grande bouteille du sirop de limon qu'il mêle ordinairement dans son thé. Je ne manquai pas de faire un grand éloge de ce sirop lorsque j'en pris avec lui. Entièrement dégagé des intérêts mondains, le saint personnage employa l'argent que je lui avois donné, ainsi que celui des aumônes considérables qu'il avoit recueillies, à acheter des fusils et autres armes pour les défenseurs de la Foi qui l'accompagnent.

Les formes de Sidi Ali, qui peut avoir une cinquantaine d'années, sont vraiment apostoliques. Un visage rondelet, de fortes couleurs, des yeux vifs, une petite barbe blanche comme de la neige, une taille petite et pleine, parfaitement proportionnée... Dieu soit loué!... Son costume, qui est toujours le même, consiste en une espèce de chemise ou de petit caftan en laine blanche, un petit turban, et une espèce de hhaïk ou pagne léger en laine blanche qui, couvrant la tête du saint, reste flottant par derrière et sur les côtés comme un petit manteau. Sa voix, un peu nasillarde, a de la grace par sa

douceur divine. Le fils aîné de ce personnage marche sur les traces de son père : il inspire déjà la sainteté malgré son jeune âge. Il peut avoir vingt-six ans; mais il est plus grand et plus gros que son père, et sur-tout bien plus rouge. D'autres fils des négresses de Sidi Ali accompagnoient le saint, qui voyage dans une litière placée entre deux mules. Cette litière est assez longue pour que l'homme apostolique puisse s'y coucher, quand il est fatigué des prières ferventes qu'il adresse pour attirer les graces de la Divinité sur le pays.

Je n'ai pas vu Sidi Alarbi, qui étoit à Tedla; mais je connois un de ses neveux, qui est venu me voir en son nom. Il est fort rouge, et tellement gros que sa respiration est fatigante. On assure que Sidi Alarbi est encore plus grand et plus gras. On voit que les jeûnes et les macérations sont loin de porter atteinte à la vigueur et à la santé de nos saints. Malgré sa grosseur, on ajoute que Sibi Alarbi monte légèrement à cheval et qu'il tire très bien un coup de fusil, ce qui est une nouvelle faveur de la Divinité. Malheureusement quelques discussions se sont élevées entre lui et le sultan Muley Soliman. Ce dernier ayant fait construire une mosquée dans le territoire de Tedla, et ayant sans doute man-

qué à certains égards, Sidi Alarbi crut devoir la convertir en écurie. Muley Soliman fit alors présent de mille ducats à Sidi Alarbi pour l'apaiser. Le vénérable saint envoya en échange mille moutons au sultan. Il faut espérer que cet acte de repentir gagnera la miséricorde de Dieu par la recommandation du saint.

On compte neuf portes d'entrée à Maroc. Les murailles qui entourent la ville sont assez épaisses, très hautes et garnies de tours en dehors, excepté du côté du palais du sultan où les tours sont en dedans à la manière d'une citadelle qui domine la ville. Ces murailles sont presque toutes construites en tabby ou terre battue avec de la chaux.

Le palais du sultan est en dehors de l'enceinte de la ville du côté du S. E. C'est un groupe de bâtiments très vastes; outre les habitations du sultan, de ses fils, de Muley Abdsulem et de toutes les légions de femmes qui leur appartiennent, on y trouve plusieurs jardins de plaisance et des potagers. Le palais contient encore les logements de nombre de personnes de la cour, du service, et des gardes; il y a aussi deux mosquées, et des immenses cours ou places, dans lesquelles le sultan donne ses *meschouàrs* ou audiences publiques. Tous ces édifices forment

un labyrinthe de murs, et comme une seconde ville, dont l'enceinte extérieure peut avoir une lieue et demie de circonférence.

Pour entrer au palais proprement dit, il faut, après avoir traversé les trois immenses cours ou places du meschouar, passer d'abord dans une quatrième, où est situé le corps-de-garde, puis dans une autre cour, au milieu de laquelle est un *cobba* ou maisonnette carrée élevée à quelques pieds de terre. L'intérieur de cette maison est couvert de tapis et garni de quelques coussins : c'est l'endroit où les grands officiers de la cour et du service restent assis en attendant les ordres du sultan : c'est comme son antichambre; on y sert à dîner et à souper aux personnes qui y résident. De cette cour on entre dans un vestibule où sont les pages de service et une autre garde, et de là on passe enfin dans un jardin où sont deux cobbas (maisonnettes en bois ou berceaux), dans l'un desquels le sultan reçoit ordinairement.

Ce jardin, de forme régulière, est planté d'orangers : il est beau, bien orné et sur-tout bien garni de fleurs et de plantes aromatiques. Les femmes n'y entrent point; elles en ont d'autres qui leur sont entièrement affectés, et dans lesquels on ne pénètre pas. Entre les deux cobbas

se trouve un petit pilier, au-dessus duquel est placé un cadran solaire horizontal. Un jour que j'avois apporté mes instruments, j'observai le passage du soleil pour prendre la latitude de ce point, et je fis une marque sur le pilier, afin qu'on rectifiât la position du cadran qui étoit un peu désorienté. Je fis ces opérations en présence du sultan.

Une autre fois le sultan me conduisit lui-même dans l'intérieur du palais et me montra de beaux appartements construits à l'européenne, avec de grandes croisées donnant sur le jardin, et un très beau salon carré, qui n'avoit d'autres meubles que quelques tapis. Cette habitation, qui est au premier, est fort belle; il est seulement à regretter que l'escalier soit mal placé, très obscur et sur-tout très mesquin. Dans le même jardin est un passage intérieur pour se rendre dans la maison de Muley Abdsulem, située à côté du palais. Ce passage n'a pas de gardes; les portes en sont toujours fermées: un portier les ouvre au sultan, à Muley Abdsulem, ou à moi seulement; aucune autre personne ne peut y passer, à moins d'un ordre particulier du sultan. La maison de Muley Abdsulem, qui est assez vaste, a aussi un grand jardin à l'entrée.

La Juiverie, ou le quartier des Juifs, qui a

aussi son enceinte particulière de près d'une demi-lieue de tour, est placée entre l'enceinte du palais et la ville. Ce quartier est à demi ruiné, comme les autres; on y trouve seulement un marché bien approvisionné. La porte en est fermée pendant la nuit et les samedis, et gardée par un kaïd.

On compte deux mille Juifs logés dans ce quartier; quel que soit leur âge ou leur sexe, ils ne peuvent entrer dans la ville que nu-pieds. Ils sont traités avec le plus grand mépris; leur costume, qui est de couleur noire et de l'apparence la plus misérable, est le même que celui qu'ils portent à Tanger. Leur chef, qui paroît être un bon-homme, et qui est venu chez moi plusieurs fois, est habillé aussi pauvrement que les autres. Les femmes de cette secte vont dans les rues à visage découvert; j'en ai vu de très belles, et même d'une beauté éblouissante: elles sont ordinairement blondes. Leurs figures, nuancées de rose et de jasmin, charmeroient les Européens. On ne peut rien comparer à la délicatesse de leurs traits, à l'expression de leur figure, à la beauté de leurs yeux, aux charmes et aux graces qui sont répandus sur toute leur personne; et cependant ces modèles de beautés qui présentent la réunion de tout le beau idéal des

statuaires grecs, ces femmes sont l'objet du mépris le plus avilissant; elles marchent aussi nu-pieds, et sont obligées de se prosterner aux pieds richement décorés d'horribles négresses qui jouissent de l'amour brutal ou de la confiance des musulmans leurs maîtres. Les enfans mâles des Juifs sont beaux quand ils sont jeunes, mais ils s'enlaidissent avec l'âge; en sorte qu'on ne voit presque pas un Juif de bonne mine. Seroit-ce un effet des souffrances de l'horrible esclavage dans lequel ils vivent?

Les Juifs exercent seuls plusieurs arts ou métiers; ils sont les uniques orfèvres, les seuls ferblantiers et les seuls tailleurs qu'il y ait à Maroc. Les Maures sont seulement cordonniers, charpentiers, maçons, serruriers et tisserands de hhaïks.

La ville de Maroc étoit anciennement entourée de jardins et de plantations qui s'étendoient à une très grande distance. Pour l'arrosement de ces jardins, l'eau de plusieurs milliers de fontaines, ayant leurs sources dans les montagnes de l'Atlas, étoit amenée par des conduits ou par des ruisseaux découverts et par des aqueducs ou par de grands conduits souterrains; il ne reste maintenant que les ruines de ces vastes ouvrages: l'homme instruit souffre en voyant cette

foule de canaux détruits, et la terre, que leurs eaux rendoient jadis fertile et productive, convertie en un désert aride. Cependant il reste encore un certain nombre de ces conduits qui amènent de l'eau et qui entretiennent la fraîcheur et la verdure dans plusieurs jardins. L'aqueduc souterrain qui amène l'eau à Semelalia est si grand, que les hommes chargés de le nettoyer par mes ordres marchoient debout jusqu'à une très grande distance. Cette eau est excellente.

Le végétal le plus commun aux environs de Maroc est le palmier-dattier. Ces arbres s'élèvent à une hauteur prodigieuse; mais leurs fruits ne sont pas aussi bons que ceux de Taffilet, et ne peuvent pas même se conserver secs toute l'année : on les appelle *billòh.*

En dedans et en dehors de l'enceinte de Semelalia, j'ai un nombre considérable de ces dattiers; dans mon jardin je mangeois souvent de la moëlle ou la partie centrale du tronc, qui est une chose excellente.

Dans une espèce de bois de palmiers qui se trouve entre Semelalia et Maroc, il s'est formé une sorte de république de corbeaux, dont les mœurs sont assez singulières. Chaque matin,

dès le point du jour, ces oiseaux partent chacun de leur côté pour aller chercher leur subsistance à des distances fort éloignées, et il n'en reste pas un seul sur les palmiers ni aux environs; ils reviennent sur le soir et se réunissent par milliers dans le bois, se perchent sur les palmiers, en faisant un tapage infernal comme s'ils se racontoient les expéditions de la journée; c'est une chose que j'ai observée pendant l'hiver et pendant l'été. Malgré mes recherches, il m'a été impossible de pouvoir découvrir dans ces parages les corbeaux à pattes rouges que des voyageurs et des naturalistes ont dit avoir observés.

A peu de distance de ce bois est un faubourg isolé, entièrement peuplé de familles qui ont le malheur d'être atteintes d'une éruption semblable à la lèpre, et qui se transmet de père en fils. Ces malheureux sont relégués de la société des autres habitants, et personne n'ose les approcher.

On découvre de Maroc la chaîne des monts Atlas, dont la neige couvre perpétuellement un quart de la hauteur, que j'estimai dans sa totalité être à peu près de 13200 pieds au-dessus du niveau de la mer; je dis à peu près, parceque, pour les mesurer rigoureusement, il m'au-

roit fallu faire des opérations trigonométriques qui auroient alarmé les barbares qui m'entouroient; je préférai de sacrifier cet objet, comme beaucoup d'autres, à mon grand projet. Cette chaîne passe obliquement devant Maroc, dans la direction du S. O. au N. E.; mais la partie la plus immédiate est au S. de cette ville, qui n'en est pas éloignée de six lieues. (*Voy. planche X.*) Elle continue dans l'intérieur de l'Afrique, se dirige vers le levant, en passant au S. d'Alger et de Tunis, jusqu'aux environs de Tripoli. Nous reviendrons à cette chaîne de montagnes, que nous considérerons sous un autre rapport.

Les vivres sont encore à meilleur compte à Maroc qu'à Tanger et à Fez. Cette malheureuse ville, presque dépeuplée par les guerres et par la peste, présente un tableau d'autant plus triste, qu'il ne s'y fait aucun commerce. Les arts et les sciences ne peuvent y prospérer ni même y être encouragés, puisque Maroc ne renferme aucune école importante. L'enceinte des murs, les immenses monceaux de ruines, le grand nombre de conduits d'eau devenus inutiles, les vastes cimetières qui l'entourent, peuvent seuls rendre croyable une destruction aussi rapide et aussi étonnante.

L'alcaïsseria de Maroc n'est pas comparable

à celle de Fez; mais les Arabes des montagnes voisines viennent y faire leurs emplettes; ce qui anime un peu le marché.

Ces Arabes montagnards sont tous d'une très petite taille, maigres, noircis du soleil, et d'un aspect rebutant. Ils sont connus sous le nom de *Brèbes*, et forment une nation à part: quoique la plus grande partie sache parler l'arabe aussi bien que les autres habitants, ils se servent d'un idiome qui ne ressemble en rien à cette langue, excepté dans les expressions qui en sont empruntées. Je me fis expliquer quelques uns de leurs mots, et voici ceux dont je pris note:

Amànn, eau.
Agròm, pain.
Tiffìi, viande.
Oudi, beurre.
Tàmment, miel.
Adìl, raisin.
Accaïnn, datte.
Agmàr, cheval.
Tèzerdunt, mule.
Erguez, homme.
Tamgart, } femme.
Tamtot, }
Taouàïa, négresse.
Yessèmk, nègre.
Aguiòul, âne.
Taguiòult, ânesse.
Izìmmer, mouton.
Tèhzi, brebis.
Tàgat, chèvre.
Tafòunast, vache.
Azguer, bœuf.
Aïdi, chien.
Idan, chiens.
Tìgmi, maison.
Agadir, mur.
Làfit, feu.

Imi, porte.
Zèhhar, arbre.
Timuzunìn, argent monnoyé.
Karèden, cuivre monnoyé.
Afous, main.
Adar, pied.
Alèn, œil.
Imi, bouche.
Tamàrt, menton.
Mèdden, du monde.
Tadouàtz, encrier.
Tassàrout, clef.
Touslinn, ciseaux.
Hint, couteau.
Ohzan, dent.
Ils, langue.
Egf, tête.
Iberdan, hardes.
Amzog, oreille.
Imzgan, oreilles.
Inzar, nez.
Sebàït, } soulier.
Adouco, }
Iducan, souliers.
Zifr, livre.
Quièguet, papier.
Ma ismènnek ? comment vous nommez-vous ?
Sàoual, appeler.
Aglid, sultan.
Amgar, pacha.
Arouco, vase.
Tomzinn, orge.
Ierdenn, blé.
Ibaoun, fèves.
Tarigt, selle.
Abdan, peau.
Idèmmen, sang.
Azèr, cheveu.
Iegzan, bras.
Ifedden, genou.
Tadàoutt, dos.
Addìss, ventre.
Ououl, cœur.
Eguer, épaule.
Adat, doigt.
Idudan, doigts.
Aglid moccorn, Dieu.
Taffoct, soleil.
Aïour, lune.
Azal, jour.
Gayet, nuit.
Zik, matin.
Tedduguet, soir.

Tìzuerninn, l'heure après midi (ou *Douhhour*).
Takouzinn, deux ou trois heures après (ou *el Aassar*).
Tenouschi, coucher du soleil (ou *el Mogareb*).
Tenietz, dernier crépuscule (*ou el Ascha*).
Idgam, hier.
Azca, demain.
Azzummeit, froid.
Ierga, chaleur.
Elhhall, temps.
Behra, beaucoup.
Imik, peu.
Ariat zaat, dans un peu d'ici.
Aschcat, } venez.
Ascht, }
Sòuddo, allez-vous-en.
Adrer, montagne.
Azif, rivière.
Azagar, plaine.
Orti, jardin.
Atchàg, mangez.
Atzog, buvez.
Igdad, oiseau.
Ifoulouṣsen, poule.
Tiglaï, œuf.
Tàouount, rocher.
Acoorài, bâton.
Aganìmm, roseau.
Tigchda, madrier.
Ouchen, loup.
Tifloutz, planche.
Acal, terre.
Imèndi, grain.
Tisant, sel.
Aganhha, cuiller.
Timsguida, mosquée.
Tahanutz, boutique.
Araam, chameau.

Nombres.

Iàn,	1	*Cos*,	4
Sin,	2	*Semmòs*,	5
Crad,	3	*Seddès*,	6

Za,	7	*Meràou*,	10
Tam,	8	*Ian de meràou*,	11
Tza,	9	*Sin de meràou*,	12 etc.

Les Brèbes vont ainsi jusqu'au nombre 20, qu'ils appellent *aascharìnn*, comme les Arabes, dont ils ont adopté les expressions numérales de dizaines, qu'ils combinent avec les unités brèbes : *v. g.*

Cos de ascharìnn,	24
Za de telatinn,	37

Ils font aussi usage des expressions :

Ascharin de meraou,	30
Telatin de meraou,	40 etc. ;

à la manière des François, qui disent soixante-dix, quatre-vingt-dix.

On remarque dans les montagnes plusieurs dialectes de la langue brèbe : tous sont extrêmement pauvres, et forment des jargons mêlés avec l'arabe ; en sorte qu'on peut prédire que la langue brèbe aura entièrement disparu dans peu de siècles. Pour écrire dans cette langue, on emploie les caractères et l'orthographe arabes : malgré mes recherches, il m'a été impossible de découvrir un seul livre écrit dans cet idiome.

CHAPITRE XVI.

Maladie d'Ali Bey. — Histoire naturelle. — Éclipse de lune. — Retour du sultan. — Présent de femmes. — Annonce du voyage à la Mecque. — Grande visite et présent du sultan. — Tente envoyée par le sultan. — Départ d'Ali Bey de Maroc.

PENDANT que j'étois établi à Semelalia, je fus atteint d'une terrible maladie qui me conduisit aux portes du tombeau. Pendant trois mois j'essuyai cinq rechutes graves, et je restai le même espace de temps dans un état de foiblesse effrayant qui me priva d'un temps précieux pour mes recherches en tout genre. Je passai tout le temps de cette maladie dans mon château de Semelalia, sans voir de médecin, parceque je ne voulois en consulter aucun du pays, et qu'il n'y en avoit point d'européens. Je fus donc réduit à me traiter moi-même et à faire usage, d'après mes propres observations, des remèdes dont j'avois heureusement une bonne provision, accompagnée de la manière de les employer convenablement; j'eus le bonheur de ne

sembloit à un globe de plâtre, ou plus exactement à un disque de papier blanc. Le thermomètre marquoit jusqu'à 36°, et la chaleur étoit absolument étouffante. Le météore dura toute la journée : c'étoit sans doute le vent *simoum* du désert qui l'avoit amené ; et c'est à cause des monts Atlas qu'il n'a pu exercer ses ravages sur le territoire en-deçà de cette chaîne de montagnes.

L'atmosphère fut un peu moins chargée le lendemain ; et quoique le soleil la pénétrât avec difficulté, elle ne présenta pas le phénomène de la veille.

Deux jours après, l'atmosphère devint trouble et couverte de nuages ; il y eut des tempêtes et des coups de vent mêlés d'eau et de tonnerre.

On m'assura qu'on ne voyoit jamais de bourrasques et de pluies à cette époque, puisqu'elles ne commencent qu'au mois d'octobre.

A la mi-août, on trouve des jujubes.

Sur la fin de ce mois, les coings mûrissent et les grenades commencent à grossir : on les cueille vers la mi-septembre.

A la mi-octobre, quelques dattes commencent à paroître : on en fait la récolte dans le mois de novembre.

Dans la dernière quinzaine de novembre on fait la cueillette des olives.

Vers la moitié du même mois commença la chute des feuilles; elle s'opèra si lentement cette année, qu'au commencement de décembre il n'en étoit pas encore tombé le tiers.

A cette même époque j'avois dans mes jardins toutes les espèces de verdures et de légumes : des radis, des oignons, de l'ail, des laitues, des fèves, des choux, des panais, etc. L'orge étoit fort belle, et avoit jusqu'à huit pouces de hauteur.

Après les bourrasques qui eurent lieu dans le mois d'août, le temps se remit entièrement au beau, et n'eut d'autre interruption que quelques petites pluies; le manque d'eau se faisoit déjà sentir, et à la fin de novembre les terres étoient si sèches, qu'il fut impossible de pouvoir les ensemencer. Peut-être que cette anomalie retarda la chute des feuilles. Au surplus, ce défaut de pluie a beaucoup nui à la province de Duquela, qui est le principal grenier du pays.

On assure qu'à la fin du mois d'août les cigognes sont ordinairement parties pour le Soudan. J'en avois trois dans mon jardin d'été, auxquelles on avoit coupé les ailes : elles restèrent très tranquilles, et sur-tout fort apprivoisées;

car elles venoient me tenir compagnie lorsque je dînois dans un pavillon ou sous un berceau, et, quoique leurs ailes eussent repris leur grandeur naturelle, elles ne songèrent point à s'en aller. Les nuits et les matinées, qui sont très froides à la fin de novembre, occasionnent beaucoup de rhumes, et dès le commencement de ce mois on ne voit plus de grenouilles ni de crapauds.

Le 10 novembre on trouva deux scorpions (*scorpio africanus*, Lin.) sous l'oreiller de mon lit.

Il y a un grand nombre de mouches jusqu'à la mi-novembre, où elles commencent à diminuer : passé cette époque, elles deviennent rares, et disparoissent entièrement à la fin du même mois.

Les moucherons disparurent en octobre.

Le thermomètre, placé au soleil à une heure après midi le 1er décembre, marqua 41°. Comme il continuoit à monter, et que le tube ne pouvoit aller plus haut, je le retirai bien vîte, craignant qu'il ne cassât. Étant à l'ombre le même jour à midi, il marquoit 21° 2.

Le 5, à dix heures du matin au soleil, il marqua 38° ; et à une heure dix minutes après midi, remis à l'ombre, il marqua 17° 5.

Le 9, à neuf heures vingt-cinq minutes du matin, au soleil, il monta à 34°; et à midi cinq minutes, placé à l'ombre, il marqua 18° 5.

La plus grande chaleur observée à l'ombre a été, le 2 et le 3 septembre, à midi : le thermomètre monta à 34° 8.

Les arbres, à la mi-décembre, avoient presque autant de feuilles qu'à la fin du mois précédent.

Le 18 décembre je vis une cigogne qui voloit sur mes jardins, sans que les trois que je nourrissois fissent le moindre mouvement. Comme il ne se trouvoit alors à Maroc aucun oiseau de cette espèce, on ne sut d'où pouvoit venir celui-là, d'autant plus qu'il n'étoit point de passage, puisqu'après avoir fait différents tours il partit en se dirigeant vers le N. E. Quelques cigognes resteroient-elles cachées dans ce pays pendant l'hiver? Ce jour fut très embrouillé, et le matin il y eut un coup d'ouragan : c'est peut-être ce fort coup de vent qui fit sortir la cigogne de sa cachette.

Les pluies commencèrent le 19 décembre; les feuilles tombèrent abondamment, et vers la fin du mois les arbres en étoient presque entièrement dépouillés.

Dans l'après-midi du 31 décembre, le soleil

car elles venoient me tenir compagnie lorsque je dînois dans un pavillon ou sous un berceau, et, quoique leurs ailes eussent repris leur grandeur naturelle, elles ne songèrent point à s'en aller. Les nuits et les matinées, qui sont très froides à la fin de novembre, occasionnent beaucoup de rhumes, et dès le commencement de ce mois on ne voit plus de grenouilles ni de crapauds.

Le 10 novembre on trouva deux scorpions (*scorpio africanus*, Lin.) sous l'oreiller de mon lit.

Il y a un grand nombre de mouches jusqu'à la mi-novembre, où elles commencent à diminuer : passé cette époque, elles deviennent rares, et disparoissent entièrement à la fin du même mois.

Les moucherons disparurent en octobre.

Le thermomètre, placé au soleil à une heure après midi le 1er décembre, marqua 41°. Comme il continuoit à monter, et que le tube ne pouvoit aller plus haut, je le retirai bien vîte, craignant qu'il ne cassât. Étant à l'ombre le même jour à midi, il marquoit 21° 2.

Le 5, à dix heures du matin au soleil, il marqua 38°; et à une heure dix minutes après midi, remis à l'ombre, il marqua 17° 5.

Le 9, à neuf heures vingt-cinq minutes du matin, au soleil, il monta à 34°; et à midi cinq minutes, placé à l'ombre, il marqua 18° 5.

La plus grande chaleur observée à l'ombre a été, le 2 et le 3 septembre, à midi: le thermomètre monta à 34° 8.

Les arbres, à la mi-décembre, avoient presque autant de feuilles qu'à la fin du mois précédent.

Le 18 décembre je vis une cigogne qui voloit sur mes jardins, sans que les trois que je nourrissois fissent le moindre mouvement. Comme il ne se trouvoit alors à Maroc aucun oiseau de cette espèce, on ne sut d'où pouvoit venir celui-là, d'autant plus qu'il n'étoit point de passage, puisqu'après avoir fait différents tours il partit en se dirigeant vers le N. E. Quelques cigognes resteroient-elles cachées dans ce pays pendant l'hiver? Ce jour fut très embrouillé, et le matin il y eut un coup d'ouragan: c'est peut-être ce fort coup de vent qui fit sortir la cigogne de sa cachette.

Les pluies commencèrent le 19 décembre; les feuilles tombèrent abondamment, et vers la fin du mois les arbres en étoient presque entièrement dépouillés.

Dans l'après-midi du 31 décembre, le soleil

eut une couronne mal terminée : elle avoit toutes les couleurs de l'iris ou de l'arc-en-ciel très vives sur un espace de dix degrés de sa circonférence, d'un blanc grisâtre comme une couronne lunaire sur un espace de deux cents, et le reste étoit confus.

Les pluies continuèrent, et les semailles se firent à la fin de décembre.

Il n'y eut de tonnerre que dans la nuit du 30 décembre : le premier coup fut véritablement épouvantable ; il partit avec un roulement qui dura plus de deux minutes.

Les vents soufflèrent presque toujours de l'O., avec des coups assez forts et assez fréquents.

La moindre chaleur observée a été de 7° au-dessus de zéro de Réaumur, le 18 décembre, à cinq heures du matin ; et cependant on éprouva ce jour-là, à la même heure, une sensation très piquante de froid.

Le 1er janvier, à dix heures et demie du matin, le thermomètre, placé au soleil, indiquoit 29° 5.

J'avois dans les jardins quatre gazelles parfaitement apprivoisées. Le spectacle de leurs jeux, lorsque ces animaux sont en pleine liberté, est vraiment intéressant : elles font des

sauts et des cabrioles qui étonnent. Mes jardiniers leur faisoient la guerre, parcequ'elles mangeoient ou détruisoient les plantes; mais je les protégeois, parceque les jardins sont assez grands pour rendre nul ou très peu sensible le dégât qu'elles pouvoient faire. Apprivoisées comme les cigognes, elles ne manquoient jamais de me tenir compagnie à table le matin et le soir; en sorte que mes sept compagnes étoient devenues mes meilleures amies.

Ne voulant pas que la mort souillât l'enceinte sacrée de ma Semelalia, je défendis sévèrement d'y tirer des coups de fusil ou d'y chasser d'aucune autre manière. Mon intention étoit que les oiseaux eussent chez moi un asile assuré; aussi le ramage varié de tant d'espèces différentes faisoit de ma Semelalia un paradis terrestre: quand je me promenois hors des jardins, mais toujours dans l'enceinte générale, des bandes de perdrix étoient auprès de moi, et les lapins passoient souvent presque entre mes jambes. Je tâchois d'attirer et d'apprivoiser ces animaux, et ils répondoient bien plus à mes soins que des hommes qui se disent civilisés. Les oiseaux venoient prendre les miettes de pain que je leur jetois; ils venoient se promener

dans les chambres, et je dormois la nuit avec les rideaux de mon lit couronnés d'oiseaux libres dans le pays de l'esclavage.

Je n'ai jamais pu parvenir à apprivoiser un maudit *chackal* que l'on m'avoit apporté. Je lui avois fait construire une maisonnette : pour lui laisser plus de liberté, lorsqu'elle fut terminée, je le fis détacher de sa chaîne, et je l'installai dans sa nouvelle demeure ; mais il mina par-dessous l'un des murs, et il s'échappa avec autant d'adresse ou de raisonnement (je n'ose dire lequel des deux) que l'auroit pu faire un être qui prétend être raisonnable. Il est vrai que mon chackal étoit encouragé par les cris de ses compagnons, qui pendant les nuits venoient par grandes bandes hurler autour de Semelalia ; et, comme une foule de chiens de toute espèce qui étoient en-dedans leur répondoient par des aboiements sur tous les tons, j'avois deux bandes de musique nocturne, qui étoient fréquemment soutenues par les basses des braîments de nos ânes, tandis que les coqs et les poules de Guinée faisoient le dessus. Cette cacophonie, loin de me paroître désagréable, produisoit à mes oreilles un ensemble délicieux : tout y étoit naturel.

Il paroît que la renommée de l'immunité de ma demeure avoit pénétré jusqu'au désert parmi

les classes que nous autres hommes nommons irraisonnables, puisque je vis de grandes bandes de gazelles qui venoient bondir et jouer par centaines autour des murs de Semelalia. Je ne sais si je m'abuse; mais il m'a souvent semblé qu'elles convoitoient la permission d'y entrer.

Je fis une collection assez intéressante des plantes, des insectes et des fossiles de Semelalia. Parmi les insectes il se trouve des *aranea galleopodes*, qui sont magnifiques par leur grandeur : la première que j'aperçus m'effraya réellement, d'autant plus qu'elle passa sur ma poitrine pendant que j'étois assis sur le sopha. Parmi les fossiles, la collection des porphyres et des cailloux roulés de l'Atlas est très belle.

Ayant annoncé qu'une éclipse de lune devoit avoir lieu dans la nuit du 15 janvier 1805, plusieurs pachas et autres personnes considérables se réunirent chez moi pour l'observer; malheureusement le temps fut entièrement couvert, sur-tout pendant la nuit; il tomba des averses terribles entremêlées de forts coups de vent qui empêchèrent de pouvoir rien découvrir.

Le sultan ne reste jamais long-temps dans un même endroit; peu de jours après l'éclipse on reçut la nouvelle de sa prochaine arrivée à Maroc, ce qui causa la plus grande satisfaction

aux habitants et particulièrement à moi, qui désirois prendre congé de lui et partir pour faire mon pélerinage à la Mecque.

Le sultan arriva en effet au jour indiqué; je sortis à une assez grande distance pour le recevoir. Il étoit dans sa litière placée entre deux mules. Dès qu'il m'aperçut, il s'arrêta et causa quelques moments avec moi, en me donnant les témoignages de la plus sincère affection. Muley Abdsulem, qui le suivoit, me montra les sentiments d'un frère. Pendant leur absence nous avions entretenu une correspondance; lorsque j'étois trop malade, et que je ne pouvois écrire, ils m'envoyoient des émissaires de Fez, avec la seule commission de me voir et de leur apporter de mes nouvelles; maintenant qu'ils me voyoient en bonne santé et en état de pouvoir supporter le cheval, ils ne savoient comment m'exprimer leur satisfaction. Pendant leur séjour nos relations continuèrent dans la plus parfaite intimité.

Peu de jours après je fus étrangement surpris en apprenant que *le sultan m'envoyoit deux femmes*. Résolu de n'en prendre qu'après avoir accompli mon pélerinage à la maison de Dieu, je refusai le présent; mais les femmes étoient déjà sorties du harem du sultan, et ne pouvoient

plus y rentrer : le bon Muley Abdsulem voulut bien les accueillir chez lui.

Muley Abdsulem craignoit de parler de mon refus et au sultan et à moi. Toute la cour avoit les yeux sur nous, désirant connoître la fin de cette grande affaire : chacun chuchottoit à l'oreille de son voisin; mais personne n'osoit, à cet égard, s'expliquer ouvertement : je continuois d'aller à la cour comme si rien n'étoit survenu.

Cependant Muley Abdsulem, ne pouvant supporter une situation aussi embarrassante, rompit enfin le silence et m'en parla le premier; je lui répondis que le lendemain j'irois le voir et que je répondrois aux questions qu'il voudroit bien m'adresser.

En effet, le lendemain je me rendis chez Muley Abdsulem qui m'attendoit; il étoit avec le principal fakih du sultan, qui est un personnage véritablement respectable. L'attaque commença, et je fus obligé de repousser les arguments de mes deux antagonistes. La discussion dura pendant quelques heures. Muley Abdsulem, qui se trouvoit entre le sultan et moi, étoit dans la plus grande agitation. Des larmes sortirent de ses yeux fermés à la lumière; bien plus touché de la situation périlleuse dans laquelle s'é-

toit engagé ce prince respectable à cause de moi, que je ne l'étois des périls qui pouvoient me menacer moi-même, je me levai, et lui prenant la main je lui dis : « Enfin, Muley Abdsu-« lem, je sais combien vous me chérissez ; vous « connoissez le fond de mon cœur et jusqu'à « mes pensées les plus secrètes, indiquez-moi « la conduite que je dois tenir ; dites-moi ce que « vous voulez que je fasse, je le ferai ; mais « pensez-y bien. » Il prit ma main, la porta sur son cœur, et après quelques moments de silence, il me dit presqu'en balbutiant : « Qu'on ramène « les femmes chez vous. » Je lui répondis : « J'y « consens ; mais, Muley Abdsulem, sachez que « je ne les verrai point ; que le jour de mon « départ pour la Mecque arrivera bientôt ; que « dans ce cas, si elles veulent rester, elles se-« ront libres, puisque je ne les aurai point « vues, et que, si elles veulent me suivre, je leur « accorderai protection. »

Débarrassé du pesant fardeau qui l'oppressoit, le cœur de Muley Abdsulem ne put y tenir. Passant de l'extrême tristesse à la plus grande joie, il me sauta au cou en m'embrassant tendrement. Son visage devint rayonnant, et des larmes d'attendrissement le mouillèrent une seconde fois. Nous arrêtâmes que, le soir du même

jour, le transport des femmes auroit lieu; j'exigeai qu'il se fît sans bruit et sans aucune cérémonie : je rentrai ensuite chez moi. Les femmes qui m'étoient données par le sultan étoient une blanche, appelée *Mohhàna*, et une négresse, nommée *Tigmu*.

Je donnai l'ordre de préparer un appartement indépendant à ma maison de la ville, et le fis orner convenablement; j'y fis placer des provisions de sucre, de café, de thé, etc.; et de plus, une malle contenant différentes pièces d'étoffes et autres bagatelles, quelques bijoux et une bourse avec quelques monnoies d'or.

Il étoit près de dix heures du soir lorsque mon maître d'hôtel vint me donner avis que les femmes étoient arrivées. « *Qu'on les conduise* « *chez elles* », répondis-je, et je continuai à causer avec mon secrétaire, mon fakih et deux autres amis. La gouvernante du harem de Muley Abdsulem, avec une demi-douzaine de femmes, étoient venues accompagner les miennes.

On servit un souper aux femmes et un autre aux hommes. Le repas achevé, je mandai la gouvernante du harem de Muley Abdsulem : elle se présenta couverte selon l'usage. Je lui fis un petit présent, et puis lui remettant la clef de la malle, je lui parlai en ces termes :

« Donnez cette clef à Mohhana ; dites-lui que « je l'estime, mais que quelques circonstances « particulières m'empêchent de la voir. Tout ce « qu'elle trouvera dans son appartement et sous « cette clef est à elle. J'espère qu'elle protégera « Tigmu. Je pars pour Semelalia ; mais je laisse « ici, en mon absence, un des chefs de mon « service, le schérif *Muley Hhamèt*, qui aura « soin de la faire servir, avec deux domestiques « et deux servantes. Tout ce qu'elle desirera, « qu'elle le fasse demander à Muley Hhamet. »

Je congédiai de suite la gouvernante étonnée. Dans le même moment, il étoit déjà minuit, je montai à cheval avec mes amis et mon monde, accompagné de plusieurs lanternes, et je partis pour Semelalia, où j'allai m'établir. Les femmes de Muley Abdsulem passèrent la nuit chez moi jusqu'au lendemain.

Si la cour de Maroc fut étonnée de ce que j'avois refusé les femmes, elle ne le fut pas moins de la manière dont je les avois reçues. Il étoit impossible de tenir la chose secrète à cause de mes domestiques et des personnes qui m'entouroient. Aussi en moins de vingt-quatre heures toute la ville connut les plus petites circonstances de cette affaire.

Je continuai à voir le sultan et Muley Abdsu-

lem comme s'il n'étoit rien arrivé, parce que la bienséance exige chez les Musulmans qu'on ne parle jamais des femmes.

Je déclarai enfin que j'allois partir pour la Mecque. J'eus, à cet égard, plusieurs discussions avec le sultan, avec Muley Abdsulem et avec mes amis, qui tous m'engageoient à ne pas entreprendre ce pénible voyage. On m'objectoit que le sultan ne l'avoit pas fait; que la religion n'exigeoit pas qu'on le fît personnellement; que je pourrois solder un pélerin, et que par ce moyen j'aurois le même mérite aux yeux de la Divinité. Ces raisons, et plusieurs autres que je passe sous silence, ne purent ébranler ma résolution.

Le sultan, qui désiroit de tout son cœur me retenir, vint un jour chez moi, accompagné de son frère Muley Abdsulem, de son cousin Muley Abdelmelek, et de toute sa cour. Le sultan entra chez moi à neuf heures du matin, et ne se retira qu'à quatre heures et demie du soir. Pendant ce temps on reprit plusieurs fois la discussion sur mon voyage; mais je restai toujours inébranlable. Je fis servir un repas à leur arrivée et un autre avant leur départ. Le sultan, qui désiroit me donner des preuves de son attachement et de sa confiance illimitée, mangea

aux deux repas, prit du café, du thé et de la limonade à différentes reprises; il écrivit et signa les dépêches du jour sur mon bureau; il me traita comme un frère chéri; et enfin, quand il sortit, six de ses domestiques me présentèrent de sa part deux superbes tapis.

Aussitôt que la cour eut reconduit le sultan chez lui, presque tous les officiers revinrent une seconde fois me compliménter et renouveler leurs instances pour me retenir, en me faisant les insinuations les plus flatteuses sur mon sort futur, si je restois. Insensible à toutes ces belles choses, je fixai l'époque de mon départ, qui devoit avoir lieu treize jours après.

Le moment de faire mes adieux au sultan arriva. Il renouvela ses instances, et me répéta mille fois de bien réfléchir auparavant aux fatigues et aux périls qui m'attendoient dans un voyage aussi long et aussi pénible. En le quittant, nous nous embrassâmes les larmes aux yeux. Mon audience de congé avec Muley Abdsulem fut déchirante, et jusqu'au dernier soupir je porterai dans mon cœur l'image de ce prince chéri.

Le sultan me fit cadeau d'une tente magnifique qui étoit doublée en drap rouge et garnie de franges en soie. Avant de me l'envoyer, il la

fit dresser devant lui; douze fakihs y entrèrent alors et récitèrent certaines prières qui devoient m'attirer les graces du Ciel et un bonheur constant dans ma route. Il joignit à ce présent des outres pour renfermer l'eau, ce qui est un objet essentiel pour ce voyage.

J'envoyai alors dire à Mohhana qu'elle eût à se couvrir, parceque j'avois à lui parler. Aussitôt qu'elle fut habillée, je me rendis chez elle, accompagné de tout mon monde, et je lui dis: « Mohhana, prêt à partir pour le Levant, je ne « vous abandonnerai pas, si vous voulez me suivre; mais aussi, si vous voulez rester, vous êtes « libre, puisque vous savez que c'est à présent « la première fois que je vous vois et que je « vous parle. » Elle me répondit modestement: « Je veux suivre mon seigneur. » Je lui répétai: « Songez bien à ce que vous dites, parceque « ce n'est pas une chose sur laquelle on puisse « revenir. » Mohhana reprit: « Oui, seigneur, « je vous suivrai dans tous les endroits du monde « où vous irez, et jusqu'à la mort. » Je dis alors à tous ceux qui m'entouroient: « Vous entendez les paroles que Mohhana vient de proférer; vous êtes témoins de sa résolution. » Et me tournant vers elle, je lui répondis: « Vous

« êtes une bonne personne, vous m'êtes atta-
« chée, et je vous protégerai toujours. Préparez-
« vous à partir avec moi. Adieu. »

Je fis aussitôt construire pour Mohhana une espèce de litière, appelée *darboùcco*, fermée de tous côtés, qui se place sur une mule ou sur un chameau, et qui est en usage dans le pays pour les grandes dames. Pour Tigmu on ne fit pas autant de cérémonies; elle pouvoit aller enveloppée dans son hhaïk ou son bournous. Je destinai à ces dames une grande tente, où elles ne pouvoient être vues de personne. C'est ainsi que j'entrepris mon voyage de la Mecque, laissant, pour fondé de pouvoir et chargé de l'administration de mes biens à Maroc, *Sidi Omàr Busèta*, pacha de la même capitale, avec des instructions convenables.

CHAPITRE XVII.

Maison régnante à Maroc. — Généalogie. — Schérifs. — Tactique. — Revenus du sultan. — Ses gardes. — Ses femmes. — Départ d'Ali Bey de Fez. — Voyage à Ouschda.

L'HISTOIRE des souverains des pays qui forment aujourd'hui l'empire de Maroc a été écrite par plusieurs auteurs. Parmi celles qui ont été composées par des auteurs européens, celle de M. Chénier, chargé d'affaires du roi de France auprès de l'empereur de Maroc, m'a paru digne d'estime.

On sait que, depuis Muley Edris, qui vivoi dans le second siècle de l'hégyre ou le huitième de l'ère du Christ, les royaumes de Maroc, de Fez, de Méquinez, de Sus et de Taffilet, furent gouvernés par différentes dynasties toujours en guerre entre elles, jusqu'au moment où le schérif de l'Yenboa, *Muley Schérif*, vint s'établir à Taffilet, et s'attira par ses vertus l'estime de tous les peuples qui s'empressèrent de se soumettre à ses lois.

Son fils Muley Ismaïl, qui occupa le trône après plusieurs guerres, et Muley Abdalla, son petit-fils, firent remarquer leurs règnes par les horribles cruautés qu'ils exercèrent. Muley Mohamed, plus politique que ses prédécesseurs, fut moins cruel, mais non moins avare. Le sultan actuel, Muley Soliman, est le plus modéré de tous les schérifs qui jusqu'à ce jour ont occupé le trône.

L'empire de Maroc ne possède aucune constitution ou loi écrite. Le mode de succession au trône n'est pas réglé, et chaque souverain, avant de se voir maître de l'empire, a toujours à combattre ses frères et d'autres aspirants, qui, chacun de leur côté, arment les peuples en leur faveur; en sorte que la mort d'un prince marocain entraîne toujours celle de cent mille hommes.

Muley Soliman, sultan actuel, a trois frères, qui sont Muley Abdsulem (1), aîné de la famille; Muley Selema, qui, après avoir combattu contre son frère et avoir été vaincu par lui, s'est retiré au Caire, où il traîne une misérable existence; et Muley Moussa, qui réside à Taffilet, où il passe sa vie dans la débauche.

---

(1) Il paroît que Muley Abdsulem est mort depuis peu. (*Note de l'Editeur.*)

Muley Soliman est un homme assez instruit dans la science de la religion : il est fakih ou docteur de la loi; mais, par cela même plus dévot que les autres, il passe une partie du jour en prières, et se vêtit ordinairement d'un hhaïk grossier, dédaignant toute espèce de luxe, et inspirant ce même esprit de rigidité religieuse à ses sujets; aussi, à l'exception de Muley Abdsulem et de moi, il n'y a presque personne qui ose déployer ou faire paroître la plus légère apparence de luxe.

En conséquence de ce principe, lorsque Muley Soliman, vainqueur de ses frères, fut tranquillement établi sur le trône, un de ses premiers soins fut de faire arracher toutes les plantations de tabac qui existoient dans l'empire, et qui fournissoient à la subsistance de quelques milliers de familles. Quoique l'usage du tabac ne soit pas expressément défendu par la loi, le prophète n'en ayant point fait usage, les rigoristes le regardent presque comme une souillure. Cependant Muley Abdsulem en prend beaucoup, et Muley Soliman en fait quelquefois usage lui-même, mais rarement. Parmi les habitants, à l'exception de ceux des ports ou des gens de mer, il en est peu qui en prennent.

Ce principe est également le motif de la ré-

pugnance qu'il a à faire le commerce avec les chrétiens. Il craint toujours que les relations avec les infidèles ne finissent par corrompre et par pervertir les fidèles croyants. Cette manière de voir rend si difficile toute relation commerciale, qu'il y a des personnes qui pourroient charger des flottes entières de grains, et qui sont presque sans argent pour vivre, par l'impossibilité de les vendre au-dehors. Chez une nation où l'homme n'a point de propriété, puisque le sultan est maître de tout, où l'homme n'a pas la liberté de vendre ou de disposer du fruit de son travail, enfin où il ne peut pas en jouir et en faire parade aux yeux de ses compatriotes, il est facile de trouver la cause de son inertie, de son abrutissement et de sa misère.

J'ai copié l'arbre généalogique de Muley Soliman, que lui-même me confia en original. (*Voyez à la planche XI la copie arabe.*) En remontant depuis lui jusqu'au prophète, elle est dans l'ordre suivant :

Solimàn.
Mohamèd (1).
Abdallà.
Ismaïl.
Scherìf.
Ali.
Mohamèd.
Ali.
Jussuf.
Ali.
Hassèn.
Mouhamèd.
Hassèn.
Kàssem.
Mouhamèd.
Abulkàssem.
Mouhamèd.
Hassèn.
Abdallà.
Mouhamèd.
Aàrafat.
El Hassèn.
Abubèkr.
El Hassèn.
Ahmèd.
Ismaïl.
El Kàssem.
Mouhamèd.
Abdallà el Kàmel.
Hassàn el Meschna.
Hassèn es Sèbet, fils de *Ali Ben Abutàleb* et de *Fàthma ez Zòhra* (la Perle), fille du prophète *Mouhhammèd.*

Taffilet renferme plus de deux mille schérifs, qui tous se regardent comme ayant des droits au trône de Maroc, et qui, par cette raison,

(1) Quoique le nom de *Mohamèd* soit toujours écrit avec les mêmes caractères en arabe, l'usage a consacré les différentes manières de le prononcer, comme on le voit dans cette liste. (*Note de l'Editeur.*)

jouissent de quelques légères gratifications du sultan. Dans les interrègnes, plusieurs prennent les armes; et comme Maroc n'a pas d'armée proprement dite pour étouffer ces mouvements partiels, ils plongent le pays dans l'anarchie.

La tactique des Marocains est toujours la même dans toutes les batailles. Elle se réduit à s'approcher de l'ennemi à la distance de cinq cents pas à peu près. Là, ils se déploient par un mouvement soudain, et cherchent à présenter le plus grand front possible; puis ils courent de toutes leurs forces, en ajustant le fusil. Arrivés à la demi-portée, ils tirent leur coup; ils arrêtent le cheval par un fort mouvement de bride, et, tournant le dos, ils battent en retraite avec la même vîtesse. Ils rechargent tout en courant; et si l'ennemi recule, ils continuent à faire feu en gagnant du terrain. (*Planche VIII.*) Mais si l'action s'échauffe et qu'on tire l'épée, quel doit être l'embarras de ces hommes qui, sans aucune espèce d'ordre, tiennent chacun de la main gauche la bride et leur long fusil, et l'épée de la droite! Dans ce cas, ils placent le fusil devant eux sur l'arçon de la selle, et de cette manière chaque homme occupe un front de plus de deux, et reste isolé, sans appui sur ses côtés. Quel doit être alors l'effet d'une ligne de ba-

taille européenne sur de tels pelotons! C'est en raison de cela que le cavalier maure évite, autant qu'il lui est possible, de s'engager à l'arme blanche; il fonde sa supériorité sur la vîtesse de son attaque, de sa retraite, et sur sa dextérité à manœuvrer son fusil : il ne pense à faire usage de son épée qu'à la dernière extrémité.

On calcule que les revenus du sultan de Maroc peuvent s'élever de vingt à vingt-cinq millions de francs. Comme il a très peu d'employés, et que ceux-ci n'ont d'autre traitement que le casuel de leur emploi et quelques gratifications qu'on leur accorde rarement; comme aussi il n'a pas besoin d'entretenir une armée, puisque, dans les occasions où la guerre éclate, tout musulman est soldat par religion, la plus grande partie de cet argent va s'ensevelir dans le trésor qui est à Maroc, à Fez, et principalement à Mequinez.

Les seuls soldats que le sultan entretient constamment sont ceux qui forment sa garde, et dont on fait monter le nombre à dix mille; la plupart sont des nègres esclaves achetés par lui, ou reçus en présent ou en paiement, ou enfin des fils d'anciens nègres; le reste sont des Maures tirés d'une tribu appelée *Oudaïas*. Une partie de ces troupes est en commission ou en détachement dans les provinces, et l'autre partie

suit le sultan. Les soldats, presque tous cavaliers, sont connus sous le nom de *el bokhari*, qu'ils ont pris comme se mettant sous la protection de l'imam expositeur de ce nom, dont la doctrine est suivie à Maroc.

Quoique Muley Soliman mène une vie obscure et sans éclat, la dépense de sa maison est assez considérable, à cause du grand nombre de ses femmes et de ses enfants. Il ne peut avoir que quatre femmes légitimes, outre ses concubines; mais il les répudie fréquemment pour en prendre de nouvelles. Il relègue ensuite à Taffilet les femmes répudiées, auxquelles il accorde une pension pour leur subsistance. J'ai vu plusieurs fois les habitants lui présenter leurs filles, qui en conséquence entroient au harem sous le nom de servantes, et qui, lorsqu'il lui plaisoit, étoient élevées au rang de femmes du sultan, pour être ensuite répudiées à leur tour. Muley Soliman ne se fait pas un scrupule d'avoir en même temps deux sœurs pour femmes. Cependant les docteurs ne voyoient pas cette action de bon œil, non plus que celle de boire du vin la nuit dans le harem : deux choses prohibées par la loi.

Le sultan est sobre : il mange avec les doigts comme les autres Arabes; cependant, lorsqu'il

m'invitoit à dîner avec lui, il ordonnoit qu'on me servît une cuiller de bois, parceque la loi défend l'usage des riches métaux dans la vaisselle; ainsi ses plats et sa table ne sont nullement distingués de ceux d'un de ses sujets. Il ne mange jamais que les mets préparés par ses négresses dans le harem. Chez moi néanmoins il a mangé de ceux qui avoient été accommodés par mes cuisiniers.

Je me rendis de Maroc à Fez par la même route que j'avois suivie en venant dans cette ville. Quoique ma santé ne fût pas encore bien rétablie, je fis cependant pendant la route des observations astronomiques qui confirmèrent mes résultats antérieurs; malheureusement je n'étois pas encore en état de pouvoir m'adonner à un travail suivi.

Les premiers jours de mon arrivée à Fez j'eus une discussion avec le pacha; il prétendoit que, puisque j'avois pris congé du sultan pour me rendre à Alger, j'aurois dû partir huit ou dix jours après mon arrivée; il me prépara même les moyens de transport, et me fournit l'escorte qui devoit m'accompagner; je lui déclarai nettement que je n'étois pas encore prêt, et je restai un mois et demi. Peu de jours avant mon départ, Muley Abdsulem se rendit à Fez; il

m'apporta une lettre de recommandation du sultan pour le dey de Tunis, et une autre pour le pacha de Tarables ou de Tripoli : Muley Abdsulem m'en donna une de lui pour le dey d'Alger, auquel Muley Soliman ne vouloit pas écrire par quelque considération politique.

Ayant enfin arrêté mon départ de Fez pour Alger, je pris congé de Muley Abdsulem et de mes amis avec bien plus de tristesse que la première fois, parcequ'ils me voyoient entreprendre un voyage hasardeux, et qu'ils craignoient de ne me revoir jamais.

A neuf heures trois quarts du matin du jeudi 30 mai 1805 je sortis de ma maison avec mes amis, qui me conduisirent d'abord à la mosquée de Muley Edris, d'où ils m'accompagnèrent une partie du chemin, jusqu'au moment où je les congédiai. Ma maison, les rues, la mosquée et la sortie de la ville étoient pleines de monde; on me pressoit de tous côtés pour me toucher, pour me demander une prière, etc. M'étant dirigé vers le N., j'arrivai à midi dans mon camp, déjà installé au-delà du pont, sur la rive droite de la rivière Sebou, qui est assez considérable, et qui va vers l'O.

♀ 31 *mai.*

Nous commençâmes à marcher sur les huit heures du matin : la route étoit en général vers l'E. N. E., faisant mille détours par les montagnes, jusqu'à deux heures après midi que je campai sur le bord de la rivière *Yenaoul*, qui est peu considérable, et qui va vers l'O.

Le pays se compose de montagnes secondaires, la plupart calcaires, avec quelques traits de terres labourées.

Parmi les hommages que me rendirent les habitants des douars voisins de la route que je suivois, on doit particulièrement distinguer celui-ci. Je vis les enfants réunis venir à ma rencontre ; l'un d'eux, qui alloit en avant, étoit paré d'une tunique blanche, d'un mouchoir de soie sur la tête, d'une ceinture de soie autour du corps, et portoit un bâton de sept pieds de haut, à l'extrêmité duquel étoit suspendue une tablette sur laquelle étoit une prière. Après m'avoir adressé un compliment étudié, ils me baisèrent la main, l'étrier, ou ce qu'ils pouvoient toucher, et s'en retournèrent ensuite extrêmement satisfaits. Combien leur naïveté étoit touchante !

Les mères étoient aux aguets pour être témoins de la réception que je faisois à leurs enfants.

♄ 1er *juin.*

A huit heures du matin nous étant mis en route dans la direction de l'E., on suivit pendant plus d'une heure et demie le bord de la rivière Yenaoul, qui coule dans une longue vallée. J'entrai bientôt après entre les montagnes, et traversai une petite rivière à une heure après midi; à deux heures nous campâmes sur le côté droit de cette rivière.

Le terrain est le même que celui de la veille. La végétation étoit entièrement desséchée. J'aperçus plusieurs champs de moissons, et seulement un douar.

Le temps fut à demi couvert; le thermomètre, dans ma tente, à quatre heures du soir, marquoit 26° 7 de Réaumur.

☉ 2.

On se mit en route à sept heures du matin, en suivant les directions de plusieurs vallées entre des montagnes d'une hauteur moyenne: nous eûmes des petites rivières à traverser à

chaque moment jusqu'à quatre heures et un quart du soir que l'on planta les tentes au pied de *Teza*, petite ville située sur un rocher au pied d'autres montagnes plus hautes au S. O. Le tableau qu'elle présente est très pittoresque: la ville est entourée de vieilles murailles, et la tour de la mosquée s'élance au-dessus comme un obélisque. Le rocher est escarpé en certains endroits, et couvert de beaux vergers dans d'autres; des jardins entourent sa base. D'un côté, une petite rivière qui se précipite, de l'autre, plusieurs ruisseaux qui tombent en cascades, un pont à demi ruiné, ajoutent à l'intérêt du tableau: une multitude innombrable de rossignols, de tourterelles, et d'autres oiseaux, font de cet endroit un lieu ravissant.

Les vallées, couvertes de moissons abondantes, me font croire que les habitants sont plus laborieux que ceux des côtes de la mer.

Le temps fut serein et d'une chaleur étouffante jusqu'au moment de notre halte, qu'il se couvrit de gros nuages; à peine avoit-on dressé les tentes, que de terribles coups de tonnerre se firent entendre, et qu'il tomba de grandes averses.

Malgré ce contre-temps, j'eus le bonheur de pouvoir profiter d'un moment de soleil entre

les nuages, et je trouvai ma longitude chronométrique = 6° 0′ 15″ O. de l'Observatoire de Paris.

Je rencontrai dans la route plusieurs caravanes d'Arabes qui venoient du Levant, fuyant la disette qui régnoit dans leur pays : elles étoient composées de tribus entières, qui emmenoient avec elles le reste de leur bétail et tout ce qui leur appartenoit. Le tableau de ces caravanes donne une idée des anciennes émigrations de la Palestine et de l'Égypte, produites par la même cause.

Un coup de soleil sur le revers des mains m'occasionna un érysipèle. Elles devinrent très enflées, et l'inflammation devint si forte, qu'elle me fit souffrir des douleurs aiguës.

☾ 3.

Mes souffrances ne diminuant point, je ne fis point lever le camp : d'ailleurs, pendant toute la nuit et la matinée, il y eut de grandes averses et de forts coups de tonnerre.

J'observai le passage du soleil entre de gros nuages ; ce qui donna pour latitude = 34° 30′ 7″ N. : mais cette observation n'est pas bonne.

La soirée fut également pluvieuse, avec un

très fort vent d'O., et ma main gauche continuoit à me faire beaucoup souffrir.

♂ 4.

Les grandes averses d'eau continuèrent sans intermission, en sorte qu'il fut impossible de se mettre en marche.

☿ 5.

A huit heures du matin on partit vers l'E., traversant des vallées, montant et descendant des collines rafraîchies par plusieurs ruisseaux; à une heure et un quart après midi je traversai une rivière, et fis dresser les tentes dans l'intérieur d'un antique *alcassaba* ou château, appelé *Temessouìn*.

Le terrain de cette contrée est entièrement composé d'argile glutineuse qui forme les collines et les vallées jusqu'à une grande profondeur, puisque j'en vis des coupes verticales de plus de quarante pieds. Je crois que c'est la même couche générale qui va, d'un côté, jusqu'au chemin de Tanger à Mequinez, et qui, de l'autre, va former les montagnes de Tetouan.

Je rencontrai ce jour une *càffila* ou cara-

vane qui venoit du côté du Levant, ayant avec elle un troupeau de plus de quinze cents chèvres. On avoit placé sur quelques chameaux des espèces de dais ou de petites tentes, dans lesquelles se tenoient les femmes et les enfants des plus riches de la tribu; les autres alloient à découvert. Plusieurs bœufs et vaches étoient chargés, et portoient leur fardeau placé sur le dos, à la manière des mules.

L'ordre de la marche étoit ainsi distribué: Le bétail, placé en avant, étoit divisé en troupes d'une centaine de têtes chacune, et gouverné par quatre ou cinq garçons, qui cherchoient à maintenir un intervalle d'une vingtaine de pas d'un groupe à l'autre; les tentes, les équipages, et la plupart des femmes et des enfants, montés sur des chameaux, étoient placés au centre; les hommes, à cheval ou à pied, avec le fusil en bandoulière, formoient l'arrière-garde, et alloient aussi éparpillés sur les flancs, en formant la haie.

L'alcassaba où nous étions campés est composé d'un carré de murs de 425 pieds de front, avec une tour carrée sur chaque angle, et une autre au centre de chaque face. La muraille avoit trois pieds d'épaisseur et dix-huit pieds de haut. Il s'élève de cette hauteur un mince parapet en dehors, percé de meurtrières, et le reste

de l'épaisseur de la muraille est l'unique espace consacré aux défenseurs, qui y sont perchés comme sur un arbre. Au centre de l'alcassaba est une mosquée ruinée, à côté de laquelle on voit quelques autres monceaux de ruines. Divers groupes, de trois ou quatre baraques chacun, abritent les misérables habitants de cette solitude. Le kaïd de l'alcassaba, qui habite un douar situé à une lieue de distance, vint me rendre les honneurs et m'offrir en présent un mouton, de l'orge, du lait et autres denrées.

℣ 6.

A sept heures et demie du matin ma caravane se dirigea vers l'E. jusqu'à trois heures et demie du soir, que je fis placer les tentes à côté d'un pauvre douar, et à peu de distance de quelques ruines ou masures informes.

Le terrain, composé d'argile pure, présentait une vaste plaine et un véritable désert sans habitants, et sans autre végétation que quelques broussailles entièrement brûlées. A dix heures nous passâmes auprès d'une grande citerne remplie d'une eau excellente, et à midi nous traversâmes une petite rivière.

Le temps, quoique serein, fut rafraîchi par le vent d'E.

♀ 7.

Un peu avant sept heures du matin je partis, et, après avoir traversé la rivière *Moulouìa*, j'aperçus les ruines d'une alcassaba. Je suivis pendant une couple d'heures la route au N. E., à peu de distance de la rivière, et, tournant à l'E., je continuai jusqu'à deux heures après midi. Je passai ensuite à côté d'une très grande alcassaba ruinée, auprès de laquelle étoient plusieurs douars, et après avoir passé la rivière *Enzà*, on campa sur son bord.

La rivière Mouloùa est profonde; mais à l'endroit où nous la traversâmes elle s'étend davantage, et l'on y trouve un bon gué. Son cours est au N. E. Son eau, chargée de limon, étoit rouge et épaisse comme celle du Nil; mais, étant reposée, elle est fort bonne. Ses bords sont bas et boisés à l'endroit où nous étions le jour précédent.

La rivière Enza, qui n'est pas considérable, est encore diminuée par plusieurs canaux d'arrosage. C'étoit un vrai plaisir pour moi de considérer ces marques de l'industrie humaine au milieu de ce désert. La rivière ici coule à l'O.

Le terrain présenta d'abord une continuation de la même plaine argileuse déserte que j'avois remarquée la veille. A dix heures du matin on descendit dans un autre pays, alternativement composé de couches argileuses et calcaires, formant des collines. A midi je passai près d'une montagne qui me parut être formée de basalte, et que je laissai sur la droite. A une heure et demie nous entrâmes dans un beau pays, bien cultivé, couvert de belles moissons, au milieu duquel se trouve l'alcassaba, et au N. la rivière Enza, sur la rive droite de laquelle on fit halte.

Le temps fut à demi couvert et rafraîchi par un fort vent du N. E.

Ce désert est connu sous le nom d'*Angad*. Il paroît qu'il s'étend dans la ligne d'E. O. depuis l'alcassaba de Temessouinn jusqu'au sud d'*Alger*.

§ 8.

Mes gens levèrent le camp à sept heures un quart, et on se mit en marche vers le N. E., en suivant le même désert. A huit heures nous trouvâmes un petit filet d'eau assez bonne. A neuf heures et demie le pays se rétrécit entre de petites montagnes calcaires et argileuses. A une heure

trois quarts après midi je traversai un ruisseau, et, tournant vers l'E., je suivis quelque temps sa rive droite: de là on commença à voir des moissons, et peu après un douar. A trois heures et demie les tentes furent dressées à côté d'une alcassaba et d'un douar nommé *l'Aaïaun Maylouk.*

Le terrain parcouru ce jour est tour-à-tour argileux et calcaire. Deux séries de montagnes, que je reconnus faire partie du Petit-Atlas, bornent l'horizon au N. et au S.

Dans tout le désert on n'aperçoit aucun animal, excepté quelques petits lézards, quelques araignées, et quelques limaçons morts ou endormis sur les branches épineuses d'une petite plante brûlée.

A mon arrivée les habitants faisoient la cérémonie d'un convoi funèbre. Le corps, placé en parade sur une hauteur, étoit entouré d'une quarantaine de femmes, qui, divisées en deux chœurs, crioient en mesure et tour-à-tour: *Ah*-ah-*ah*-ah. Toutes les femmes d'un chœur, en prononçant leur *ah* respectif, s'égratignoient et s'arrachoient la figure avec les deux mains, jusqu'à en faire couler le sang. Six hommes à cheval et rangés en haie étoient à côté, regardant le pays d'une tribu ennemie qui avoit tué

l'homme dont on faisoit les funérailles; et les autres Arabes à pied qui formoient le cortége les entouroient entièrement.

Ils restèrent une demi-heure dans cette attitude; et les femmes, après avoir continué leurs cris et leurs égratignures pendant le même temps, se séparèrent du mort en pleurant en mesure. Les hommes ensevelirent le corps au même endroit, et chacun se retira sans autre cérémonie.

Le temps, toujours frais, fut constamment couvert.

⊙ 9.

A six heures du matin on se mit en route vers le N. E. A sept heures nous traversâmes un petit ruisseau, et, tournant vers l'E. N. E. à deux heures après midi, on passa un autre ruisseau, et à quatre heures moins un quart j'entrai dans *Ouschda.*

Le terrain est ici de la même nature que la plaine déserte mentionnée. A huit heures du matin j'avois vu cependant une bonne terre végétale, mais peu ensemencée. Les deux chaînes de hautes montagnes continuoient à borner l'horizon au N. et au S. à une grande distance.

A sept heures et demie du matin je découvris au loin, sur une hauteur voisine du chemin, deux hommes armés à cheval, qui s'avançoient posément vers nous. Mes gens commençoient à s'alarmer: je les tranquillisai; et, lorsqu'on les eut abordés, j'appris que c'étoient des vedettes de la tribu ennemie qui avoit tué l'homme enterré à Aaïaun Meylouk, et que derrière eux étoient les troupes de la tribu.

Nous trouvâmes ensuite quelques hommes qui fauchoient le blé: ils avoient tous à côté d'eux leurs chevaux sellés et bridés. Plus loin on découvroit une troupe armée.

A dix heures on étoit sur les terres de cette tribu: c'est un espace d'une lieue de diamètre, entièrement labouré, et contenant plus de vingt douars. Quatre hommes armés à cheval sortirent pour nous reconnoître : ils me demandèrent une prière, puis nous congédièrent poliment. Cette tribu, qui s'appelle *Mahàïa*, me parut être composée de gens belliqueux. Je pense que le sultan de Maroc n'a sur eux qu'une autorité bien précaire.

CHAPITRE XVIII.

Description d'Ouschda. — Difficultés pour continuer le voyage. — Détention par ordre du sultan. — Départ d'Ouschda. — Aventures du désert. — Arrivée à Laraïsch et sa description. — Départ de l'empire de Maroc.

Ouschda, village qui contient près de cinq cents habitants, est, comme les autres endroits peuplés que j'ai trouvés en-deçà de l'alcassaba de Temessouin, un oasis dans le désert d'Angad.

Les maisons, construites en terre, sont petites, et si basses qu'on peut à peine y rester debout. Elles sont en outre si sales et si remplies d'insectes, que je préférai rester campé sous la tente dans l'alcassaba, qui est assez grande, et située à côté du village : je passai une partie de mon temps dans un joli petit jardin attenant.

Une source assez abondante, qui jaillit à une demi-lieue d'Ouschda, donne une eau très bonne ; elle arrose les jardins ou vergers qui entourent le village. Ces jardins offrent une

belle verdure et de bons arbres fruitiers, parmi lesquels le figuier, l'olivier, la vigne et le dattier, tiennent le premier rang. Le pays fournit aussi des melons délicieux et de la viande bien supérieure à tout ce qu'on peut imaginer; il est même incroyable combien le mouton du désert est délicat. Ces animaux sont longs, effilés, portent très peu de laine, et habitent un pays où ils ne trouvent presque rien à manger; mais leur chair est peut-être la meilleure qu'il y ait au monde.

On ne trouve dans le village et dans les environs que peu de poules, et point de gibier ou d'oiseaux; mais la farine, le riz et les légumes n'y manquent pas.

Par un grand nombre d'observations de distances lunaires et d'éclipses de satellites, la position d'Ouschda fut déterminée avec une exactitude satisfaisante; j'obtins, pour longitude, = 4° 8′ 0″ O. de l'Observatoire de Paris, et pour latitude, = 34° 40′ 54″ N. Dans une latitude aussi élevée, le climat devroit être peu différent de celui de l'Europe; mais le désert qui l'entoure rend l'air extrêmement brûlant. Nous y eûmes cependant des jours assez frais au mois de juin, nébuleux même, et quelquefois aussi de la pluie.

J'observai à Ouschda une éclipse lunaire, dont je parlerai dans la partie astronomique. J'aurois dû faire plusieurs autres observations; malheureusement les circonstances m'en empêchèrent, parceque je devois tout sacrifier à mon objet principal.

Au moment de mon arrivée, le chef et les principaux du village m'avoient déclaré que je ne pouvois aller plus avant, parceque, le même jour, ils avoient reçu la nouvelle de la révolution qui venoit d'éclater dans le royaume d'Alger, et qu'à *Tlèmsen* ou *Tremecèn*, où je me dirigeois, le sang des Turcs et des Arabes ne cessoit de couler.

Après bien des discussions, et après avoir mûrement réfléchi, je me décidai à envoyer un courrier, qui, à son retour, m'apporta la nouvelle que les troubles survenus dans la ville de Tlemsen étoient apaisés, mais que les chemins étoient infestés de rebelles qui voloient et qui assassinoient.

Je demandai sur-le-champ une escorte au chef du village; il me répondit qu'il n'avoit pas assez de forces, mais qu'il tâcheroit d'arranger la chose suivant mes desirs.

Au bout de deux jours, le chef et les principaux d'Ouschda firent venir le *Schèk el Boa-*

nàni, qui est le chef d'une tribu voisine, et lui proposèrent de me conduire à Tlemsen. Le schek refusa d'abord, et, après avoir longuement discuté, il partit sans avoir rien décidé.

Plusieurs jours s'étoient passés en négociations inutiles: cependant les révoltés s'approchèrent jusque sous les murs d'Ouschda; ils tirèrent quelques coups de fusil qui tuèrent deux hommes. Ma position devenoit de plus en plus critique, parceque, d'un côté, tous mes moyens de subsistance s'épuisoient, et que, de l'autre, je savois que mes ennemis de Maroc s'étoient prévalus de mon séjour prolongé à Fez pour me rendre suspect au sultan. Persuadé qu'ils ne manqueroient pas de profiter de cette circonstance pour me noircir, je pris le parti de monter à cheval pour aller tout seul chercher le Boanani, qui avoit son douar à deux lieues de distance, à l'entrée des montagnes.

Mes gens frémirent d'effroi à cette nouvelle, à l'exception de deux renégats espagnols qui s'étoient réunis à moi lors de ma sortie de Fez, et qui, dans ce moment critique, se présentèrent et me dirent: « Monsieur, si vous vou-« lez nous le permettre, nous vous suivrons, et « nous partagerons votre sort. » Je les regardai fixement, et, voyant en eux des hommes de

cœur, je leur ordonnai de prendre les armes, afin que l'un d'eux me suivît, et que l'autre restât avec mes équipages.

J'allois sortir, accompagné d'un fidèle esclave nommé Salem et de mon renégat ; mais je trouvai la porte de la muraille fermée, et les principaux habitants, au nombre de quarante ou cinquante hommes, décidés à m'en défendre le passage.

Je les conjurai de me laisser sortir; ils me répondirent presque tous à-la-fois, les uns par des raisons, les autres par des cris. J'insistai; ils résistèrent. Enfin, m'adressant au principal d'entre eux, je pris un des pistolets pendus à l'arçon de ma selle, et, d'un ton moitié amical, moitié menaçant, je lui dis : « Schek Soliman, nous « avons bien commencé, et je crois que nous « allons mal finir. Ouvrez la porte. » Alors Schek Soliman, tirant de côté la poutre qui retenoit la porte, l'ouvrit en disant aux autres : « Puisqu'il « veut périr, laissez-le faire. »

Je sortis, suivi de mon esclave et de mon renégat, et me dirigeai vers les montagnes du Boanani. Peu d'instants après que je fus parti je vis arriver à bride abattue les mêmes habitants, qui venoient se réunir à moi pour me former une escorte; ils m'abordèrent en me

faisant des excuses de leur résistance, qui n'avoit eu d'autre motif, disoient-ils, que leur attachement pour moi, et la crainte d'un malheur.

Nous fûmes très bien reçus chez le Boanani. Il s'empressa de nous inviter à dîner, et nous donna un très beau repas; mais il trouvoit toujours mille obstacles à me conduire seul jusqu'à Tlemsen. Enfin, vaincu par mes persuasions et par celles du schek Soliman, qui me servit très bien dans cette occasion, il convint de s'arranger avec le schek d'une autre tribu, nommée *Benisnouz*. Ce dernier devoit m'attendre avec son monde à moitié chemin, pour m'escorter jusqu'à Tlemsen, et le Boanani se chargeoit de me conduire jusqu'à lui.

Deux jours après, le Boanani vint me prévenir de me tenir prêt pour le lendemain. Il arriva, en effet, avec près de cent hommes, et nous sortîmes aussitôt d'Ouschda. A peine étions-nous à la distance d'une demi-lieue, que deux soldats du sultan vinrent sur nous à bride abattue, en nous criant d'arrêter. Ils étoient immédiatement suivis d'un corps de troupes commandé par un officier supérieur de la garde, nommé *El Kaïd Dlaïmi*. Il m'annonça que le sultan, ayant ap-

pris que j'étois retenu à Ouschda, l'avoit envoyé pour me protéger et pour me défendre, si l'occasion s'en présentoit.

Je lui fis sentir que la révolution d'Alger et de Tlemsen, ainsi que le brigandage des révoltés, étant les seules causes qui m'avoient retenu, je pouvois continuer ma route en sûreté, puisque le danger étoit passé, d'autant plus que j'étois escorté par les tribus des boananis et des benisnouz.

Malgré mes représentations, Dlaïmi me déclara que, vu l'état des choses, il ne pouvoit consentir à mon départ jusqu'à ce qu'il eût reçu de nouveaux ordres du sultan. Je fus, en conséquence, obligé de rentrer à Ouschda, et d'écrire au sultan.

Aussitôt après la réception de ma lettre, celui-ci m'envoya deux autres officiers de la cour, avec l'ordre de me conduire, disoient-ils, à Tanger, afin de pouvoir m'embarquer pour le Levant.

Cette disposition du sultan me contraignit de sortir d'Ouschda avec mon monde et mes équipages, le 3 août, à neuf heures du soir. J'étois accompagné des deux officiers et de trente *oudaïas* ou gardes-du-corps du sultan. Je laissai à Ouschda le Kaïd Dlaïmi et le reste de sa troupe.

Je partis aussi tard, par la raison que Dlaïmi avoit reçu l'avis que quatre cents Arabes armés m'attendoient sur le chemin. Je fus obligé de quitter la ville en secret et sans savoir quelle route je devois suivre, jusqu'au moment de partir, que Dlaïmi l'indiqua à mes conducteurs. Laissant de côté le chemin ordinaire, nous traversâmes les champs vers le S., en nous enfonçant dans le désert. La nuit étoit fort obscure, et le ciel entièrement couvert de nuages.

⊙ 4 *août.*

Après avoir marché fort vîte toute la nuit, et gravi des montagnes, j'arrivai à six heures du matin vers les ruines d'une grande alcassaba, au pied de laquelle étoit une source d'eau et un grand douar.

Nous continuâmes de marcher sans relâche, en suivant plusieurs vallées tortueuses, au fond desquelles couloit une rivière qui, pour être petite, n'en étoit pas moins utile pour les irrigations aux laborieux habitants de plusieurs douars.

En vertu d'un ordre dont les officiers chargés de m'accompagner étoient porteurs, il sortoit

de chaque douar un Arabe ou deux, montés et équipés, qui s'incorporoient avec les gens de ma suite.

Arrivés sur les neuf heures du matin à l'endroit où se terminoit le ruisseau, les trente oudaïas prirent congé de moi, en me laissant l'escorte des Arabes armés sous le commandement des deux officiers.

Au moment que les gardes du sultan se retiroient, je donnai quelques pièces d'or à l'un des officiers pour en gratifier ses soldats, et je continuai à marcher; mais, bientôt ayant entendu du bruit derrière moi, je tournai la tête, et je vis les oudaïas, révoltés contre leurs chefs, menacer de les massacrer. Dans le même moment deux d'entre eux arrivèrent à toute bride pour me rendre plainte, croyant que les officiers avoient retenu une partie de l'argent que je leur avois destiné. Je courus sur cette troupe, à qui je me hâtai de faire baisser les armes. Je parvins à leur faire entendre raison, à les calmer et à les renvoyer. Dans le cours de cette rixe, qui nous alarma beaucoup, à cause des malheurs qui pouvoient en résulter, personne ne songea à faire provision d'eau; cependant nous commencions à en manquer, et malheureusement

j'ignorois que c'étoit le dernier endroit où l'on pouvoit en trouver.

La marche étoit toujours accélérée, par la crainte de rencontrer les quatre cents Arabes dont on cherchoit à s'éloigner. C'est par cette raison que nous allions toujours hors des chemins au milieu du désert, marchant sur des cailloux roulés, à travers des montagnes arrondies. Ce pays est entièrement privé d'eau; on n'y voit pas un arbre, pas un rocher isolé qui puisse offrir le plus léger abri ou un peu d'ombre. Une atmosphère parfaitement transparente, un soleil immense qui darde sur la tête, un terrain presque blanc et ordinairement de forme concave comme un miroir ardent, un petit vent brûlant comme la flamme : tel est le tableau fidèle des lieux que nous parcourions.

Tout homme trouvé dans cette solitude est considéré comme ennemi. Aussi mes treize Bedouins, ayant aperçu, sur le midi, un homme armé à cheval qui se tenoit à une distance très éloignée, se réunirent aussitôt, et partirent comme un trait pour le surprendre, en poussant de grands cris, qu'ils interrompoient par des expressions de mépris et de dérision : *Que cherches-tu, mon frère? Où vas-tu, mon fils? etc.*, lui crioient-ils, en jouant avec les fusils

qu'ils faisoient passer par-dessus leurs têtes. Le Bedouin découvert profita de son avantage et s'enfuit dans les montagnes, où il fut impossible de l'atteindre. Ce fut le seul que nous rencontrâmes.

Cependant les hommes et les animaux n'avoient presque rien mangé ni bu depuis le jour précédent, et n'avoient pas cessé de marcher, depuis neuf heures du soir, d'un pas accéléré. Un peu après midi il ne nous restoit pas une goutte d'eau, et mes gens, comme leurs montures, commençoient à être abattus par la fatigue. A chaque instant les mules tomboient avec leurs charges; il falloit sans cesse les faire relever, en soutenant le poids du fardeau qu'elles portoient. Ce pénible exercice acheva d'user le peu de force qui nous restoit.

A deux heures après midi un homme tomba aussi roide qu'un mort, épuisé par la fatigue et la soif qu'il éprouvoit. Je m'arrêtai avec trois ou quatre de mes gens pour le secourir. On pressa le peu d'humidité qui restoit à une outre, et on parvint à introduire quelques gouttes d'eau dans sa bouche; mais ce foible secours ne produisit aucun succès. Je commençois déjà de sentir moi-même une foiblesse qui, s'accroissant d'une manière effrayante, m'annonçoit que les forces

alloient aussi m'abandonner. Je quittai ce malheureux, et je remontai à cheval.

Dès ce moment d'autres personnes de ma suite tombèrent successivement et restèrent à terre, abandonnées à leur malheureux sort, parceque la caravane alloit déjà à *sauve qui peut*. Plusieurs mules furent également abandonnées avec leurs charges. Je trouvai sur mon passage deux de mes grandes malles par terre; mais je ne pus savoir ce qu'étoient devenues les mules qui les portoient; personne ne veilloit plus à la garde de mes effets et de mes instruments. Je voyois cette perte avec autant d'indifférence que si ces objets ne m'eussent point appartenu, et je passai outre. Je sentois mon cheval trembler sous moi; et c'étoit le plus fort de ceux de la caravane. Nous marchions abattus et en silence. Quand je voulois encourager quelqu'un à doubler le pas, pour toute réponse il me regardoit fixement, en portant son index vers la bouche, pour indiquer la soif dont il étoit dévoré. Je voulus reprocher aux officiers conducteurs leur peu de soin, qui étoit cause du manque d'eau : la mutinerie des oudaïas étoit leur excuse; et d'ailleurs, disoient-ils, ne souffroient-ils pas comme les autres? Notre sort étoit d'autant plus affreux, que nul de nous ne croyoit jamais pou-

voir se soutenir jusqu'à l'endroit où l'on trouveroit de l'eau. Enfin, à près de quatre heures du soir, je tombai à mon tour, épuisé de fatigue et de soif.

Étendu sans connoissance au milieu du désert, entouré de quatre ou cinq hommes seulement, dont l'un étoit tombé presque en même temps que moi, et les autres hors d'état de me donner le moindre secours, puisqu'ils ignoroient où pouvoir trouver de l'eau, et que d'ailleurs ils n'avoient pas la force d'aller en chercher, j'aurois péri avec eux sur cette place, si la Providence ne nous eût sauvés par une espèce de miracle.

Une demi-heure s'étoit déjà écoulée depuis que j'étois à terre sans connoissance, comme il m'a été rapporté depuis, lorsqu'on aperçut dans le lointain une grande caravane de plus de deux mille personnes, qui venoit de notre côté. Elle étoit dirigée par un marabout ou saint, nommé Sidi Alarbi, qui se rendoit à Tlemsen ou Tremecen par ordre du sultan. Nous voyant dans une aussi horrible position, il s'empressa de faire verser sur chacun de nous plusieurs outres d'eau.

Après qu'on m'en eut jeté à diverses reprises sur le visage et sur les mains, je commençai à

reprendre connoissance; j'ouvris les yeux, et je regardai de tous côtés, sans pouvoir reconnoître personne. Je vis enfin sept ou huit schérifs et fakihs qui, se tenant autour de moi, me parloient et me faisoient amitié. Je voulois leur répondre; un nœud invincible dans la gorge m'en empêchoit: je ne pus me faire entendre que par signes et en indiquant ma bouche avec le doigt.

On continua à me répandre de l'eau sur le visage, les bras et les mains; et je parvins enfin à pouvoir en avaler quelques petites gorgées à différentes reprises. Je pus demander alors: *Qui êtes-vous?* Dès qu'ils m'eurent entendu parler, ils me répondirent avec joie: *Ne craignez rien; bien loin d'être des voleurs ou des brigands, nous sommes au contraire vos amis: je suis un tel*, etc. Je reconnus en effet leurs figures, mais sans pouvoir me rappeler leurs noms. On me jeta encore de l'eau, et en plus grande quantité qu'auparavant; je bus une autre fois: du moment qu'ils virent que je commençois à me rétablir, ils remplirent d'eau une partie de mes outres, et me quittèrent aussitôt, parceque chaque moment qu'ils perdoient en cet endroit étoit très précieux, et que rien ne pouvoit en réparer la perte.

Cette attaque de la soif se manifeste sur tout le corps par une extrême aridité de la peau : les yeux paroissent sanglants ; la langue et la bouche, tant en dedans qu'en dehors, se couvrent d'un tartre de l'épaisseur d'une pièce de cinq francs : cette crasse est d'un jaune obscur, d'un goût insipide, et d'une consistance parfaitement semblable à la cire molle des rayons de miel. Une défaillance ou une sorte de langueur arrête le mouvement ; une angoisse et une espèce de nœud dans le diaphragme et dans la gorge suspendent la respiration ; quelques grosses larmes isolées s'échappent des yeux ; on tombe à terre, et en peu d'instants on a perdu connoissance. Tels sont les symptômes que j'avois observés chez mes malheureux compagnons de voyage, et que j'ai éprouvés ensuite moi-même.

Je montai à cheval avec assez de difficulté, et nous nous remîmes en route. Mes Bedouins et mon fidèle Salem étoient allés, chacun de leur côté, pour chercher de l'eau ; deux heures après ils arrivèrent les uns après les autres, apportant de l'eau bonne ou mauvaise. Comme chacun arrivoit empressé pour me présenter ce qu'il venoit de chercher, il me fallut y goûter, et je bus plus de vingt fois ; mais, aussitôt

que j'avois avalé un peu d'eau, ma bouche devenoit aussi sèche que si je ne l'eusse pas humectée. Enfin je ne pouvois cracher, ni même parler.

A sept heures du soir nous fîmes halte auprès d'un douar et d'un ruisseau, après une marche forcée de vingt-deux heures consécutives, sans un moment de relâche.

Tout mon monde et mes bagages arrivèrent les uns après les autres pendant la nuit. Je ne perdis presque rien, parceque la caravane de Sidi Alarbi, ayant successivement rencontré mes équipages et mes gens, secourut et sauva avec son eau les hommes et les animaux.

Si cette caravane ne fût pas arrivée, nous aurions tous péri infailliblement, parceque l'eau apportée par les Bedouins et par Salem seroit arrivée trop tard; notre respiration et nos fonctions vitales étoient déjà interdites, et je ne crois pas qu'on puisse rester deux heures de plus dans un état aussi violent, sans périr. Quand je considère que cette grande caravane s'étoit détournée de son chemin sur la fausse nouvelle qu'il y avoit un corps de deux à trois mille hommes qui vouloit l'attaquer (ce n'étoit que les quatre cents Arabes qui m'attendoient); que cette erreur fut

la cause de mon salut, je ne me lasse pas, en vérité, d'admirer et de bénir la Providence.

Il m'est bien facile de comprendre maintenant comment le malheureux *major Houghton* peut avoir péri dans le désert par l'effet d'une situation semblable à celle que je venois d'éprouver, sans qu'il y ait eu de perfidie de la part de ceux qui l'accompagnoient.

La plus grande partie du terrain que comprend le désert est de l'argile pure, à l'exception de petits traits calcaires; toute la surface est couverte d'une couche de pierres calcaires, de couleur blanche, roulées, libres, grosses comme le poing, presque toutes égales, ayant la surface cariée comme si c'étoit des morceaux de vieux mortier: ce qui me les fait regarder comme un véritable produit volcanique. Cette couche est étendue avec une égalité si parfaite, qu'elle ne laisse absolument aucun point à découvert, et qu'elle rend la marche extrêmement fatigante.

On ne voit dans ce désert aucune espèce d'animal, soit quadrupède ou oiseau, soit reptile ou insecte; l'œil n'y aperçoit aucune plante, et l'homme s'y trouve entouré seulement du silence de la mort. Ce ne fut que sur les quatre

heures du soir que nous pûmes distinguer quelques petites plantes brûlées, et un arbre épineux, dépouillé de fleurs et de fruits. J'avois recueilli dans le désert deux pierres, un morceau d'argile et deux morceaux de minérai; mais tout fut perdu.

A la suite de cette horrible catastrophe, mes mules et mes chevaux non seulement perdirent leurs fers, mais se trouvèrent presque tous estropiés.

☾ 5.

Il étoit sept heures du matin lorsque nous nous mîmes en marche, en suivant le même désert et en faisant un détour par le S. et le S. O.

Le terrain est là de la même nature que celui de la veille. A onze heures du matin je descendis une longue côte, et me trouvai ensuite dans la province de Schaouia, et sur la rive droite de la rivière *Enzà*. De l'autre côté on voyoit une seule maison, qui étoit la demeure du *schek Schàoui* ou chef de la province. Après avoir traversé trois fois la rivière, nous campâmes à midi sur la rive gauche auprès d'un douar et d'un marché. Mes gens avoient l'imagination tellement affectée, et mes animaux étoient si

fatigués des dangers qu'ils avoient courus le jour précédent, que, du moment que les uns et les autres aperçurent la rivière, ils coururent s'y jeter sur-le-champ, les hommes tout habillés, et les animaux avec leurs charges; aussi fallut-il beaucoup de temps, de peine et de travail, pour les en faire sortir.

J'eus la fièvre toute la journée : c'étoit sans doute la suite de mon accident.

Les bords de cette rivière sont bien cultivés; nous avions en abondance des pastèques, des melons et des raisins, que nous regardions comme un présent du ciel dans l'état d'irritation où étoit notre sang.

Le schek Schàoui, dont la province paroît très riche, étoit absent; mais son frère vint me voir, et m'envoya beaucoup de provisions en présent.

♂ 13.

Notre marche commença à six heures du matin vers l'O., dans les montagnes, et ce ne fut qu'après midi que nous descendîmes dans la grande plaine, où, suivant au N. O., vers les quatre heures du soir nous traversâmes la grande rivière Moulouia; je fis dresser les

tentes sur la rive gauche, auprès d'un douar.

Les montagnes que nous avions traversées ne sont pas arides comme les précédentes; on y trouve quelques petites rivières et des terrains cultivés. La plaine est ce même désert d'Angad que j'avois traversé antérieurement en allant vers Ouschda.

Je me sentois toujours assez malade, et je craignois quelque attaque plus sérieuse.

☿ 7.

Ma caravane prit le chemin déjà décrit, qui aboutit à l'alcassaba de Temessouinn.

♃ 8.

Continuant la même route, nous arrivâmes au pied de la ville de Teza.

♀ 9.

Je restai campé toute la journée; je me rendis à la ville pour assister à la prière publique du vendredi.

La ville de Teza est la plus jolie de toutes celles que j'ai vues dans l'empire de Maroc.

C'est la seule où l'œil n'aperçoit point de ruines. Ses rues sont belles, les maisons jolies et peintes. La principale mosquée est très grande, bien construite, et ornée d'un beau vestibule. Il y a plusieurs marchés bien approvisionnés, un grand nombre de boutiques et de très beaux jardins ou vergers; l'eau y est excellente, et l'air très pur; les vivres sont bons, d'un prix peu élevé, et en grande abondance; les habitants m'ont paru être gens d'esprit. Ces avantages réunis me font préférer la ville de Teza à toutes les autres villes de l'empire, même aux capitales de Fez et de Maroc.

Près de mes tentes campoit un corps de troupes sous les ordres d'un pacha, qui me fit rendre les honneurs, et m'envoya des provisions. Il y avoit avec lui *Muley Moussa*, frère de l'empereur de Maroc; ma maladie m'empêcha d'aller lui rendre visite.

De nouvelles observations, bien meilleures que les premières, ont donné pour latitude de Teza = 34° 9′ 32″; ce qui fait voir l'erreur grossière dans laquelle j'étois tombé lors de l'observation faite dans le premier voyage par un temps couvert. Ma longitude seule étoit exacte.

Contre notre ordinaire, nous nous mîmes en marche à neuf heures du soir, en nous dirigeant vers le S. O. Après avoir passé la rivière de Teza, et fait plusieurs détours entre les montagnes, nous traversâmes d'autres rivières.

♄ 10.

Ayant marché toute la nuit, nous passâmes à la pointe du jour une autre rivière qui va vers l'E. En parcourant un site toujours montagneux, je me dirigeai vers l'O., et à huit heures du matin je fis faire halte auprès d'un douar; j'étois alors dans la province de *Hiäïna*.

A une heure après midi on se remit en route vers l'O. et le S. O. jusqu'à cinq heures du soir que je fis planter les tentes auprès d'un douar, patrie de l'un des officiers du sultan, chargés de m'accompagner.

☉ 11.

Les bons habitants de ce douar me prièrent de si bonne grace de rester un jour parmi eux, qu'il me fut impossible de m'y refuser. Il n'est point d'amusements qu'ils ne m'aient procurés pour me témoigner leur reconnoissance et pour

me faire passer le temps plus agréablement. Je n'étois pas fâché de cette circonstance qui me fit prendre un peu de repos, dont j'avois grand besoin après les fatigues que je venois d'éprouver.

☾ 12.

Après avoir fait mes adieux à ces bons Arabes, je me mis en marche à six heures du matin, en faisant plusieurs détours dans les montagnes. Il étoit neuf heures lorsque nous descendîmes pour traverser la rivière *Levènn*, qui est assez grande, et qui va vers le S. O. Nous côtoyâmes sa rive droite pendant l'espace de deux heures, dans une longue plaine, après laquelle nous remontâmes de nouveau sur les montagnes; nous fîmes halte à une heure après midi auprès d'un douar.

A peu de distance de mon camp il y avoit de riches salines : de là on découvroit une série de six ou sept monts isolés, en forme de pains de sucre; leur couleur rouge me fait conjecturer qu'ils sont entièrement métalliques.

♂ 13.

A six heures du matin nous continuâmes de

marcher entre les montagnes jusqu'à deux heures après midi que nous campâmes au pied d'un grand douar.

Tout le pays que je venois de parcourir appartient à la province de Hiaïna.

Le terrain est composé de montagnes arrondies d'argile glutineuse, comme celles de Tetouan. Elles sont stériles de leur nature; mais les habitants sont laborieux, et on voit presque toutes les collines couvertes de plantations de l'espèce de *panicum* ou millet qui approche du maïs, et qui forme la base de leurs aliments. Il se trouvoit alors en pleine fructification; toutes les plantations étoient gardées par des hommes qui cherchoient à écarter les oiseaux, en les effrayant par des cris continuels.

A l'exception des rivières dont il a été fait mention, et que j'ai traversées, les habitants de la province de Hiaïna n'ont d'autre eau que celle des petits puits qu'ils creusent sur le penchant des montagnes: les eaux de la presque totalité de ces puits sont d'un mauvais goût; elles sont salines, sulfureuses ou diversement minérales. On voit des ravins et des lits de torrents entièrement couverts d'une couche de sel très blanc. Je présume que ce pays doit être fort riche en minéraux; mais les habitants

n'ont pas la plus légère idée des trésors qu'ils foulent aux pieds. Dans plusieurs endroits les couches métalliques se font apercevoir entre l'argile qui les couvre; et des rochers perpendiculaires, presque entièrement composés de substances minérales, s'élèvent rapidement çà et là, comme des tours isolées au milieu d'une plaine.

Les habitants sont adonnés à l'agriculture, c'est-à-dire qu'ils sèment beaucoup de grains; mais ils n'ont pas d'arbres, et ne cultivent qu'un très petit nombre de jardins ou de vergers. Leurs maisons, construites en terre, sont petites, couvertes de branches, et habitées seulement pendant l'hiver; dans la belle saison ils vivent sous des tentes, comme les autres Arabes.

§ 14.

A six heures du matin on se mit en route, en faisant mille détours entre des montagnes assez hautes et bien peuplées de douars. Il étoit midi lorsque nous descendîmes dans la plaine. Après avoir traversé la rivière *Wérga*, qui est assez grande, et qui va vers l'O., nous côtoyâmes sa rive droite dans la même direction jusqu'à trois heures du soir, que je fis planter les tentes auprès de deux douars.

La tribu qui les habite, ainsi que plusieurs autres douars assez rapprochés, s'appelle *Vléd-Aaïza*, ou Fils de Jésus; elle est assez nombreuse.

✠ 15.

A six heures du matin, tous mes gens étant prêts, on se mit en marche vers le N. O. A huit heures nous entrâmes dans le district de *Wazéin*, et peu après j'aperçus au N. la montagne sur laquelle la ville est située. Je la laissai sur la droite, et je suivis la route jusqu'à trois heures du soir, que je donnai l'ordre de camper auprès de plusieurs douars.

Le district de Wazéin est composé de vastes plaines fermées à l'E. par des montagnes assez élevées. Au milieu des plaines est une grande montagne rouge, absolument isolée; à moitié de sa hauteur est située la ville de Wazéin: on la dit fort grande; mais elle n'est pas entourée de murailles comme les autres villes de l'empire. C'est la demeure du célèbre saint Sidi Ali Benhamet, dont il a déjà été fait mention. Ce personnage, qui est le maître de la ville et du district, vit dans une sorte d'indépendance.

Je n'ai vu dans aucun pays un bétail plus

beau, plus nombreux et mieux nourri, ni des moissons plus belles. Il est à présumer que la grace divine protége particulièrement ces habitants. Le pays est rempli de grands douars, disposés d'une manière toute différente de celle des autres : les tentes sont placées en lignes droites, et dans les autres endroits elles sont rangées en cercle.

Dans toute la plaine on ne remarque pas un arbre; il n'y a d'autre eau que celle de quelques petites fontaines.

J'étois campé à une lieue à l'O. de la montagne de Wazéin. Mes instruments dressés, ma longitude chronométrique donna $= 6° 55' 0''$ O. de l'Observatoire de Paris. Ce fut une observation douteuse : je ne compte pas sur elle, mais bien sur l'estime géodésique. Ma latitude, par une bonne observation, donna $= 34° 42' 29''$, et c'est celle de Wazéin, puisque cette ville étoit exactement à l'E. par rapport à moi.

Je remarquois dans les deux officiers conducteurs un air mystérieux, des signes de connivence; cependant ils continuoient à me traiter avec un profond respect : je ne pouvois rien leur dire, ni même concevoir des doutes sur l'objet de leurs entretiens secrets. Les tribus placées sur mon passage venoient à l'ordinaire

me rendre tous les honneurs, et m'offrir les présents de vivres et de fourrages, et je continuois de faire usage du parasol. J'étois toujours traité comme un fils ou comme un frère du sultan. Cet état de choses pouvoit-il durer? C'est ce que nous verrons bientôt.

♀ 16.

Notre marche commença sur les six heures du matin, dans la direction de l'O., entre des petites montagnes, et une heure après notre départ, ayant pris le chemin de Fez pour Tanger, nous tournâmes droit au N. jusqu'à trois heures du soir, que j'ordonnai de camper entre les jardins placés au S. O. de la ville d'Alcàssar.

Je fis une mauvaise observation sur la longitude; il me fut impossible de prendre le passage d'aucune étoile, ni même celui de la lune au point du jour, à cause des gros nuages qui couvroient l'atmosphère.

♄ 17 *août.*

Ce fut en ce jour que le mystère de mes officiers fut dévoilé : ils m'annoncèrent que nous allions à *Laràïsch* ou Larache, au lieu de nous

rendre à Tanger, comme ils me l'avoient annoncé. Cette conduite me déplut infiniment; mais, après y avoir réfléchi, je me laissai conduire, parcequ'il m'étoit indifférent d'aller dans un endroit ou dans un autre.

En conséquence, à six heures du matin on se mit en marche vers l'O. Une heure après on tourna au N. et au N. O. Nous entrâmes dans un bois d'yeuses très hautes, abondant en fougères, d'où nous ne sortîmes que vers midi, après avoir fait un grand nombre de détours. Enfin, après avoir traversé une petite rivière, nous entrâmes dans Larache à une heure après midi.

Laràïsch, que les Chrétiens appellent Larache, est une petite ville d'à peu près quatre cents maisons, située sur le revers septentrional d'une colline rapide, d'où les maisons s'étendent jusque sur le bord de la rivière, dont l'embouchure est un havre pour les grands navires. Les bâtiments qui ne portent pas au-delà de deux cents tonneaux peuvent entrer dans la rivière; mais ils sont obligés de décharger pour passer la barre.

Il y a plusieurs mosquées à Larache: la principale est d'une assez bonne architecture. On y trouve un grand marché, entouré d'arcades,

soutenues par des petites colonnes en pierre. C'est encore le plus beau que j'aie vu dans le pays. Il a été construit par les Chrétiens, ainsi que les principales fortifications. La ville, après avoir été possédée par les Espagnols, fut enfin prise par Muley Ismaïl.

Du côté de terre la ville est couverte par une bonne muraille avec un fossé, et deux demi-bastions défendent la porte et le pont. L'alcassaba ou château, qui est du côté de terre au S. de la ville, est un petit carré de bastions à orillons, entouré de fossés : le tout assez bien conservé, à l'exception du parapet, qui se trouve déjà très dégradé. Malheureusement la place manque d'eau : celle qu'on y boit vient d'une source située sur le bord de la mer, à cent quatre-vingts toises de distance de l'enceinte, dans un lieu à couvert des feux de la place. On en tire d'une autre source qui est éloignée d'une lieue. A l'extrémité de la ville, sur l'embouchure de la rivière, il y a un château que l'on me dit avoir été construit par Muley Yezìd. La forteresse carrée est armée de plusieurs petites coulevrines. L'embouchure du port est défendue par deux batteries placées au S., et par une autre batterie ou château du même côté, avec des canons et des mortiers,

située à trois cent cinquante toises de distance. Au N. de la rivière ou du port on ne trouve aucune espèce de fortification.

A trois cents toises au S. de la dernière batterie de canons et de mortiers, il y a, sur le bord de l'eau, des ouvrages qui, vus de la mer, ont l'apparence d'une forteresse, mais qui ne sont autre chose que les ruines d'une maison et d'un moulin à vent.

A soixante toises à l'E. S. E. du château carré est une chapelle ou sanctuaire d'une sainte femme, patrone de la ville, appelée *Léla Minàna*. On y révère son sépulcre. Je n'ai jamais pu débrouiller la complication d'idées qu'a fait naître dans mon esprit l'existence de la canonisation d'une femme avec l'exclusion du paradis annoncée tacitement par la loi à ce sexe. Mais Dieu en sait plus que les hommes.

La côte du S. est formée par un roc assez haut; celle du N. a une petite bande de sable.

Par ordre du sultan, Sidi Mohamed Salaoui, qui étoit pacha de la ville, me destina la meilleure maison, placée sur le grand marché, à côté de la mosquée principale.

Malgré ces avantages, ne pouvant monter sur le toit pour voir le ciel entièrement à découvert, je ne pus prendre des distances lunaires; mais

ma longitude est bien établie par des éclipses de satellites, qui ont donné = 8° 21′ 45″ O. de l'Observatoire de Paris; comme ma latitude par des passages du soleil = 35° 13′ 15″ N., d'après d'excellentes observations. Ma déclinaison magnétique est = 21° 39′ 15″ O. La température y est très douce et la même que celle de l'Andalousie.

La ville est entourée de sable rouge, que je regarde comme un détritus de feldspath, avec une très grande disposition à se conglutiner. Le rocher élevé du midi est formé de couches parfaitement horizontales, très minces et très rapprochées les unes des autres; ce qui forme une texture ardoisée, coupée perpendiculairement au bord de la mer. Ces couches de roche sont uniquement formées de ce sable rouge déjà conglutiné dans la texture mince ardoisée.

Il y a quelques jardins à Larache. Les vivres y sont bons, et l'eau qu'on y boit, quoiqu'un peu dure, n'est pas malsaine.

Par suite de la fatigue du voyage d'Ouschda je fus malade pendant dix jours. Quelques uns de mes gens furent indisposés, ainsi que mes bêtes de somme, dont quelques unes demeu-

rèrent estropiées; mais il n'y eut qu'une mule de morte. Je pris les bains de mer, et je profitai de la circonstance pour enrichir mes collections des produits maritimes.

Une corvette de Tripoli, après avoir passé plusieurs mois dans la rivière, se trouvoit à Larache; le sultan ordonna de l'équiper à ses frais, me destinant la chambre de poupe pour mon passage au Levant. Je visitai ce bâtiment, qui devoit bientôt mettre à la voile pour Tripoli, et je fis arranger, pour ce long trajet, la chambre qui m'étoit destinée.

Le dimanche 13 octobre 1805, jour de mon départ, j'allai le matin faire mes adieux au pacha, qui me fit toutes les démonstrations possibles d'estime et de considération; et il ajouta que, si je voulois m'embarquer à trois heures après midi, il assisteroit à mon départ. J'étois trop flatté d'une pareille demande, pour ne pas y consentir.

Mes équipages emballés et chargés à bord, je me rendis au port à l'heure convenue pour m'embarquer avec tous mes gens.

Je demandai le pacha; on me répondit qu'il alloit venir. Tandis que la chaloupe arrivoit, j'attendis quelques instants sur le bord de la

mer, dans un endroit où la muraille forme un angle rentrant, et où se trouve une ruelle qui sort de l'angle.

La chaloupe arrivée, et ne voyant pas venir le pacha, j'allois me rendre à bord, lorsque deux détachements de soldats se présentent d'un côté et de l'autre, et qu'un troisième détachement débouche par la ruelle au fond de l'angle. Les deux premiers s'emparent brusquement de tous mes gens; l'autre m'entoure et m'ordonne de m'embarquer seul et de partir sur-le-champ. J'interroge sur la cause d'une si étrange conduite; on me répond : *C'est l'ordre du sultan.* Je demande le pacha; on me dit impérativement : *Embarquez-vous.* Je vis complettement alors la mauvaise foi du sultan et du pacha, qui, jusqu'au dernier moment, avoient ordonné qu'il me fût rendu les plus grands honneurs par les troupes et par le peuple, tandis qu'ils méditoient de frapper un coup qui devoit profondément m'affecter, puisque j'attachois au sort des personnes qui m'étoient dévouées autant d'intérêt qu'au mien propre.

Je m'embarquai dans la chaloupe, le cœur déchiré par les cris de quelques personnes de ma suite, désolées de cette séparation. Je descendis la rivière, dévoré par la rage et par le

désespoir, jusqu'à ce que nous fussions arrivés au passage de la barre, où les forts coups de lame excitèrent en moi le mal de mer; ce qui fut un bien pour ma santé, parceque le vomissement dégagea de mon corps une énorme quantité de bile; mais, épuisé par ces violentes secousses morales et physiques, j'arrivai presque sans connoissance à la corvette, qui étoit à l'ancre à quelque distance au-delà de la barre. Après m'avoir transporté, on me conduisit dans la chambre, et on me plaça sur mon lit.

C'est ainsi que je sortis de l'empire de Maroc. Je supprime les réflexions qui ne doivent pas trouver ici leur place, et qui peut-être un jour la trouveront dans un autre endroit.

CHAPITRE XIX.

De l'ancienne île Atlantide. — De l'existence d'une mer Méditerranée au centre de l'Afrique.

Avant de visiter la partie occidentale de l'Afrique, l'étude réfléchie de la géographie physique de cette partie du monde, comparée avec les notions que la tradition et l'histoire nous ont transmises sur les grandes révolutions du globe, et quelques indices fournis par les géographes et les voyageurs des derniers temps sur la situation de la partie intérieure de ce continent, me conduisirent presque simultanément à deux idées qui, émanant d'un même principe et se prêtant un mutuel appui, semblent concourir à forcer l'assentiment par un degré de probabilité plus grand qu'on ne pouvoit l'espérer dans un objet de cette nature. Je pensai :

1° Que l'ancienne île Atlantide étoit formée par la chaîne des monts Atlas ;

2° Qu'il existe en Afrique une mer Méditerranée qui, de même que la mer Caspienne de

l'Asie, existe par elle-même, sans communiquer avec les autres mers.

Après tant de systêmes et de rêveries sur l'emplacement que devoit jadis occuper l'île Atlantide, on regardera peut-être comme une chimère d'agiter encore une question tant de fois débattue, et qui aujourd'hui est tombée dans l'oubli; mais, comme je ne fais ici qu'indiquer légèrement cette idée déjà trop souvent discutée par d'autres écrivains, sa coïncidence avec celle de l'existence d'une mer intérieure dans l'Afrique me servira d'excuse auprès du lecteur, qui cependant pourra regarder ce chapitre comme un épisode de l'Histoire de mes Voyages. Il faut, pour le lire, avoir devant les yeux la carte générale de l'Afrique septentrionale, qu'on voit dans l'atlas.

Quoique nul voyageur européen n'ait traversé le Sahhara ou grand désert d'Afrique par le centre, nous avons assez de renseignements pour être presque absolument certains que, du N. au S., il n'est coupé par aucune grande chaîne de montagnes, qui puisse lier celle des monts Atlas aux montagnes de Kong, et à celles qui sont à la partie S. E. du désert, et qui s'étendent dans la direction E. O. jusqu'en Abissinie.

A l'extrémité orientale de la chaîne de l'Atlas on trouve les déserts qui avoisinent Godemesch et Tripoli, celui de Soudah et celui de Barca, qui touchent, d'une part, au Sahhara, et de l'autre, à la mer Méditerranée : par conséquent, la chaîne des monts Atlas, entourée au N. et à l'O. par la Méditerranée et l'Océan, bornée au S. et à l'E. par des déserts de sable, qui, d'un côté, touchent à l'Océan atlantique, et de l'autre, à la Méditerranée, forme une véritable île sans liaison apparente avec les autres montagnes d'Afrique.

Tout ce que l'on connoît des déserts de sable qui entourent la chaîne de l'Atlas à l'E. et au S., prouve qu'ils ne sont pas composés, comme ceux de la Tartarie, de l'*humus depauperatus* de Linnée, c'est-à-dire, d'une terre qui, à force de travailler et de produire, est restée exténuée et privée des molécules organiques nécessaires à la végétation. On peut juger des déserts qui sont au S. de l'Atlas, par ceux que j'ai vus au N. et à l'O.; je n'ai aperçu dans ces derniers que des grandes couches d'argile glutineuse, que je considère comme un produit volcanique sous-marin, des plaines de sable mouvant, entièrement composé d'une poussière siliceuse de quartz et de feldspath, mêlée d'un

detritus de coquillages extrêmement fin, et des bancs d'une marne calcaire très moderne, évidemment formée par la conglomération du sable ou du *detritus* animal.

Je n'ai pas trouvé, il est vrai, dans ces déserts, des restes entiers d'animaux marins; mais aussi la situation dans laquelle je me trouvois m'empêchoit de faire des recherches suivies, et il est probable que ces restes, s'ils existent, ne pourroient se trouver qu'à une grande profondeur au S. et à l'O. de l'Atlas, attendu que la fureur des vagues pulvérise tout objet qui, dans ces parages, s'élève à la surface de la mer.

Ce choc des vagues est si terrible, que, même dans les temps de calme plat, dans l'absence des tempêtes, et lorsque la surface de la mer paroît tranquille au loin, les vagues battent le rivage, soulevant très fréquemment des montagnes d'écume de cinquante ou soixante pieds de hauteur, non seulement dans les parages semés de rochers, mais encore sur les plages sablonneuses.

Je n'examinerai point ici les causes de ce phénomène, qui paroissent devoir être cherchées dans le mouvement général de la grande masse des eaux de l'Océan, augmenté ou diminué par la projection ou la configuration des côtes; mais l'on doit considérer les résultats sous

les rapports qu'ils ont avec la question présente.

Quand la mer frappe doucement un rivage, les coquillages et les zoophytes s'y établissent, les plantes marines y prennent facilement naissance; elles se multiplient, ainsi que les animaux : la décomposition successive de tous ces corps organiques engraisse le terrain, le rend plus propre aux générations postérieures, et de l'accumulation de ces dépouilles pendant des siècles, qui pour la nature ne sont qu'un jour, il résulte enfin une riche terre végétale, abondamment chargée de molécules organiques, propre à donner l'aliment et la vie aux animaux terrestres, qui doivent eux-mêmes servir aux besoins de l'homme.

Mais quand, au contraire, la mer bat une côte avec furie, les mollusques et les autres animaux marins s'en écartent comme d'un écueil contre lequel ils seroient écrasés; les plantes marines ne peuvent s'y fixer; et si elles s'y attachent, elles sont arrachées et emportées avant d'avoir pris consistance sur le terrain qui leur sert d'appui. Le malheureux animal, ou la plante que les courants portent sur ces rivages, périt victime de la fureur des flots, et ses fragments sont emportés à de très grandes distances.

Quand, par l'effet des courants de l'Océan, ou par la diminution des mers, ou par toute autre cause quelconque, cette côte reste découverte et hors de l'eau, elle ne peut présenter qu'un amas incohérent de pierres, de sable, ou de particules siliceuses isolées, impropre à la végétation, et par conséquent à l'animalisation, en un mot un terrain inutile à l'existence de l'homme, et qui, s'il a quelque étendue, sera désigné sous le nom de *désert*.

Une grande partie des côtes de Maroc est dans cet état: Tanger est entouré de sable; Rabat se trouve dans la même situation: Mogador, qui est le point le plus méridional que j'aie visité, est placé au milieu d'un petit Sahhara dont le sable forme des collines mobiles assez élevées. Si, comme je le crois, ces déserts deviennent plus vastes à mesure que nous marchons vers le S., nous devons y trouver le Sahhara ou grand désert, qui n'est que la répétition en grand du phénomène qu'on voit en petit à Mogador, et en miniature à Rabat et à Tanger.

Il est constant que ces plaines de sable sont des dépôts de la mer, qui se retire sensiblement de ces rivages: la baie de Tanger se comble; la rivière de Rabat se comble également et se rétrécit: le même phénomène se reproduit à Mo-

gador dans le canal qui le sépare de l'île, et qui sert de port. Ces faits sont constatés par les ancrages, qui de jour en jour deviennent plus resserrés, et on voit à chaque instant des tourbillons de sable, enlevés des bords de la mer par le vent d'ouest, former en peu de temps des dunes ou des collines dans des endroits où il n'y en avoit pas auparavant, sans que jamais un vent opposé ou une force contraire balance ces effets, en sorte que le sable vient toujours de la mer pour n'y plus retourner. Par conséquent, si le Sahhara est une répétition en grand du même phénomène, comme tout porte à le croire, bien loin d'être composé de l'*humus depauperatus* de Linnée, ce n'est qu'une surface de sable abandonné par la mer, comme celui de Mogador et de Tanger, et qui n'a jamais été propre à la végétation.

Cette conjecture arrive presque à l'évidence, quand on considère la petite élévation du Sahhara sur le niveau de la mer. Nous voyons le Wad-Dràh, le Wad-Taffilet, et les autres rivières qui se précipitent de la partie S. des monts Atlas dans le désert, se perdre, sans pouvoir arriver à la mer, faute de pente pour continuer à s'écouler.

Le Sénégal et la Gambie se précipitent des

montagnes voisines de Kong vers le N. et le N. O. : arrivés, le premier sur les limites du Sahhara, et le second dans une autre grande plaine, ils tournent brusquement vers l'O., et après mille sinuosités semblables à celles du Méandre dans l'Asie mineure, ils parviennent à la mer par un plan d'une inclinaison presque insensible, formant dans leur cours d'innombrables îlots, attendu que la chute d'un arbre, ou tout autre léger obstacle, suffit pour détourner ou diviser leur foible courant.

Cela semble indiquer que, lorsque les montagnes de Kong formoient une île, ces grands fleuves se précipitoient dans la mer du Sahhara, et que, lorsque cette mer a été comblée par le sable amoncelé peu à peu, les rivières ont dirigé leur cours vers l'Océan, à mesure que le sable entassé successivement les obligeoit à s'écarter de leur première direction. Le courant étant foible, le moindre obstacle suffisoit pour les détourner, comme il détourne de nos jours le Sénégal, lorsque ce fleuve est près de se jeter dans la mer au *Marigot des Maringouins.*

Ces considérations, comparées avec le grand nombre de coquillages trouvés dans les déserts à l'E. des monts Atlas, avec la quantité considérable de sel existant dans le Sahhara, et d'autres

faits que j'ai pu observer, me font croire que le Sahhara a été une mer jusqu'à des temps très rapprochés de nous, si on les compare aux grandes époques de la nature; et alors on voit la chaîne des monts Atlas former une île.

Cette Cordilière est appelée *Tedla* par les naturels. Ce nom, écrit sans voyelles, selon l'usage des langues de l'Orient, peut être prononcé *Atdla:* à quoi les Grecs ajoutoient le *s* final, suivant le génie de leur langue; et voilà ce nom conservé depuis la première antiquité traditionnelle jusqu'à présent.

Si l'on consulte les auteurs et les cartes anciennes, on y trouvera les mers qui bornent l'Afrique au levant, au midi, et à l'occident, désignées sous le nom de *mer Atlantique;* et puisque le pays d'Atlas donnoit son nom à des mers aussi éloignées, il est clair qu'à plus forte raison il l'aura donné à la mer du Sahhara qui baignoit ses côtes, et alors l'île de l'Atlas ou l'Atlantide se présente environnée par la mer du même nom et par la Méditerranée, offrant exactement la première circonstance rapportée à Platon par le prêtre de Saïs, qui dit que cette île étoit située *sur les bords de la mer Atlantique.*

Une autre particularité de cette île étoit qu'elle

se trouvoit *vis-à-vis de l'embouchure que les Grecs nomment dans leur langue les Colonnes d'Hercule*. Le prêtre ne dit pas simplement que l'île fût vis-à-vis des Colonnes d'Hercule, il marque plus particulièrement sa place, en disant qu'elle étoit vis-à-vis l'*embouchure que les Grecs nomment dans leur langue* les Colonnes d'Hercule. Or, cette embouchure n'a jamais été autre que le détroit de Gibraltar; et le petit Atlas, qui est un bras de cette chaîne qui s'étend jusqu'à Teza et à Tetouan, remplit exactement cette seconde condition.

Cette île étoit *plus étendue que la Libye et l'Asie ensemble* (1). Voilà à peu près l'extension de la chaîne du grand et du petit Atlas.

Le prêtre de Saïs ajoute que de cette Atlantide *les voyageurs pouvoient* PASSER *à d'autres îles, d'où il leur étoit aisé de se rendre sur le continent.* Il est clair que le grand nombre d'îles de la Méditerranée pouvoit faciliter les communications de l'Atlantide avec les différents points des continents d'Europe et d'Asie, baignés par cette mer, d'autant plus que, dans l'état de puissance où l'on suppose les rois atlantiques,

(1) C'est-à-dire, la partie de l'Asie connue des anciens à cette époque. (*Note de l'Editeur.*)

faits que j'ai pu observer, me font croire que le Sahhara a été une mer jusqu'à des temps très rapprochés de nous, si on les compare aux grandes époques de la nature; et alors on voit la chaîne des monts Atlas former une île.

Cette Cordilière est appelée *Tedla* par les naturels. Ce nom, écrit sans voyelles, selon l'usage des langues de l'Orient, peut être prononcé *Atdla:* à quoi les Grecs ajoutoient le *s* final, suivant le génie de leur langue; et voilà ce nom conservé depuis la première antiquité traditionnelle jusqu'à présent.

Si l'on consulte les auteurs et les cartes anciennes, on y trouvera les mers qui bornent l'Afrique au levant, au midi, et à l'occident, désignées sous le nom de *mer Atlantique;* et puisque le pays d'Atlas donnoit son nom à des mers aussi éloignées, il est clair qu'à plus forte raison il l'aura donné à la mer du Sahhara qui baignoit ses côtes, et alors l'île de l'Atlas ou l'Atlantide se présente environnée par la mer du même nom et par la Méditerranée, offrant exactement la première circonstance rapportée à Platon par le prêtre de Saïs, qui dit que cette île étoit située *sur les bords de la mer Atlantique.*

Une autre particularité de cette île étoit qu'elle

se trouvoit *vis-à-vis de l'embouchure que les Grecs nomment dans leur langue les Colonnes d'Hercule.* Le prêtre ne dit pas simplement que l'île fût vis-à-vis des Colonnes d'Hercule, il marque plus particulièrement sa place, en disant qu'elle étoit vis-à-vis l'*embouchure que les Grecs nomment dans leur langue* les Colonnes d'Hercule. Or, cette embouchure n'a jamais été autre que le détroit de Gibraltar; et le petit Atlas, qui est un bras de cette chaîne qui s'étend jusqu'à Teza et à Tetouan, remplit exactement cette seconde condition.

Cette île étoit *plus étendue que la Libye et l'Asie ensemble* (1). Voilà à peu près l'extension de la chaîne du grand et du petit Atlas.

Le prêtre de Saïs ajoute que de cette Atlantide *les voyageurs pouvoient* PASSER *à d'autres îles, d'où il leur étoit aisé de se rendre sur le continent.* Il est clair que le grand nombre d'îles de la Méditerranée pouvoit faciliter les communications de l'Atlantide avec les différents points des continents d'Europe et d'Asie, baignés par cette mer, d'autant plus que, dans l'état de puissance où l'on suppose les rois atlantiques,

(1) C'est-à-dire, la partie de l'Asie connue des anciens à cette époque. (*Note de l'Editeur.*)

ils devoient étendre leur domination sur les petites îles voisines pour s'en servir comme d'échelles, suivant l'expression du même prêtre de Saïs.

La domination des rois atlantiques, établie d'un côté sur la Libye jusqu'en Egypte, et de l'autre jusqu'à la Tyrrhénie, et leurs menaces contre la Grèce, s'accordent parfaitement avec la position de cette île, située sur la ligne centrale de ces pays, et avec sa grande population.

On peut opposer à ce systême une seule objection qui, au premier abord, paroît devoir le renverser. C'est celle que l'on tire de la *disparition* de l'île, occasionée, suivant le prêtre de Saïs, par d'*affreux tremblements de terre et par des inondations désastreuses*. L'île, en effet, a cessé d'exister, puisqu'elle est transformée en continent; il est possible aussi que quelques parties de l'île aient été englouties par des tremblements de terre, comme, par exemple, la portion qui remplissoit l'espace occupé aujourd'hui par le golfe de Tripoli, depuis le cap Bon, près de Tunis, jusqu'au cap Ras Sem, près de Derna: les grands bancs de Kerkena et ceux de Sydra, qui sont dans ce golfe, viendroient encore à l'appui de cette hypothèse, si on veut les con-

sidérer comme les restes d'une terre submergée; ce qui coïncideroit avec la dernière circonstance rapportée par le prêtre de Saïs sur l'île Atlantide. Quant à la submersion totale en vingt-quatre heures d'une île aussi étendue qu'on suppose l'Atlantide, et de ses montagnes, c'est un événement qu'il est impossible d'admettre, si l'on se représente les immenses gouffres qu'il faudroit supposer pour concevoir un effet aussi prodigieux; supposition absolument gratuite et nullement appuyée sur d'autres faits analogues tirés de l'Histoire de la Nature après le dernier grand cataclysme.

Si l'on suppose l'île de l'Atlas arrivant jusqu'au cap Ras Sem, alors cette partie de l'Atlantide se trouvera en face et à une petite distance de la Tyrrhénie, de la Grèce, de l'Asie, de l'Egypte et de la Libye; et voilà le théâtre des conquêtes des Atlantes, dont la métropole étoit au centre.

Je pourrois entasser preuves sur preuves et raisonnements sur raisonnements à l'appui de mon systême; mais, ne voulant traiter cette question que comme accessoire et subordonnée à celle de l'existence d'une mer intérieure en Afrique, j'en abandonne la solution aux savants critiques qui l'ont déjà analysée. Cepen-

dant, sans parler de la foule de systêmes enfantés sur l'Atlantide, je crois pouvoir faire observer que la position donnée à cette île par l'auteur de l'Histoire philosophique du Monde primitif, ne répond pas aux données que nous tenons du prêtre de Saïs, puisqu'elle ne seroit plus *sur les bords de la mer Atlantique*, si on la plaçoit, comme il le fait, au milieu de la Méditerranée, qui jamais n'a porté le nom d'Atlantique, ni *vis-à-vis l'embouchure que les Grecs appellent dans leur langue les Colonnes d'Hercule*, c'est-à-dire, le détroit de Gibraltar, d'où, selon l'auteur cité, elle auroit été éloignée de près de deux cents lieues : dans cette hypothèse, aucune ligne droite tirée de l'île n'eût abouti au détroit sans passer sur les terres intermédiaires, à cause de la projection des côtes de cette mer; d'ailleurs le petit espace où il place cette île ne pouvoit contenir un territoire aussi étendu que la *Libye et l'Asie ensemble*, quelle que soit la réduction que l'on fasse subir aux pays connus alors sous ces noms, et encore moins un territoire sur lequel régnoient plusieurs *rois célèbres par leur puissance*... qui étendoient leur empire sur de grands pays adjacents, et qui étoient *fiers de tant de forces*. Je vois que l'auteur de l'Histoire philosophique

a paré à ces inconvénients par d'ingénieuses solutions; et j'avoue que c'est d'une main tremblante que j'oppose quelques objections à l'auteur d'un monument que je regarde comme le Code de la Nature; mais c'est à lui-même que je soumets ces observations, et je suis persuadé qu'il rendra justice à mes vœux pour la vérité, quel que soit le degré de probabilité qu'on puisse attribuer à mon systême.

Je dois aussi noter que la position donnée à cette île par M. Bory de Saint-Vincent dans ses Essais sur les Iles Fortunées, ne remplit pas mieux les circonstances rapportées par le prêtre de Saïs, puisque M. Bory la suppose *dans* la mer Atlantique, et non *sur les bords* de cette mer, comme le prêtre l'annonce. Elle n'auroit pas non plus d'un côté la Libye, et de l'autre la Tyrrhénie. Par la situation et la forme qu'il lui donne, les Atlantes n'auroient point eu d'autres îles intermédiaires pour passer sur le continent. Mais, ce qui est encore plus remarquable, le prêtre dit positivement qu'Athènes existoit du temps de l'Atlantide, et que les Athéniens conduisirent leurs flottes contre les Atlantes conquérants: or, dans le systême de l'auteur, il résulte, malgré son commentaire, que, du temps de l'Atlantide, le détroit de Gibraltar et Athènes

n'existoient pas, parceque l'un n'étoit pas encore ouvert, et que l'autre, avec toutes les plaines de la Grèce, étoit encore submergée par les eaux de la Méditerranée, qui ne la découvrirent que pour rompre le détroit et engloutir l'Atlantide. Comment donc les Athéniens, dont le pays n'existoit pas, purent-ils mettre un frein à l'ambition des Atlantes? Comment les flottes des uns ou des autres purent-elles entrer ou sortir de la Méditerranée, qui, selon la supposition de l'auteur, étoit alors un lac fermé de tous côtés, sans communication avec aucune autre mer? Je renvoie à mes Mémoires sur la partie scientifique de mon expédition d'Afrique la discussion détaillée de cet objet.

S'il est une fois prouvé, autant que possible, que le Sahhara étoit une mer dans des temps très postérieurs au dernier grand cataclysme du globe, il résulte que sa surface, étant très peu élevée au-dessus du niveau de la mer, doit former une espèce de grand bassin où se précipitent les eaux de pluie qui arrosent tous les pays environnants. Il est encore probable qu'au centre de l'Afrique il sera resté un grand lac ou mer Méditerranée, qui seroit peut-être un monument irréfragable de la retraite de la mer Atlantique du Sahhara.

Nous avons démontré le peu d'élévation du Sahhara au-dessus du niveau de la mer, par les rivières qui, après leur entrée dans le désert, manquent de pente pour arriver aux mers extérieures de l'Afrique. Examinons les motifs qui me font croire à la nécessité de l'existence d'une mer intérieure dans l'Afrique, indépendamment des eaux que l'Océan a pu y laisser, et qui suffiroient peut-être pour y entretenir, comme dans la mer Caspienne, un lac très étendu pendant un grand nombre de siècles.

Il y a dans l'intérieur de l'Afrique un espace de trente-trois degrés et demi d'E. à O. depuis la source du Niger jusqu'à la source du Misselad, et de plus de vingt degrés de N. à S. depuis le penchant méridional des monts Atlas et des autres montagnes qui avoisinent la Méditerranée, jusqu'au penchant septentrional des montagnes de Kong, et jusqu'aux sources du Bahàr-Koulla, surface immense d'où il ne sort aucune goutte d'eau pour aller se jeter dans les mers extérieures de l'Afrique, attendu que, d'un côté, nous connoissons les sources des rivières qui vont se perdre dans la Méditerranée et dans l'Océan occidental; que toutes prennent leurs eaux hors de cette surface; et que, d'autre part, les rivières qui se jettent dans

le golfe de Guinée ne sont pas beaucoup plus abondantes que les autres, et par conséquent ne supposent pas une origine plus éloignée de leur embouchure que ne l'est le penchant méridional des montagnes de Kong et des autres montagnes qui, suivant la même ligne à l'E., vont se réunir aux montagnes de Komri ou de la Lune, où sont les sources du Bahàr-el-Abiad ou rivière Blanche, qui forme la principale branche du Nil.

On sait en outre que les rivières contenues dans cette partie de l'Afrique se dirigent par des lignes convergentes vers le centre : les rivières de l'Atlas et celles du désert, au S. et au S. E.; le Niger et celles qui tombent des montagnes de Kong, au N. E. et à l'E.; le Misselad, le Kulla et beaucoup d'autres intermédiaires, au N. O.; le Kuku, le Gazel et d'autres, au S. et au S. O.; enfin toutes celles qui sont connues dans l'intérieur de l'Afrique, ont leur direction vers le centre de ce continent.

Les relations de quelques voyageurs dans l'intérieur de l'Afrique, ainsi que les informations reçues des habitans, annoncent que pendant plusieurs mois la quantité d'eau versée par des pluies continuelles dans ces pays est si considérable, que les animaux et les plantes s'af-

faissent et tombent dans un état de dépérissement.

N'ayant pas d'observations métriques directes sur cette quantité d'eau dans des endroits donnés du pays dont il s'agit, il faut recourir à des calculs approximatifs, fondés sur la comparaison avec d'autres endroits connus. On sait qu'en Europe, par un terme moyen, il tombe annuellement dix-huit pouces d'eau; cette quantité s'accroît vers le S. A Alger il en tombe de vingt-sept à vingt-huit pouces par année commune: en 1730 il en tomba trente pouces; et cette quantité s'éleva jusqu'à quarante-quatre pouces dans l'année 1732. A Madère il en tombe trente-un pouces par année. Sous les tropiques, selon les observations du célèbre baron de Humboldt, la quantité de pluie qui tombe annuellement s'élève à soixante-dix pouces. La surface en question est coupée au milieu par le tropique; mais pour mettre contre moi toutes les suppositions, je réduirai la quantité de pluie à cinquante-quatre pouces, c'est-à-dire, à seize pouces de moins que n'en donnent les observations de M. de Humboldt: je réduirai à zéro les pluies du désert, et je supposerai que le Sahhara occupe la moitié de cette surface, en sorte que les pluies de l'autre moitié seulement

fournissent de l'eau au grand lac intérieur. J'espère qu'on sera satisfait de ces concessions ; calculons donc : la surface mentionnée se compose de près de 240,000 lieues carrées de vingt au degré; mais, comme j'en abandonne la moitié aux déserts, il n'en reste que 120,000 pour fournir les eaux de la pluie au grand lac : cette étendue, à raison de 292,410,000 pieds carrés en nombre rond par lieue, compose une surface de 35,089,200,000,000 pieds carrés, sur laquelle les pluies déposent une masse d'eau de 157,901,400,000,000 pieds cubes chaque année l'une dans l'autre.

Si l'on donne à cette mer intérieure de l'Afrique 250 lieues de longueur, et 50 de largeur, elle sera à peu près aussi grande que la mer Caspienne ou que la mer Rouge, et formera une surface de 12,500 lieues carrées, égale à 3,655,125,000,000 pieds carrés.

L'évaporation en Europe, d'après Dobson, par une température moyenne de 11°, est de 30 à 38 pouces par an. En Amérique, M. de Humboldt l'a observée à Cumana, par 28° centigrades de température, = 2780 millimètres par an. On l'a trouvée, à la Guadeloupe, de 4 à 6 millimètres par jour, et ce savant voyageur pense qu'on peut l'élever à 80 pouces par an sous les tro-

piques. Mais pour ne rien laisser à desirer aux antagonistes du systême, je mettrai aussi contre moi cette donnée, en triplant la quantité assignée par M. de Humboldt, et portant l'évaporation de notre lac à 240 pouces ou 20 pieds pour chaque année.

Or, si l'on multiplie cette évaporation par la surface du lac, il en résulte une masse de 73,102,500,000,000 pieds cubes d'eau, qui annuellement s'élève en vapeur dans l'atmosphère; mais nous en avons reçu dans le même espace de temps, par les pluies, une masse de 157,901,400,000,000 pieds cubes; donc il reste encore un excédant de 84,798,900,000,000 pieds cubes d'eau pour suffire à l'évaporation dans les rivières et les lacs subalternes, et pour la décomposition de l'eau par la végétation et autres phénomènes : ce qui fait voir, d'après même les suppositions les plus défavorables à mon systême, que dans une mer aussi grande que la mer Caspienne ou la mer Rouge, au centre de l'Afrique, l'évaporation n'emporteroit pas encore la moitié de l'eau que les pluies doivent répandre chaque année sur la surface en question, et qu'il en resteroit plus de la moitié pour les autres moyens d'absorption; en sorte que, si ceux-ci ne suffisent pas pour enlever cette

autre moitié, comme il paroît probable, notre mer africaine devra être plus grande encore que je ne l'ai indiqué.

Je ne parlerai pas de la profondeur de cette mer, parcequ'elle dépend de la configuration du terrain; et, quelle que soit cette profondeur, la mer conservera sans altération tout ce qui excédera les vingt pieds enlevés par l'évaporation.

Ces calculs font voir l'impossibilité de supposer que le Niger se perde dans des marais au Wangara, et expliquent quel doit être le débouché de tant de rivières qui entrent dans le centre de l'Afrique, sans qu'on les en voie ressortir.

Ils démontrent aussi l'impossibilité de la sortie de cette immense quantité d'eau par la côte de Guinée, comme l'a prétendu un savant allemand : en effet, le Niger et le Sénégal prennent leur source dans les montagnes de Kong, à très peu de distance l'un de l'autre, et se dirigent, l'un vers le N. E., et l'autre au N. O. Le premier, après un cours de cent soixante lieues, arrive à Gimbala, sur les confins du Sahhara, et le second, après avoir parcouru un espace égal, baigne les confins du même désert à Faribe. La situation de ces deux fleuves est alors absolu-

ment la même. Le Sénégal, pour arriver de Faribe à la mer, dont il n'est plus éloigné que de cinquante lieues, fait mille détours, et forme de ses eaux un grand nombre de lacs et de marais dans un pays plat et presque au niveau de l'Océan; en sorte qu'on peut assurer que, si la mer se retiroit à cent lieues des côtes actuelles, en conservant le même niveau, le Sénégal ne pourroit arriver jusqu'à elle, et s'évaporeroit dans un ou plusieurs lacs.

A plus forte raison, les eaux du Niger, qui à Gimbala est dans la même position que le Sénégal à Faribe, ne rencontreront pas une inclinaison suffisante pour parcourir plus de cent cinquante lieues, c'est-à-dire, le triple de la distance que parcourt le Sénégal de Faribe à l'Océan; et alors commencera le grand lac ou mer intérieure de l'Afrique, qui, s'étendant dans les dimensions supposées, arrivera près du lac Fitré où se jettent la rivière des Gazelles, le Misselad et autres, et qui communique au lac de Semegonda, que je considère comme une baie ou un golfe de notre mer Caspienne d'Afrique.

Mais si, depuis l'endroit où je suppose que commence cette mer intérieure, le Niger devoit encore parcourir deux cent quarante lieues,

le Gazel, le Misselad et les autres rivières, trois cent quarante de plus en ligne droite pour arriver au golfe de Guinée, il est de la plus grande évidence que, ne trouvant pas d'inclinaison sur le terrain, ils s'étendroient et se perdroient dans des lacs, sans pouvoir parvenir à l'Océan.

Les grandes rivières Formoso et Rey, ainsi que les autres qui se jettent dans le golfe de Guinée, reçoivent les eaux d'une surface assez étendue, pour pouvoir devenir égales aux plus grands fleuves, puisque, à compter du penchant méridional des montagnes de Kong et de Komri jusqu'à l'Océan, il y a une surface de 75,000 lieues carrées, qui est plus que suffisante pour entretenir toutes ces rivières, dans un pays où un espace de moins de moitié d'étendue produit les grands fleuves du Sénégal, de Gambie, de Rio Grande, du Messurata, et beaucoup d'autres, qui forment, auprès du cap Roxo et des îles Bissagos, une multitude de grands canaux et des lacs égaux à peu près à ceux du Rio Formoso et du Rio de Rey sur le golfe de Guinée.

La carte générale de l'Afrique septentrionale, qui se trouve dans l'atlas, présente le développement de ce système; et, comme elle est copiée de celle du major Rennell, elle prouve aussi que l'existence de la mer intérieure sup-

posée résout le problême du débouché des rivières intérieures de l'Afrique, sans déranger un point de la géographie connue.

Étant une fois démontré, autant du moins que le comporte la matière, que l'immense quantité d'eau versée par les pluies dans l'intérieur de l'Afrique, et portée par le Niger et les autres rivières vers le centre de ce continent, ne peut pas s'évaporer dans de petits lacs, et encore moins dans de simples marais au Wangara, et qu'elle ne peut non plus arriver à l'Océan par le golfe de Guinée; si nous en concluons la nécessité de l'existence d'un grand lac ou mer intérieure où se réunissent et s'évaporent les eaux surabondantes aux besoins de la végétation et aux autres décompositions de ce fluide, il ne reste plus qu'à prouver par quelque fait l'existence de cette mer intérieure.

On trouve déjà dans les auteurs anciens qu'il est fait mention de plusieurs grands lacs existant dans l'intérieur de l'Afrique: le *Nigrites Palus*, les lacs *Clonia*, *Libia*, *Nili*, *Nuba*, *Gira*, *Chelonides*. Ne pourroient-ils pas être des golfes ou des baies d'un seul et même grand lac, auxquels on auroit donné ces différents noms? Les modernes en ont fait autant, et si une personne qui ne connoîtroit pas la géographie entendoit

parler de la mer Adriatique, de l'Archipel, de la mer de Marmara, et de la mer Noire, il ne lui viendroit sûrement pas dans l'idée que ce sont des parties d'une seule et même mer que l'on appelle Méditerranée, parcequ'elle les considéreroit chacune isolément.

Dans les discussions auxquelles cette question a donné lieu, on a adopté des erreurs faute de s'entendre; et j'en trouve la cause dans les différentes acceptions données au mot *Bahàr*. Les nations qui parlent la langue arabe appellent *Bahàr* la mer, *Bahàr* un lac quelconque, et *Bahàr* un fleuve ou une rivière.

Quand les habitants ou les Arabes voyageurs de l'Afrique intérieure ont parlé d'un *Bahàr* existant dans ce pays-là, les Européens anciens et les modernes ont entendu simplement un lac, et, sans se faire expliquer un mot dont ils croyoient avoir saisi le seul et véritable sens, ils ont supposé qu'on leur parloit de lacs ou de rivières.

Voilà les raisons qui me déterminèrent à croire à l'existence de cette mer, avant même de voyager en Afrique; raisons que je discutai en 1802, à Paris, avec plusieurs savants de l'Institut, et à Londres, avec quelques membres de la société royale. J'envoyai aussi de Cadix

un mémoire sur le même sujet, en date du 30 mai 1803, et un autre de Tripoli, en novembre 1805.

Mais venons au fait qui confirme le systême, et qui rend indubitable l'existence de cette mer intérieure.

Dans le bâtiment qui me conduisit de Laraïsch à Tripoli, en octobre 1805, se trouvoit un négociant de Maroc, nommé *Sidi Matte Bouhlàl*, qui avoit résidé pendant plusieurs années à *Tombout* ou Tombouctou, et dans d'autres pays du Soudan ou de la Nigritie, où il faisoit le commerce en société avec un de ses frères.

Ce Bouhlàl étoit aussi frère du cheik nommé par l'empereur de Maroc pour gouverner la caravane de la Mecque, si les circonstances politiques eussent permis de faire le voyage. C'étoit un homme d'un très bon sens, âgé de quarante ans, d'une conduite fort réglée, très véridique, assez riche, et qu'aucune donnée antérieure ne pouvoit porter à soupçonner que je pusse avoir des motifs pour acquérir des renseignements sur l'intérieur de l'Afrique. Ces considérations réunies m'obligent à donner à son rapport la plus entière confiance, et me font croire qu'il ne me trompa point, par cela même qu'il n'avoit pas le plus petit intérêt à le faire.

Ayant eu plusieurs entretiens avec ce négociant pendant la traversée, je fis tomber quelquefois la conversation sur l'intérieur de l'Afrique; et de ces entretiens résultèrent les renseignements suivants:

« Tombout est une grande ville, très commerçante, habitée par des Maures et des Nègres.

« La famille régnante à Tombout est celle d'un empereur de Maroc qui fit une excursion dans ce pays, et dont le nom y est fort respecté.

« A Tombout, Bouhlàl jouissoit d'une liberté encore plus grande qu'à Maroc. Il avoit toujours pour son service et pour son usage un grand nombre de négresses, qu'il prenoit, laissoit ou échangeoit selon son caprice; ce qui avoit un peu altéré sa constitution physique, et lui avoit occasioné plusieurs maladies.

« Tombout est *à la même distance du Nil Abid* (Nil des Nègres, ou Niger) *que Fez du Wad Sebou*, c'est-à-dire, à une longue lieue ou deux petites.

« Ce fleuve se dirige *vers le Levant.*

« Le Nil-Abid est large, et tous les ans, pendant la saison des pluies, *il sort de son lit et inonde le pays comme le Nil d'Egypte*, au point qu'il ressemble alors à un bras de mer.

« Les nègres naviguent sur cette rivière dans des barques d'une construction singulière : elles n'ont aucun clou, et toutes leurs parties sont liées ensemble par de petites cordes de palmier.

« Chacune de ces barques porte jusqu'à *cinq cents charges de chameaux*, en sel, en grains, et autres denrées.

« Ces barques naviguent sans voiles et sans rames : pour les faire marcher, un certain nombre d'hommes, selon la grandeur de la barque, se placent sur les deux côtés, vers la proue; chacun a dans ses mains une perche extrêmement longue, qu'il appuie contre le fond de la rivière, et tous poussent la barque en même temps. Cette navigation enfantine les oblige à ne jamais se séparer du rivage.

« Le Nil-Abid se dirige vers l'intérieur de l'Afrique, où il forme UNE GRANDE MER SANS COMMUNICATION AVEC LES AUTRES. Dans cette mer, les barques des nègres NAVIGUENT QUARANTE-HUIT JOURNÉES DE MARCHE, terre à terre, mais toujours SANS APERCEVOIR LA TERRE OPPOSÉE.

« Les objets les plus ordinaires de commerce sur cette mer sont les grains et le sel, parcequ'il y a dans l'intérieur des contrées vastes qui n'ont pas ces objets-là.

« On rapporte que cette mer *communique avec le Nil d'Egypte;* mais il n'y a rien de certain sur cela.

« On ajoute que Haoussa est une ville extrêmement grande et bien peuplée, à l'E. de Tombout, et qu'elle est très civilisée. »

Comme dans ces entretiens nous parlions l'arabe, et que *Bouhlàl* faisoit toujours usage du mot *bahàr,* je ne manquois jamais de lui demander des explications sur le sens qu'il attachoit à ce mot: il me répéta plusieurs fois qu'il entendoit par là une mer de plusieurs journées de traversée en longueur et en largeur, *comme celle sur laquelle nous naviguions dans notre bâtiment;* et c'étoit la Méditerranée.

Un fait aussi remarquable ôte jusqu'à la plus légère apparence de doute sur l'existence de la mer intérieure ou de la mer Caspienne africaine, que Bouhlàl appeloit toujours *Bahàr Soudan* ou mer de la Nigritie; d'ailleurs, elle étoit démontrée à mes yeux avant mon voyage à Maroc, par les calculs de la saine physique que j'ai indiqués. On fera peut-être encore quelques objections; ce sera aux voyageurs futurs à en donner ou à en chercher la réponse (1).

---

(1) Quelques années après qu'Ali Bey eut fait ces re-

cherches sur la mer intérieure de l'Afrique, M. Jackson, vice-consul anglois à Mogador, publia que des habitants de Tombouctou lui avoient dit que, « à quinze jour-« nées de marche, à l'E. de cette ville, se trouve un « vaste lac, nommé *Bahàr Soudan* ou *mer de Soudan.* » Mais, comme il ne donne pas d'autres renseignements sur cette mer, ayant seulement dirigé ses recherches sur les habitants de ses côtes (recherches qui, nous aimons à le croire, seront plus exactes que celles qu'il a faites sur le royaume de Maroc), il n'ajoute rien à la découverte antérieure d'Ali Bey, qui, au contraire, fournit beaucoup plus de renseignements que lui sur l'objet en question. Néanmoins il y a quelque chose de frappant dans la coïncidence de l'emplacement que l'on donne à cette mer, *à quinze journées à l'E. de Tombouctou,* c'est-à-dire, à un peu plus de cent lieues, à raison de sept lieues par journée de marche de chameau ; ce qui est précisément le même rapport calculé par Ali Bey. (*Note de l'Editeur.*)

FIN DU PREMIER VOLUME.

9/24/1924

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS LE PREMIER VOLUME.

Avis de l'Éditeur. Page vij

Chapitre I. Arrivée à Tanger. — Interrogatoire. — Présentation au gouverneur. — Établissement d'Ali Bey dans sa maison. — Préparatifs pour aller à la mosquée. — Fête de la naissance du prophète. — Marabout. — Visite au kadi. — Congé de son introducteur. 3

Chap. II. Circoncision. — Description de Tanger. — Fortifications. — Service militaire. — Course de chevaux. — Population. — Caractère des habitants. — Costumes. 14

Chap. III. Audiences du gouverneur. — Celles du kadi. — Vivres. — Mariages. — Enterrements. — Bain public. 26

Chap. IV. Architecture. — Mosquée. — Musique. — Amusements. — Cris des femmes. — Sciences. — Saints. 41

Chap. V. Juifs. — Poids, mesures, et monnoies. — Commerce. — Histoire naturelle. — Position géographique. 53

CHAP. VI. Suite de l'histoire d'Ali Bey. — Notices sur l'intérieur de l'Afrique. — Présentation à l'empereur de Maroc. — Visites du sultan et de sa cour. Page 67

CHAP. VII. Sortie de Tanger. — Voyage à Mequinez et à Fez. 87

CHAP. VIII. Description de Fez. — Gouvernement. — Sciences. — Fabriques. — Plante narcotique. — Vivres. — Climat. — Tremblement de terre. 111

CHAP. IX. Religion. — Histoire du prophète. — De ses successeurs. — Culte. — Ablutions. — Prières. 143

CHAP. X. Aumône. — Jeûne. — Pélerinage. — Calendrier. — Mois sacrés. — Pâques. — Employés des mosquées. — Fêtes. — Superstitions. 163

CHAP. XI. Schérifs de Muley Edris. — Affaire des pendules. — Entrée du sultan à Fez. — Message du sultan. — Interrogatoire du chef des astrologues. — Partie de plaisir. — Intrigues de l'astrologue. — Triomphe d'Ali Bey. — Achat d'une négresse. — Almanach. — Départ du sultan. — Éclipses. 183

CHAP. XII. Départ de Fez. — Voyage à Rabat. — Description de cette ville. 207

CHAP. XIII. Voyage à Maroc. 230

CHAP. XIV. Arrivée à Maroc. — Générosité du sultan. — Semelalia. — Départ du sultan. — Voyage d'Ali Bey à Mogador. — Le Sahhara.

— Mogador. — Fêtes publiques. — Retour à Maroc. Page 248

CHAP. XV. Description de Maroc. — Saints. — Palais du sultan. — Juifs. — Jardins. — Corbeaux. — Lépreux. — Monts Atlas. — Brèbes. — Collection de mots de cette langue. 264

CHAP. XVI. Maladie d'Ali Bey. — Histoire naturelle. — Éclipse de lune. — Retour du sultan. — Présent de femmes. — Annonce du voyage à la Mecque. — Grande visite et présent du sultan. — Tente envoyée par le sultan. — Départ d'Ali Bey de Maroc. 285

CHAP. XVII. Maison régnante à Maroc. — Généalogie. — Schérifs. — Tactique. — Revenus du sultan. — Ses gardes. — Ses femmes. — Départ d'Ali Bey de Fez. — Voyage à Ouschda. 305

CHAP. XVIII. Description d'Ouschda. — Difficultés pour continuer le voyage. — Détention par ordre du sultan. — Départ d'Ouschda. — Aventures du désert. — Arrivée à Laraïsch et sa description. — Départ de l'empire de Maroc. 327

CHAP. XIX. De l'ancienne île Atlantide. — De l'existence d'une mer Méditerranée au centre de l'Afrique. 362

FIN DE LA TABLE.